N° 274 — Tome LXXVI 16 Novembre 1908

MERCVRE

DE

FRANCE

Dix-neuvième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois

DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS, EDMOND BARTHÉLEMY, PIERRE DE BOUCHAUD,
JACQUES BRIEU, R. DE BURY, FERNAND CAUSSY,
GASTON DANVILLE, PIERRE FONS, ANDRÉ FONTAINAS, LOUIS GATUMEAU,
FÉLIX DE GERANDO, JEAN DE GOURMONT, REMY DE GOURMONT,
CHARLES-HENRY HIRSCH,
PHILÉAS LEBESGUE, TRISTAN LECLÈRE, PAUL LOUIS, JEAN MARNOLD,
RENÉ MARTINEAU, H. MESSET, ALFRED NAQUET,
FRÉDÉRIC NIETZSCHE (HENRI ALBERT *trad.*), EDMOND PILON,
RACHILDE, ANDRÉ ROUVEYRE, E. SÉMÉNOFF, CARL SIGER.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net* | **Étranger : 1 fr. 50**

DIRECTEUR
ALFRED VALLETTE

PARIS-VI°
SOCIETE DV MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMVIII

SOMMAIRE

—

N° 274 — 16 Novembre 1908

Remy de Gourmont	*André Rouveyre*	193
André Rouveyre	*Visages : I. Anatole France*	195
Frédéric Nietzsche (Henri Albert *trad.*)	*Ecce Homo. Comment on devient ce que l'on est*	196
Pierre de Bouchaud	*La Nature libératrice*, poème	215
Edmond Pilon	*Georges Lecomte*	217
Paul Louis	*L'Antagonisme anglo-allemand*	234
Fernand Caussy	*Les Débuts politiques de Lamartine. I. La Candidature de Toulon*	249
Pierre Fons	*Irreparabile Tempus*, poème	262
René Martineau	*Un ami de J. Barbey d'Aurevilly (l'abbé Anger)*	265
Alfred Naquet	*Réponse à M. Novicow*	277
Louis Gatumeau	*Mes Fous*, contes	282

REVUE DE LA QUINZAINE

Remy de Gourmont	*Epilogues : Dialogues des Amateurs : LXXIII. L'Aérobus*	294
Rachilde	*Les Romans*	297
Jean de Gourmont	*Littérature*	301
Edmond Barthélemy	*Histoire*	305
Gaston Danville	*Psychologie*	311
Carl Siger	*Questions coloniales*	316
Jacques Brieu	*Ésotérisme et Spiritisme*	322
Charles-Henry Hirsch	*Les Revues*	328
R. de Bury	*Les Journaux*	334
André Fontainas	*Les Théâtres*	340
Jean Marnold	*Musique*	342
Tristan Leclère	*Art ancien*	347
Philéas Lebesgue	*Lettres portugaises*	351
Démétrius Astériotis	*Lettres néo-grecques*	355
E. Sémenoff	*Lettres russes*	359
H. Messet	*Lettres néerlandaises*	367
Félix de Gerando	*Lettres hongroises*	371
Mercure	*Publications récentes*	374
—	*Echos*	377

La reproduction et la traduction des matières publiées par le « Mercure de France » sont interdites.

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0,50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, rue de Condé. — Paris-VI^e

AUREL

Pour en finir avec l'Amant. 1 vol. in-18..... 3.50

HENRI MALO

Les Corsaires, Mémoires et Documents inédits. Volume in-18..... 3.50

RUDYARD KIPLING

Le Chat Maltais, traduit par Louis Fabulet et Arthur Austin-Jackson. Vol. in-18..... 3.50

ARNOLD VAN GENNEP

Religions, Mœurs et Légendes. Essais d'ethnographie et de linguistique. Vol. in-18..... 3.50

FERNAND GREGH

Prélude féerique, conte bleu en vers. Vol. in-18..... 3.50

EDMOND PILON

Francis Jammes et le Sentiment de la Nature, Collection « **Les Hommes et les Idées** », avec un portrait et un autographe. Vol. in-16..... 0.75

HAVELOCK ELLIS

Membre de la Société de Médecine légale de New-York

La Pudeur. La Périodicité sexuelle. L'Auto-Érotisme. (**Études de Psychologie sexuelle. I.**), traduit par A. van Gennep, directeur de la *Revue des Etudes Ethnographiques*.– Edition française revue et augmentée par l'auteur. Vol. in-8..... 5 »

GASTON DANVILLE

Magnétisme et Spiritisme, Collection « **Les Hommes et les Idées** ». Volume in-16..... 0.75

P.-G. LA CHESNAIS

La Révolution russe et ses résultats, 1904-1908, Collection « **Les Hommes et les Idées** ». Vol. in-16..... 0.75

LÉON BLOY

Celle qui pleure, (**Notre-Dame de la Salette**) avec une héliogravure. Vol. in-8..... 3.50

J. BARBEY D'AUREVILLY

L'Esprit de J. Barbey d'Aurevilly, Dictionnaire de **Pensées, Traits, Portraits et Jugements tirés de son œuvre critique.** Préface par Octave Uzanne. Vol. in-18..... 3.50

R. GASTON CHARLES

La Danseuse nue et la Dame à la Licorne. Etude d'art et de psychologie. Vol. in-18..... 3.50

FÉLIX ALCAN, Éditeur, 108, Boulevard St-Germain, Paris (VI

Viennent de paraître :

LES MAITRES DE LA MUSIQUE

ÉTUDES D'HISTOIRE ET D'ESTHÉTIQUE PUBLIÉES SOUS LA DIRECTION DE

M. JEAN CHANTAVOINE

Chaque volume in-8 écu de 250 pages environ..... 3 fr. 50

Vient de paraître :

HAYDN, par MICHEL BRENET

Précédemment parus :

J.-S. BACH, par ANDRÉ PIRRO (*2e édition*).
CÉSARD FRANCK, par VINCENT D'INDY (*4e édition*).
PALESTRINA, par MICHEL BRENET (*2e édition*).
BEETHOVEN, par JEAN CHANTAVOINE (*3e édition*).
MENDELSSOHN, par CAMILLE BELLAIGUE (*2e édition*).
SMETANA, par WILLIAM RITTER.
RAMEAU, par LOUIS LALOY.
MOUSSORGSKI, par M.-D. CALVOCORESSI.

BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

Pragmatisme et modernisme, par **J. BOURDEAU**, correspondant de l'Institut. 1 vol. in-16..... 2 fr. 5

Psycho-Physiologie de la Douleur, par **I. IOTEYKO**, docteur en médecine, chef des travaux au laboratoire de psycho-physiologie de l'Université de Bruxelles, et **M. STEFANOWSKA** docteur ès sciences, chargée de cours à l'Université de Genève. 1 vol. in-8..... 5 fr

L'Adolescence, **Études de psychologie et de pédagogie**, par **G. COMPAYRÉ**, membre de l'Institut. 1 vol. in-16..... 2 fr. 5

Démocratie, Patrie et Humanité, par **J. GIROD**, professeur agrégé de philosophie au lycée Blaise-Pascal de Clermont-Ferrand. 1 vol. in-16..... 2 fr. 5

Les Problèmes de la Science et la logique, par **F. ENRIQUES**, professeur à l'Université de Bologne. Traduit de l'italien par J. DUBOIS, agrégé de l'Université. 1 vol. in-8... 3 fr. 7

BIBLIOTHÈQUE D'HISTOIRE CONTEMPORAINE

La France et les Alliances. **La lutte pour l'équilibre**, par **A. TARDIEU**, premier secrétaire d'Ambassade honoraire. 1 vol. in-16..... 3 fr.5

L'Éveil d'un Monde. **L'Œuvre de la France en Afrique Occidentale**, 1 vol. in-16, par **L. HUBERT**, député..... 3 fr. 5

Vue générale de l'histoire de la civilisation. **I. Les origines** **II. Les temps modernes**, par **E. DRIAULT**, agrégé d'histoire. 2 vol. in-18 avec 218 grav. et 3/4 cartes (*Récompensé par l'Institut*)..... 7 f

La liberté de conscience en France. **Depuis l'Édit de Nantes jusqu'à la Séparation (1598-1905)**, par **G. BONET-MAURY**, 2e édition, revue et augmentée. 1 vol. in-8. 5 fr

Descartes, la princesse Elisabeth et la reine Christine d'après des lettres inédites, par le **Cte FOUCHER de CAREIL**. Nouvelle édition 1 vol. in-8..... 4 f

Les trusts et les syndicats de producteurs, par **J. CHASTIN**, professeur au lycée Voltaire. 1 vol. in-8, cart. à l'anglaise de la *Bibliothèque générale des sciences sociales* (Récompensé par l'Institut)..... 6 f

Syndicalisme révolutionnaire et syndicalisme réformiste par **F. CHALLAYE**. 1 vol. in-16..... 2 fr. 5

Envoi franco contre mandat-poste

REVUE DE HONGRIE

Paraissant le 15 de chaque mois

ar Fascicule in-8° de 130-150 pages. — Première année, 1908. — Le Numéro, 2 fr. 50

Organe de la Société Littéraire Française de Budapest

SOMMAIRE DU 15 OCTOBRE

eptembre (I), par M. Zoltan Ambrus.
a Hongrie et les Nationalités (II), par M. Paul de Balogh.
es Forces hydrauliques de la Hongrie, par M. Edouard de Viczian, ingénieur en chef attaché au Ministère R. H. de l'Agriculture.
a nouvelle Loi française sur la petite propriété rurale et les Maisons à bon marché, par M. Jules Siegfried, député au Parlement français, ancien Ministre du Commerce.
'Action française contre la Littérature immorale, par M. J. Ernest-Charles.
oésie : *Buvons !* d'Alexandre Petofi, traduction par M. Charles d'Ejury.
Portraits littéraires : M. Zoltan Ambrus, par M. Ernest Salgo.
Raisons plaidant en faveur de l'adoption du Français comme langue auxiliaire internationale, par M. J. Furstenhoff, professeur de l'Extension universitaire en Belgique.
Revue littéraire : La Politique Chinoise, de M. Albert Maybon. — L'Europe et l'empire Ottoman, de M. René Pinon, par N.
La musique actuelle à Budapest et à Vienne, par M. Eugène d'Harcourt.
XVI[e] Bulletin de la Société littéraire française de Budapest.

RIX DE L'ABONNEMENT : HONGRIE..... Six mois, 15 cour. Un An, 25 cour.
FRANCE et U. P. — 20 fr. — 30 francs.

Rédaction et Administration : BUDAPEST, Andràssy-ut 95, VI

Rédacteur en Chef : G. HUSZAR

Dépôt à Paris : LIBRAIRIE CHAMPION, près l'Institut

POESIA

REVUE INTERNATIONALE

4e année.

Publie, dans leur langue originale, les vers inédits des grands poètes de tous pays.

Poesia ne publie que de l'inédit.

Les premiers numéros contiennent des vers inédits de : F. Mistral, — Gabriele d'Annunzio, — Paul Adam, — Henri de Régnier, — Catulle Mendès, — Gustave Kahn, — Rachilde, — Hélène Vacaresco, — Comtesse de Noailles, — Alma Tadema, — Vielé-Griffin, — Emile Verhaeren, — Pascoli, — Arthur Symons, — Yeats, — Arno-Holz, — Richard Dehmel, — Stuart Merrill, — Jules Bois, — Salvator Rueda, — Marquina, etc.

DIRECTEUR : F.-T. MARINETTI

Rédaction : Rue Senato, 2, MILAN

LES DOCUMENTS DU PROGRÈS

Dr RODOLPHE BRODA, Directeur — FÉLIX ALCAN, Éditeur

Cette revue internationale se publie en trois éditions à Paris, Londres, et Berlin, et par le fait de cette organisation unique, peut offrir aux lecteurs français des articles sur tous les problèmes actuels de la politique étrangère, écrits par des personnalités compétentes de ces pays, et des études sur le mouvement littéraire, artistique et religieux de toutes les nations.

Viennent de paraître les articles de :

Emile Boutroux (de l'Institut) : *l'Avenir de l'esprit religieux* ; Maxime Gorky : *le Cynisme* ; Paul Adam : *les Survivances dans la littérature française contemporaine* ; Dr David (membre du Reichstag allemand) : *l'Allemagne et la question marocaine* ; C. Saint-Saëns (de l'Institut) : *les Musées, nécropoles de l'art* ; Abbé Naudet : *Un an après la séparation* ; Paul Margueritte : *le Divorce* ; Dr Scié-Ton-Fa, préfet de l'Empire chinois (Nankin) : *L'avenir de la Chine* ; J. Sriramulu (Rajahmandri) : *le Mouvement révolutionnaire aux Indes anglaises* ; Walter Crane : *l'Idée socialiste comme nouvelle inspiration d'art* ; William T. Stead (Londres) : *le Dimanche anglais* ; Henri Dagan : *le Théâtre populaire champêtre, etc.*

Abonnements : France, **10** fr. ; Étranger, **12** fr. — Prix du numéro : **1** fr. — Envoi gratuit d'un numéro spécimen sur demande adressée à l'Administration : 59, rue Claude-Bernard, Paris.

Paul LECLERCQ

Aventures de BECOT

Un volume in-18, Édition de la " *Vie Parisienne* "..... **3.50**

20, Boulevard des Capucines, PARIS

DU MÊME AUTEUR

Jouets de Paris

Nouvelle édition, tirage restreint, le volume..... **5 fr.**

FLOURY, éditeur, 1, Boulevard des Capucines, PARIS

ANDRÉ ROUVEYRE

M. Rouveyre s'est fait connaître par deux albums dont le dernier, *Carcasses divines*, souleva cette sorte de scandale qui ne manque presque jamais aux nouveautés un peu âpres. Il y a beaucoup de peintres et de dessinateurs; il y en a peu qui aient du paysage ou de la figure humaine une vision originale. Leurs impressions oscillent de la photographie à la caricature : ou la nature toute plate, ou la nature qui grimace, et encore selon des courbes convenues, répétées à satiété. Sans doute, on peut dire en général que tout ce qui n'est pas photographie est caricature, si l'on donne à ce mot son sens primitif de charge, exagération, l'artiste étant porté à appuyer sur les traits de caractère qui frappent d'abord sa vue et la retiennent. En réalité, la caricature, ou ce que nous appelons ainsi, n'est qu'un procédé de déformation, dont les miroirs convexes ou concaves nous donnent les types les plus ingénus. Il s'agit de faire rire et on y arrive à peu de frais. M. Rouveyre, au contraire, veut, par ses images étudiées, construites, analysées, puis recomposées, nous faire réfléchir. Il y arrive aussi, mais par un travail qui dompte à chaque fois, non sans effort, sa spontanéité naturelle.

Voir, nous ne le savons pas, ou nous le savons de moins en moins, et peut-être plus du tout. La photographie a brusquement achevé et clos l'œuvre du professeur de dessin, qu'elle rend inutile. C'est un grand progrès : il n'y a plus qu'à décal-

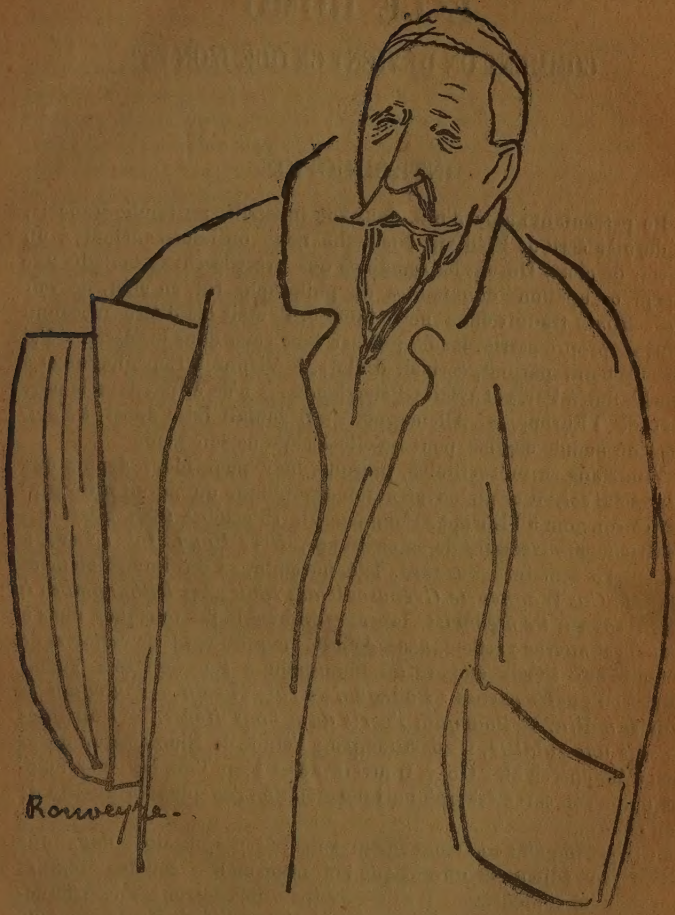
quer. Nous revoilà à Dibutade, qui inventait le dessin en suivant avec un morceau de charbon les contours d'une ombre sur le mur. Avec cela, le modèle et le « trait de force » qui déroutait Pécuchet, on s'élève facilement à l'idéal, aux sommets de l'idéal.

Mais j'aime autant que l'art ait de moins hautes visées, qu'il se borne à être personnel et caractéristique. Et ce sont bien, dans le domaine du portrait, où il veut se restreindre, les qualités premières de M. André Rouveyre. Cette figure vue par lui ne l'a été que par lui seul. Il s'y est arrêté, non pas objectif froid, mais œil intelligent. Avant de la dessiner, il a voulu la comprendre. Les lignes, les ombres, les saillies, les creux, et même les couleurs, qu'il rend à sa manière, lui ont parlé et il a entendu leur langage. Tout pense dans une tête qui pense. Rien dans les figures de M. Rouveyre qui ne soit symbolique d'un état intérieur : d'où leur vie, d'où les discours qui semblent sortir de chacun des plis de leur peau.

Mais en voilà assez. M. Rouveyre désirait être présenté. C'était inutile, car il aura vite fait de se créer ici des admirateurs. Dès le premier de ses *Visages*, dès ce « France », noble, doux et méditatif, il va achever de conquérir le public des lettres, heureux de retrouver, dans quelques traits les plus simples, l'attitude et la pensée de son maître le plus aimé. Et les autres viendront tour à tour, hommes ou femmes qui auront eu l'heur de plaire à l'œil sagace et difficile du portraitiste, devenu ainsi un peu le juge de ses contemporains.

Cependant, on imprime *le Gynécée*, qui troublera plus d'un système nerveux, qui mettra bien des cervelles à l'envers et présentera un Rouveyre inattendu. Mais pourquoi inattendu ? Avec lui, il faut peut-être s'attendre à tout. Attendons.

REMY DE GOURMONT.



ANATOLE FRANCE

ECCE HOMO

COMMENT ON DEVIENT CE QUE L'ON EST

—

INTRODUCTION

En présentant aujourd'hui, dans son intégrité, au public français, le dernier écrit de Frédéric Nietzsche nous obéissons surtout à un devoir de piété. Durant les semaines qui précédèrent sa maladie une des préoccupations dominantes du philosophe fut, en effet, de voir *Ecce Homo* traduit dans notre langue. Il était las d'être méconnu dans sa propre patrie, las de prêcher sans cesse dans le désert. « J'ai mes lecteurs partout, écrivait-il alors, à Vienne, à Copenhague et à Stockholm, à Paris et à Saint-Pétersbourg, je n'en ai pas dans le pays plat de l'Europe, en Allemagne... » Il voulait faire appel à l'opinion du monde civilisé pour qu'elle décidât de son génie.

Vingt ans se sont écoulés, presque jour pour jour, depuis que Nietzsche écrivit ce plaidoyer autobiographique qui devait faire connaître son nom à l'Europe. Commencé le 15 octobre 1888, quarante-quatrième anniversaire de sa naissance, *Ecce Homo* fut achevé, à peine trois semaines plus tard, le 4 novembre. Ecrit immédiatement après *le Cas Wagner*, *le Crépuscule des Idoles*, les *Dithyrambes à Dionysos* et *l'Antechrist*, labeur formidable de quelques mois à peine, cet ouvrage reflète, à ses débuts, le sentiment de calme et de sérénité qui s'était emparé du philosophe à son arrivée à Turin. Divisé en quatre parties : *Pourquoi je suis si sage — Pourquoi je suis si malin. — Pourquoi j'écris de si bons livres. — Pourquoi je suis une fatalité*, il constitue, pour l'étude de Nietzsche, un document inappréciable. On y trouvera aussi bien l'analyse psychologique de son caractère qu'une interprétation des plus originales de son œuvre.

« Il provoquera un étonnement sans pareil », disait-il dans une lettre à son éditeur, et, durant que l'on imprimait — car deux feuilles ont alors été composées — il se préoccupait déjà de trouver des traducteurs. « Je suis de votre avis que, pour le tirage d'*Ecce Homo*, nous ne dépassions pas 1000 exemplaires. En Allemagne le nombre de 1000, pour un ouvrage de style élevé, apparaîtra peut-être un peu hasardé. En France, je compte très sérieusement sur 80.000 à 40.000 exemplaires. » Hippolyte Taine lui avait recommandé M. Jean Bourdeau,

mais celui-ci, après avoir pris connaissance des ouvrages que lui adressait Nietzsche, déclara qu'il n'avait pas le temps. Nietzsche conçut alors l'idée singulière de confier à l'écrivain suédois Auguste Strindberg le soin de traduire *Ecce Homo* en français.

Avec la plus parfaite lucidité d'esprit il multipliait les démarches pour procurer à son œuvre la publicité qu'il croyait nécessaire et lui assurer le plus grand retentissement. En même temps il s'agissait de répandre ses autres ouvrages. Comme l'apparition du *Cas Wagner* venait de le brouiller avec son principal éditeur, il songeait à s'aventurer dans une entreprise commerciale pour lancer lui-même ses publications. Le succès des dernières années a montré qu'il n'avait pas fait un si mauvais calcul. Faut-il autre chose que ce détail, d'apparence insignifiante, pour montrer que jusqu'à la catastrophe finale Nietzsche avait conservé toute sa lucidité d'esprit ?

Sans conteste, *Ecce Homo* porte, en certains endroits, les traces d'une nervosité excessive. Mais il faut se rappeler ce que cet homme avait souffert, ce que cet homme avait pensé, ce que cet homme avait écrit, pour comprendre cette exaltation. N'oublions pas un seul instant que c'est l'auteur de *Zarathoustra* qui parle. L'un des plus beaux livres de la littérature s'était perdu dans le silence...

« Depuis l'époque où j'ai mon *Zarathoustra* sur la conscience, écrivait Nietzsche à son ami Overbeck, je suis comme une bête perpétuellement blessée, ma blessure consiste en ceci que je n'ai pas entendu une seule réponse, pas même un souffle de réponse... Ce livre est tellement à l'écart, je veux dire tellement au delà de tous les livres, que c'est pour moi une torture de l'avoir créé... »

Et plus loin il ajoutait :

« La difficulté de trouver une distraction qui soit assez forte devient de plus en plus grande. Je me défends, comme bien tu penses, avec beaucoup d'ingéniosité, contre cet excès de sentiments. Mes derniers livres font partie de ces moyens de défense. Ils sont plus passionnés que tout ce que j'ai écrit d'autre. La passion *engourdit*. Elle me fait du bien. Elle me fait oublier un peu... »

Nous n'avons pas à examiner ici pourquoi *Ecce homo*, dont l'impression était commencée en 1888, attendit vingt ans pour voir le jour. Le tirage restreint (déjà épuisé du reste) qui vient d'en être fait en Allemagne peut, à la rigueur, correspondre aux dernières volontés exprimées par Nietzsche.

Quant à nous, nous ne croyons pas devoir nous en tenir aux mêmes réserves. Nous offrons cet ouvrage au public français, c'est-à-dire à ce public européen que le philosophe voulait appeler à témoigner en sa faveur, et nous avons confiance en son jugement.

H. A.

PRÉFACE

1.

En prévision que d'ici peu j'aurai à soumettre l'humanité à une exigence plus dure que celles qui lui ont jamais été imposées, il me paraît indispensable de dire ici *qui je suis*. Au fond, on serait à même de le savoir, car je ne suis pas resté sans témoigner de moi. Mais le désaccord entre la grandeur de ma tâche et la *petitesse* de mes contemporains s'est manifesté par ceci que l'on ne m'a ni vu ni même entendu. Je vis sur le crédit que je me suis fait à moi-même, et, de croire que je vis, c'est peut-être là seulement un préjugé !... Il me suffit de parler à un homme « cultivé » quelconque qui vient passer l'été dans l'Engadine supérieure, pour me convaincre que je ne vis pas... Dans ces conditions il y a un devoir, contre lequel se révolte au fond ma réserve habituelle et, plus encore, la fierté de mes instincts, c'est le devoir de dire : *Ecoutez-moi car je suis un tel. Avant tout ne me confondez pas avec un autre !*

2.

Je ne suis, par exemple, nullement un croque-mitaine, un monstre moral, — je suis même une nature contraire à cette espèce d'hommes que l'on a vénérés jusqu'à présent comme des modèles de vertu. Entre nous soit dit, je crois précisément que cela peut être pour moi un objet de fierté. Je suis un disciple du philosophe Dionysos ; je préférerais encore être considéré comme un satyre que comme un saint. Qu'on lise donc cet ouvrage! Peut-être ai-je réussi à y exprimer ce contraste d'une façon sereine et bienveillante, peut-être qu'en l'écrivant je n'avais pas d'autre intention. Vouloir rendre l'humanité « meilleure », ce serait la dernière chose que je promettrais. Je n'érige pas de nouvelles idoles ; que les anciennes apprennent donc ce qu'il en coûte d'avoir des pieds d'argile ! *Renverser* des idoles — j'appelle ainsi toute espèce d'idéal — c'est déjà bien plutôt mon affaire. Dans la même mesure où l'on a imaginé par un mensonge le monde idéal, on a enlevé à la réalité sa valeur, sa signification, sa véridicité... Le « monde-vérité » et le « monde-apparence », traduisez : le monde *inventé* et la réalité... Le mensonge de l'idéal a été jusqu'à présent la malédiction suspendue au-dessus de la

réalité. L'humanité elle-même, à force de se pénétrer de ce mensonge, a été faussée et falsifiée jusque dans ses instincts les plus profonds, jusqu'à l'adoration des valeurs *opposées* à celles qui garantiraient le développement, l'avenir, le droit supérieur à l'avenir.

3.

Celui qui sait respirer l'atmosphère qui remplit mon œuvre sait que c'est une atmosphère des hauteurs, que l'air y est vif. Il faut être créé pour cette atmosphère, autrement l'on risque beaucoup de prendre froid. La glace est proche, la solitude est énorme — mais voyez avec quelle tranquillité tout repose dans la lumière ! voyez comme l'on respire librement ! que de choses on sent au-dessous de soi ! —

La philosophie, telle que je l'ai vécue, telle que je l'ai entendue jusqu'à présent, c'est l'existence volontaire au milieu des glaces et des hautes montagnes — la recherche de tout ce qui est étrange et problématique dans la vie, de tout ce qui, jusqu'à présent, a été mis au ban par la morale. Une longue expérience, que je tiens de ce voyage dans tout ce qui est interdit, m'a enseigné à regarder, d'une autre façon qu'il pourrait être souhaitable, les causes qui jusqu'à présent ont poussé à moraliser et à idéaliser. L'histoire cachée de la philosophie, la psychologie des grands noms qui l'ont illustrée se sont révélées à moi. Le degré de vérité que *supporte* un esprit, la dose de vérité qu'un esprit peut *oser*, c'est ce qui m'a servi de plus en plus à donner la véritable mesure de la valeur. L'erreur (c'est-à-dire la foi en l'idéal), ce n'est pas l'aveuglement; l'erreur, c'est la *lâcheté*... Toute conquête, chaque pas en avant dans le domaine de la connaissance a son origine dans le courage, dans la dureté à l'égard de soi-même, dans la propreté vis-à-vis de soi-même. Je ne réfute pas un idéal, je me contente de mettre des gants devant lui... *Nitimur in vetitum*, par ce signe ma philosophie sera un jour victorieuse, car jusqu'à présent on n'a interdit par principe que la vérité. —

4.

Dans mon œuvre, mon *Zarathoustra* tient une place à part. Avec lui j'ai fait à l'humanité le plus beau présent qui lui fut jamais fait. Ce livre, avec l'accent de sa voix qui domine des mil-

liers d'années, n'est pas seulement le livre le plus haut qu'il y ait, le véritable livre des hauteurs — l'ensemble des faits qui constitue « l'homme » se trouve *au-dessous* de lui, à une distance énorme —, il est aussi le livre *le plus profond*, né de la plus secrète abondance de la vérité, puits inépuisable où nul seau ne descend sans remonter à la surface débordant d'or et de bonté. Ici ce n'est pas un « prophète » qui parle, un de ces horribles êtres hybrides composés de maladie et de volonté de puissance, que l'on appelle fondateurs de religions. Il faut avant tout *entendre*, sans se tromper, l'accent qui sort de cette bouche — un accent alcyonien — pour ne pas méconnaître pitoyablement le sens de sa sagesse. « Ce sont des paroles silencieuses qui apportent la tempête ; des pensées qui viennent sur des pattes de colombes dirigent le monde. »

Les figues tombent de l'arbre, elles sont bonnes et douces, et en tombant leur rouge pelure se déchire.

Je suis un vent du nord pour les figues mûres.

C'est ainsi que, pareils à des figues, mes enseignements tombent jusqu'à vous : buvez donc leur suc et leur tendre chair!

L'automne est autour de nous, la pureté du ciel et de l'après-midi.

Ce n'est pas un fanatique qui parle ; ici l'on ne « prêche » pas, ici l'on n'exige pas la *foi*. D'une infinie plénitude de lumière, d'un gouffre de bonheur, la parole tombe goutte à goutte. Une tendre lenteur est l'allure de ce discours. De pareilles choses ne parviennent qu'aux oreilles des plus élus ; c'est un privilège sans égal que de pouvoir écouter ici ; personne n'est libre de comprendre Zarathoustra... Mais, en tout cela, Zarathoustra n'est-il pas un *séducteur?*... Que disait-il donc lui-même lorsqu'il retourna pour la première fois à sa solitude ? Exactement le contraire de ce que diraient, en un pareil cas, un « sage », un « saint », un « Sauveur du monde » ou quelque autre décadent... Il ne parle pas seulement différemment, il est aussi différent...

Je m'en vais seul maintenant, mes disciples! Vous aussi, vous partirez seuls! Je le veux ainsi.

En vérité, je vous le conseille : éloignez-vous de moi et défendez-vous de Zarathoustra! Et mieux encore : ayez honte de lui! Peut-être vous a-t-il trompés.

L'homme qui cherche la connaissance ne doit pas seulement savoir aimer ses ennemis, mais aussi haïr ses amis.

On n'a que peu de reconnaissance pour un maître quand on reste toujours élève. Et pourquoi ne voulez-vous pas déchirer ma couronne?

Vous me vénérez; mais que serait-ce si votre vénération s'écroulait un jour? Prenez garde à ne pas être tués par une statue!

Vous dites que vous croyez en Zarathoustra? Mais qu'importe Zarathoustra! Vous êtes mes croyants : mais qu'importent tous les croyants!

Vous ne vous étiez pas encore cherchés : alors vous m'avez trouvé. Ainsi font tous les croyants; c'est pourquoi la foi est si peu de chose.

Maintenant je vous ordonne de me perdre et de vous trouver vous-même; et ce n'est que quand vous m'aurez tous renié *que je reviendrai parmi vous.*

En ce jour parfait où tout arrive à maturité, où le raisin n'est pas seul à brunir, un rayon de soleil vient de tomber sur ma vie : j'ai regardé derrière moi, j'ai regardé devant moi et jamais je ne vis autant de bonnes choses à la fois. Ce n'est pas en vain que j'ai enterré aujourd'hui ma quarante-quatrième année, car j'avais le droit de l'enterrer, — ce qui en elle était viable a pu être sauvé, est devenu immortel. Le premier livre de *la Transmutation de toutes les Valeurs, les Chants de Zarathoustra, le Crépuscule des Idoles*, ma tentative de philosopher à coups de marteau — tout cela ce sont des cadeaux que m'a faits cette année, et même le dernier trimestre de cette année. Pourquoi ne serais-je pas reconnaissant à ma vie tout entière?

C'est pourquoi je me raconte ma vie à moi-même.

POURQUOI JE SUIS SI SAGE

Le bonheur de mon existence, ce qui en fait peut-être le

caractère unique, est conditionné par la fatalité qui lui est inhérente : je suis, pour m'exprimer sous une forme énigmatique, déjà mort en tant que prolongement de mon père ; ce que je tiens de ma mère vit encore et vieillit. Cette double origine, tirée en quelque sorte de l'échelon supérieur et de l'échelon inférieur de la vie, procèdent à la fois du *décadent* et de quelque chose qui est à son *commencement*, explique, mieux que n'importe quoi, cette neutralité, cette indépendance de tout parti pris par rapport au problème général de la vie, qui est un de nos signes distinctifs. J'ai pour les symptômes d'une évolution ascendante ou d'une évolution descendante un flair plus subtil que n'importe qui. Dans ce domaine, je suis par excellence un maître. Je les connais toutes deux, je les incarne toutes deux.

Mon père est mort à l'âge de trente-six ans. Il était délicat, bienveillant et morbide, tel un être qui n'est prédestiné qu'à passer, — évoquant plutôt l'image d'un souvenir de la vie que la vie elle-même. Sa vie déclina a la même époque que la mienne : à trente-six ans je parvins au point inférieur de ma vitalité. Je vivais encore, mais sans être capable de voir à trois pas devant moi. A ce moment — c'était en 1879 — j'abandonnai mon professorat à Bâle, je vécus comme une ombre à Saint-Moritz et l'hiver suivant, l'hiver le plus pauvre en soleil de ma vie tout entière, à Naumbourg. J'étais alors devenu *véritablement* une ombre. Ce fut là mon minimum. J'écrivis *le Voyageur et son ombre*, et, sans conteste, je m'entendais alors à parler d'ombres... L'hiver qui vint ensuite, mon premier hiver à Gènes, cette espèce d'adoucissement et de spiritualisation, qui est presque la conséquence d'une extrême pauvreté de sang et de muscles, donna naissance à *Aurore*. La complète clarté, la disposition sereine, je dirai même l'exubérance de l'esprit que reflète cet ouvrage, s'accorde chez moi, non seulement avec la plus profonde faiblesse physiologique, mais encore avec un excès de souffrance. Au milieu des tortures provoquées par des maux de tête de trois jours, accompagnés de vomissements laborieux, je possédais une lucidité de dialecticien par excellence et je réfléchissais très froidement à des choses qui, si ma santé eût été meilleure, m'auraient trouvé dépourvu de raffinement et de froideur, sans l'indispensable audace du grimpeur de rochers.

Mes lecteurs savent peut-être jusqu'à quel point je considère la dialectique comme un symptôme de décadence, par exemple dans le cas le plus célèbre, le cas de Socrate. — Tous les troubles morbides de l'intellect, même cette demi-léthargie accompagnée de fièvre, sont demeurés pour moi, jusqu'à présent, des choses parfaitement inconnues, sur la nature et la fréquence desquelles j'ai dû me renseigner dans des ouvrages savants. Mon sang coule lentement. Personne n'a jamais pu constater chez moi de la fièvre. Un médecin, qui me traita longtemps pour une maladie nerveuse, finit par dire : « Non, ce ne sont pas vos nerfs qui sont malades, c'est seulement moi qui suis nerveux. » Il y a décidément chez moi, sans qu'elle puisse être démontrée, quelque dégénérescence locale ; je n'ai pas de maladie d'estomac qui affecte mon organisme, bien que je souffre, par suite d'épuisement général, d'une extrême faiblesse du système gastrique. Mes maux d'yeux, qui risquent parfois de me mener jusqu'à la cécité, ne sont qu'un effet et non point une cause, en sorte que, chaque fois que ma force vitale a augmenté, mes facultés visuelles me sont revenues jusqu'à un certain point.

Une longue, une trop longue série d'années équivaut chez moi à la guérison, elle signifie malheureusement aussi le retour en arrière, la décomposition, la périodicité d'une sorte de décadence. Ai-je besoin de dire, après tout cela, que j'ai de l'expérience dans toutes les questions qui touchent la décadence ? Je l'ai épelée dans tous les sens, en avant et en arrière. Cet art du filigrane lui-même, ce sens du toucher et de la compréhension, cet instinct des nuances, cette psychologie des détours, et tout ce qui m'est encore particulier, a été appris alors et constitue le véritable présent que m'a fait cette époque, où tout chez moi est devenu plus subtil, l'observation aussi bien que tous les organes de l'observation. Observer des conceptions et des valeurs *plus saines*, en se plaçant à un point de vue de malade, et, inversement, conscient de la plénitude et du sentiment de soi que possède la vie plus abondante, abaisser son regard vers le laboratoire secret des instincts de décadence — ce fut là la pratique à quoi je me suis le plus longuement exercé, c'est en cela que je possède une véritable expérience, et, si en quelque chose j'ai atteint la maîtrise, c'est bien en cela. Aujourd'hui je possède le tour de main, je connais la manière

de *déplacer les perspectives :* première raison qui fait que pour moi seul peut-être une *Transmutation des valeurs* a été possible.

2.

Sans compter que je suis un décadent, je suis aussi le contraire d'un décadent. J'en ai fait la preuve, entre autres, en choisissant toujours, instinctivement, le remède *approprié* au mauvais état de ma santé ; alors que le décadent a toujours recours au remède qui lui est funeste. Dans ma totalité j'ai été bien portant ; dans le détail, en tant que cas spécial, j'ai été décadent. L'énergie que j'ai eue de me condamner à une solitude absolue, de me détacher de toutes les conditions habituelles de la vie, la contrainte que j'ai exercée sur moi-même en ne me laissant plus soigner, dorloter, *médicamenter*, tout cela démontre que je possédais une certitude instinctive et absolue de ce qui m'était alors nécessaire. Je me suis pris moi-même en traitement, je me suis guéri moi-même. La condition pour réussir une telle cure — tout physiologiste en conviendra — *c'est que l'on est bien portant au fond.* Un être d'un type nettement morbide ne peut pas guérir et encore moins se guérir lui-même. Pour l'être bien portant la maladie peut au contraire faire office de stimulant énergique qui met en jeu et surexcite son instinct vital. C'est, en effet, sous cet aspect que m'apparaît maintenant cette longue période de maladie que j'ai traversée : j'ai en quelque sorte à nouveau découvert la vie, y compris moi-même ; j'ai goûté de toutes les bonnes choses et même des petites choses, comme d'autres pourraient difficilement en goûter. De telle sorte que, de ma volonté d'être en bonne santé, de ma volonté de vivre, j'ai fait ma philosophie... Car, qu'on y fasse bien attention, les années où ma vitalité descendit à son minimum ont été celles où je cessai d'être pessimiste. L'instinct de conservation m'a interdit de pratiquer une philosophie de la pauvreté et du découragement... Or, à quoi reconnaît-on en somme la *bonne conformation ?* Un homme bien conformé est un objet qui plaît à nos sens ; il est fait d'un bois à la fois dur, tendre et parfumé. Il ne trouve du goût qu'à ce qui lui fait du bien. Son plaisir, sa joie cessent dès lors qu'il dépasse la mesure de ce qui lui convient. Il devine les remèdes contre ce qui lui est préjudiciable ; il fait tourner à son avantage les mauvais hasards ; ce qui ne le fait pas périr le rend plus fort. De tout

ce qu'il voit et entend, de tout ce qui lui arrive, il sait tirer une somme conforme à sa nature : il est lui-même un principe de sélection ; il laisse passer bien des choses sans les retenir. Il se plaît toujours dans sa propre société, quoi qu'il puisse fréquenter, des livres, des hommes ou des paysages : il honore en *choisissant*, en *acceptant*, en *faisant confiance*. Il réagit lentement à toutes les excitations, avec cette lenteur qu'il tient, par discipline, d'une longue circonspection et d'une fierté voulue. Il examine la séduction qui s'approche, il se garde bien d'aller à sa rencontre. Il ne croit ni à la « mauvaise chance », ni à la « faute » : il sait en finir avec lui-même, avec les autres, il sait *oublier*. Il est assez fort pour que tout tourne, *nécessairement*, à son avantage.

Eh bien ! je suis le contraire d'un décadent, car c'est moi que je viens de décrire ainsi.

3.

Cette double série d'expériences, cet accès facile qui m'ouvre des mondes séparés en apparence, se répète dans ma nature, à tous les points de vue. Je suis mon propre sosie ; je possède la « seconde » vue aussi bien que la première ; peut-être bien que je possède *aussi* la troisième... Mes origines déjà m'autorisent à jeter un regard au delà de toutes les perspectives purement locales, purement nationales ; il ne m'en coûte point d'être un « bon Européen ». D'autre part, je suis peut-être plus Allemand que ne peuvent l'être les Allemands d'aujourd'hui, les Allemands qui ne sont que des Allemands de l'empire, moi qui suis le dernier *Allemand antipolitique*.

Cependant mes ancêtres étaient des gentilshommes polonais. Je tiens d'eux beaucoup d'instinct de race, qui sait ? peut-être même le *liberum veto*. Quand je songe combien de fois il m'est arrivé, en voyage, de me voir adresser la parole en polonais même par des Polonais ; quand je songe combien rarement j'ai été pris pour un Allemand, il pourrait me sembler que je suis seulement *moucheté* de germanisme. Ma mère cependant, Franscisca Œhler, a certainement quelque chose de très allemand, de même ma grand'mère du côté paternel, Erdmuthe Krause. Cette dernière vécut durant toute sa jeunesse au milieu de l'excellent Weimar d'autrefois, non sans être en relations avec le cercle de Gœthe. Son frère, le profes-

seur de théologie Krause, à Kœnigsberg, a été appelé à Weimar comme surintendant général, après la mort de Herder. Il ne serait pas impossible que sa mère, mon arrière-grand'mère, figurât sur le journal du jeune Gœthe sous le nom de « Muthgen ». Elle épousa en secondes noces le surintendant Nietzsche, à Eilenbourg. Le 10 octobre 1813, l'année de la grande guerre, le jour où Napoléon entra avec son état-major à Eilenbourg, elle accoucha d'un fils. Etant Saxonne, elle eut toujours une grande admiration pour Napoléon; il se pourrait bien que je la partage, aujourd'hui encore.

Mon père, né en 1813, est mort en 1849. Avant de prendre possession de sa cure dans la commune de Rœcken, non loin de Lützen, il passa quelques années au château d'Altenbourg, où il fut chargé de l'instruction des quatre princesses. Ses élèves étaient la reine de Hanovre, la grande-duchesse Constantin, la grande-duchesse d'Oldenbourg et la princesse Thérèse de Saxe-Altenbourg. Il était rempli d'une piété profonde à l'égard du roi de Prusse Frédéric-Guillaume IV, lequel le nomma à sa paroisse. Les événements de 1848 l'attristèrent au delà de toute mesure. Moi-même, né le jour anniversaire dudit roi, le 15 octobre, je reçus comme de juste les prénoms *Frédéric*-Guillaume, usités dans la maison de Hohenzollern. Le choix de ce jour eut en tous les cas un avantage : durant toute ma jeunesse, mon anniversaire coïncida avec un jour de fête.

Je considère que ce fut pour moi un privilège considérable d'avoir eu un pareil père ; il me semble même que par là s'explique tout ce que je possède de privilèges, — abstraction faite de la vie, de la grande affirmation de la vie. Je lui dois avant tout de n'avoir pas besoin d'une intention spéciale, mais seulement d'une certaine attente, pour entrer volontairement dans un monde de choses supérieures et délicates. C'est là que je me sens chez moi ; ma passion la plus intime s'y sent libérée. Que j'aie payé ce privilège presque avec ma vie, ce n'est là certes pas un marché de dupe.

Pour pouvoir comprendre quelque chose à mon *Zarathoustra*, il faut peut-être se trouver dans une condition analogue à la mienne, avec un pied *au delà* de la vie...

4.

Je n'ai jamais été habile dans l'art de prévenir quelqu'un

contre moi — ceci aussi je le dois à mon incomparable père — lors même que cela eût été de mon intérêt. Je n'ai même pas de prévention contre moi, bien que cela puisse paraître très peu chrétien. On peut retourner ma vie dans tous les sens, comme on voudra, on n'y trouvera que rarement, et en somme seulement une fois, de la part d'autrui des traces de mauvais vouloir à mon endroit; bien plutôt on y rencontrera des traces de trop bonne volonté.

Les expériences que j'ai faites, même avec ceux qui déçoivent tout le monde, parlent plutôt en faveur de ceux-ci. J'apprivoise tous les ours, je rends sages même les pantins. Durant les sept années où j'ai enseigné le grec dans la classe supérieure du lycée de Bâle, je n'ai jamais eu l'occasion d'édicter une punition; chez moi les plus paresseux travaillaient. Je suis toujours à la hauteur du hasard; il faut que je ne sois pas préparé pour être maître de moi. Quel que soit l'instrument, qu'il soit désaccordé autant que l'instrument « homme » peut l'être, à moins que je ne sois malade, je parviendrai toujours à en tirer quelque chose que l'on puisse écouter. Il m'est souvent arrivé d'entendre dire, par les instruments eux-mêmes, que jamais encore ils n'étaient parvenus à produire de pareils sons. Celui qui me l'a exprimé de la plus jolie façon était peut-être cet Henri de Stein, mort impardonnablement jeune, Henri de Stein, qui arriva une fois, pour trois jours, à Sils-Maria, après avoir eu soin d'en demander la permission, déclarant à chacun qu'il ne venait nullement à cause de l'Engadine. Cet homme excellent qui, avec toute l'impétueuse naïveté d'un hobereau prussien, s'était aventuré dans le marécage wagnérien (— et aussi dans le marécage de Dühring!) fut, durant trois jours, comme transformé par un ouragan de liberté, pareil à quelqu'un qui se sent élevé soudain à son altitude et à qui il pousse des ailes. Je ne cessais de lui répéter que c'était le bon air qui faisait cela, qu'il en était ainsi pour tout le monde et que l'on ne se trouvait pas en vain à 6.000 pieds au-dessus de Bayreuth... Mais il ne voulait pas me croire...

Si, malgré cela, il s'est commis à mon endroit quelques grandes et petites infamies, il ne faut pas en chercher la cause dans la « volonté » et moins encore dans la mauvaise volonté. J'aurais plutôt lieu — je viens de l'indiquer — de me plaindre

de la bonne volonté qui n'a pas exercé dans ma vie de petits ravages. Mon expérience m'autorise à me méfier, d'une façon générale, de tout ce que l'on appelle les instincts « désintéressés », de cet « amour du prochain » toujours prêt à secourir et à donner des conseils. Cet amour m'apparaît comme une faiblesse, comme un cas particulier de l'incapacité de réagir contre des impulsions. La *pitié* n'est une vertu que chez les décadents. Je reproche aux miséricordieux de manquer facilement de pudeur, de respect, de délicatesse, de ne pas savoir garder les distances. La compassion prend en un clin d'œil l'odeur de la populace et ressemble à s'y méprendre aux mauvaises manières. Des mains apitoyées peuvent avoir une action destructive sur les grandes destinées, elles s'attaquent à une solitude blessée,au *privilège* que donne une lourde faute. Surmonter la pitié c'est pour moi une vertu *noble*. J'ai décrit, sous le titre de *la Tentation de Zarathoustra*, le cas où un grand cri de détresse vient aux oreilles de Zarathoustra, où la compassion l'assaille comme un dernier péché pour le rendre infidèle à lui-même.C'est là qu'il faut demeurer maître, c'est là qu'il faut conserver la *hauteur* de sa tâche, pure de l'approche de toutes les impulsions, beaucoup plus basses et à courte vue, qui agissent dans ce que l'on appelle les actions désintéressées. Ceci est la preuve, peut-être la dernière preuve, que doit faire Zarathoustra — la véritable démonstration de sa force...

5.

Il y a encore un autre domaine où je ne suis que l'égal de mon père, en quelque sorte son prolongement après une mort trop précoce. Comme tous ceux qui n'ont jamais vécu parmi leurs pareils et chez qui l'idée de « représailles » est aussi inconnue que celle de « droits égaux », je m'interdis, dans les cas où l'on m'a causé un tort léger ou même un grand préjudice, toute mesure de sûreté ou de protection et, comme de juste, aussi toute défense, toute « justification ». Ma réplique consiste à faire suivre aussi vite que possible la sottise par une malice. De la sorte on parvient peut-être à se rattraper. Pour m'exprimer en image, je jette un pot de confitures pour me débarrasser de l'*aigreur*.

Avec moi il n'y a rien à « arranger ». Je prends ma revanche,

on peut en être certain. Je trouve toujours, tôt ou tard, une occasion pour exprimer ma reconnaissance à un « malfaiteur » (au besoin pour son méfait) ou pour lui *demander* quelque chose, ce qui, dans certains cas, oblige plus que de donner... Il me paraît aussi que les paroles les plus impertinentes, la lettre la plus insolente, ont quelque chose de plus poli, de plus honnête que le silence. Ceux qui se taisent manquent presque toujours de subtilité et de politesse du cœur. Le silence est une objection; avaler son dépit, c'est une preuve de mauvais caractère — cela gâte l'estomac. Tous ceux qui se taisent sont des dyspepsiques.

On le voit, je ne voudrais pas que l'on estime trop bas l'impertinence; elle est de beaucoup la forme la plus humaine de la contradiction et, au milieu de l'excès de faiblesse moderne, une de nos premières vertus. Elle peut même être un véritable bonheur quand on est assez riche pour cela. Un dieu qui viendrait sur la terre ne devrait pas faire autre chose que des injustices. Prendre sur soi non pas la punition, mais la *faute*, c'est cela qui serait véritablement divin.

6.

L'absence de ressentiment, la clarté sur la nature du ressentiment — qui sait si, en fin de compte, je ne les dois pas aussi à ma longue maladie ! Le problème n'est pas précisément simple : il faut en avoir fait l'expérience en partant de la force et en partant de la faiblesse. Si l'on peut faire valoir quelque chose contre l'état de faiblesse, contre l'état de maladie, c'est que le véritable instinct de guérison s'affaiblit, et chez l'homme cet instinct est un instinct de défense. On n'arrive à se débarrasser de rien, on n'arrive à rien rejeter. Tout blesse. Les hommes et les choses s'approchent indiscrètement de trop près; tous les événements laissent des traces; le souvenir est une plaie purulente. Être malade, c'est véritablement une forme du ressentiment. Contre tout cela le malade ne possède qu'un seul grand remède, je l'appelle le *fatalisme russe*, ce fatalisme sans révolte dont est animé le soldat russe qui trouve la campagne trop rude, et finit par se coucher dans la neige. Ne plus rien prendre, renoncer à absorber n'importe quoi, — ne plus réagir d'aucune façon... La raison profonde de ce fatalisme, qui n'est pas toujours le courage de la mort, mais bien plus

souvent la conservation de la vie, dans les circonstances qui mettent le plus la vie en danger, c'est l'abaissement des fonctions vitales, le ralentissement de la désassimilation, une sorte de volonté d'hibernation. Avancez de quelques pas dans cette logique et vous aurez le fakir qui dort pendant des semaines dans un tombeau.

Parce que l'on s'userait trop vite si l'on réagissait, on n réagit plus du tout. C'est la logique qui l'exige. Et rien ne vous fait vous consumer plus vite que le ressentiment. Le dépit, la susceptibilité maladive, l'impuissance à se venger, l'envie, la soif de la haine, ce sont là de terribles poisons et pour l'être épuisé ce sont certainement les réactions les plus dangereuses. Il en résulte une usure rapide des forces nerveuses, une recrudescence morbide des évacuations nuisibles, par exemple des épanchements de bile dans l'estomac. Le malade doit éviter à tout prix le ressentiment, c'est ce qui, par excellence, lui est préjudiciable, mais c'est malheureusement aussi son penchant le plus naturel. Le profond physiologiste qu'était Bouddha l'a compris. Sa « religion », qu'il faudrait plutôt appeler une *hygiène*, pour ne pas la confondre avec une chose aussi pitoyable que le christianisme, subordonne ses effets à la victoire sur le ressentiment. Libérer l'âme du ressentiment, c'est le premier pas vers la guérison. « Ce n'est pas par l'inimitié que l'inimitié finit, c'est par l'amitié que l'inimitié finit », — cela se trouve écrit au commencement de la doctrine de Bouddha. Ce n'est pas la morale qui parle ainsi, mais l'hygiène.

Le ressentiment né de la faiblesse n'est nuisible qu'aux êtres faibles. Dans les cas où l'on se trouve en présence d'une nature *abondante*, c'est un sentiment *superflu*, un sentiment dont il faut se rendre maître pour démontrer sa force. Celui qui connaît le sérieux qu'a mis ma philosophie à entreprendre la lutte contre les sentiments de vengeance et de rancune, poursuivant ce sentiment jusque dans la doctrine du « libre arbitre », — la lutte contre le christianisme n'en est qu'un cas particulier, — celui-là comprendra pourquoi je tiens à mettre en lumière mon attitude personnelle, la *sûreté de mon instinct* dans la pratique. Dans mes moments de décadence je me suis gardé de ces sentiments, parce que je les considérais comme nuisibles ; dès que chez moi la vie redevenait assez abondante et assez fière, je

me les interdisais parce que je les trouvais *au-dessous de moi*. Ce « fatalisme russe », dont j'ai parlé, s'est manifesté chez moi en ceci que je me suis cramponné âprement, pendant des années, à des situations, à des sociétés presque insupportables, après que le hasard me les eut données. Il vallait mieux n'en pas changer, pour ne pas *sentir* la possibilité de les changer, que de succomber à un mouvement de révolte... J'en voulais alors à mort à celui qui me troublait dans ce fatalisme, à celui qui voulait me réveiller brusquement. Et, de fait, il y avait chaque fois danger mortel. — Se considérer soi-même comme une fatalité, ne pas vouloir se faire « autrement » que l'on est, dans des conditions semblables, c'est la *raison* même.

7.

La guerre, par contre, est une autre affaire. Je tiens de nature les aptitudes guerrières. L'attaque est, chez moi, un mouvement instinctif. *Pouvoir* être ennemi, être ennemi — cela fait peut-être supposer une nature vigoureuse ; de toute façon c'est une condition qui se rencontre chez toute nature vigoureuse. Celle-ci a besoin de résistance, par conséquent elle *cherche* la résistance. Le penchant à *être agressif* fait partie de la force aussi rigoureusement que le sentiment de vengeance et de rancune appartient à la faiblesse. La femme, par exemple, est rancunière ; cela tient à sa faiblesse, tout aussi bien que sa sensibilité devant la misère étrangère.

La force de l'agression peut se *mesurer* à la qualité de l'adversaire plus puissant, ou d'un problème plus dur, car un philosophe qui est belliqueux engage la lutte même avec les problèmes. La tâche ne consiste pas à surmonter les difficultés d'une façon générale, mais à surmonter des difficultés qui permettent d'engager sa force tout entière, toute son habileté et toute sa maîtrise dans le maniement des armes — pour se rendre maître d'adversaires qui vous soient égaux... L'égalité devant l'ennemi — première condition pour qu'un duel soit *loyal*. Quand on méprise on ne *peut* pas faire la guerre ; quand on commande alors que l'on se sent en présence de quelque chose qui est au-dessous de soi, on ne *doit* pas faire la guerre.

Ma pratique de la guerre peut se résumer en quatre propositions :

En premier lieu : je n'attaque que les choses qui sont victorieuses ; si cela est nécessaire, j'attends jusqu'à ce qu'elles le soient devenues.

En deuxième lieu : je n'attaque que les choses contre lesquels je ne trouverais pas d'allié, où je suis seul à combattre, seul à me compromettre... Je n'ai jamais fait publiquement un pas qui ne m'eût compromis. C'est là chez moi le critérium de la véritable façon d'agir.

En troisième lieu : je n'attaque jamais de personnes, je ne me sers des personnes que comme d'un verre grossissant au moyen duquel on peut rendre visible une calamité publique encore cachée et difficilement saisissable. C'est ainsi que j'ai attaque David Strauss ou plus exactement le succès d'un livre caduc auprès du public allemand cultivé. Ce faisant j'ai pris sur le fait cette « culture » allemande... C'est ainsi que j'ai attaqué Wagner, plus exactement le caractère mensonger et hybride de notre « civilisation » qui confond ce qui est raffiné avec ce qui est abondant, ce qui est tardif avec ce qui est grand.

En quatrième lieu : je n'attaque que les choses où toute différence de personnes est exclue, où tout arrière-plan d'expériences fâcheuses fait défaut. Au contraire, attaquer c'est chez moi une preuve de bienveillance ; dans certains cas c'est même un témoignage de reconnaissance. Je rends hommage, je distingue en unissant mon nom à une chose, à une personne —que ce soit pour la défendre ou pour la combattre, c'est après tout sans importance. Si je fais la guerre au christianisme, je crois pouvoir la faire parce que de son fait je n'ai jamais subi nul désagrément, nulle entrave. Les chrétiens sérieux ont toujours été disposés favorablement à mon égard. Moi-même, bien que je sois par principe un ennemi du christianisme, je suis loin d'en vouloir aux individus à cause d'une chose qui est la fatalité de plusieurs milliers d'années.

8.

Puis-je hasarder d'indiquer encore un dernier trait de ma nature qui, dans mes rapports avec les hommes, n'a pas été sans me créer des difficultés ? Je suis doué d'une impressionnabilité absolument inquiétante du sens de la propreté, de sorte que je perçois physiologiquement l'approche — que dis-je ? — l'intimité de la nature la plus cachée de l'âme que j'ai

devant moi. Je la *flaire*. Grâce à cette impressionnabilité j'ai comme des antennes psychologiques à l'aide desquelles je puis tâter et palper toutes sortes de mystères : toute la pourriture *cachée* qui croupit au fond de certaines natures, mais qui tire peut-être son origine de quelque vice de sang dissimulé par l'éducation, je la perçois presque toujours dès le premier contact. Si j'ai bien observé, ce genre de natures, incompatible avec mon sens de la propreté, devine généralement la méfiance que m'inspire mon dégoût. Cela ne leur fait pas avoir une meilleure odeur...

Ainsi que j'en ai pris l'habitude — une pureté absolue, en moi et autour de moi, m'est une nécessité vitale, je dépéris dans des conditions d'existence douteuses — je me baigne et je nage en quelque sorte perpétuellement dans l'eau claire, ou dans quelque autre élément parfait, transparent et plein d'éclat. C'est pourquoi les rapports que j'ai avec les hommes mettent sans cesse ma patience à l'épreuve; mon « humanité » ne consiste pas à sympathiser avec mon prochain, mais à *supporter* que je le sente près de moi. — Mon humanité est une perpétuelle victoire sur moi-même.

Mais j'ai besoin de la *solitude*, je veux dire du retour à la santé, du retour à moi-même; j'ai besoin d'un air léger qui se joue librement. Mon *Zarathoustra* tout entier est un dithyrambe à la solitude, ou, si l'on m'a bien compris, à la *pureté*... Heureusement que ce n'est pas à la *pure folie*. Celui qui possède des yeux pour voir les couleurs dira qu'il est de diamant.

Le *dégoût* que m'inspiraient les hommes, la « racaille », fut toujours mon plus grand danger. Veut-on écouter le discours où Zarathoustra parle de sa délivrance du dégoût :

Que m'est-il donc arrivé? Comment me suis-je délivré du dégoût? Qui a rajeuni mes yeux? Comment me suis-je envolé vers les hauteurs où il n'y a plus de canaille assise à la fontaine?

Mon dégoût lui-même m'a-t-il créé des ailes et les forces qui pressentaient les sources? En vérité, j'ai dû voler au plus haut pour retrouver la fontaine de la joie!

Oh! je l'ai trouvée, mes frères! Ici, au plus haut jaillit pour moi la fontaine de la joie! Et il y a une vie où l'on s'abreuve sans la canaille!

Tu jaillis presque avec trop de violence, source de joie ! Et souvent tu renverses de nouveau la coupe en voulant la remplir !

Il faut que j'apprenne à t'approcher plus modestement : avec trop de violence mon cœur afflue à ta rencontre : —

Mon cœur où se consume mon été, cet été court, chaud, mélancolique et bienheureux : combien mon cœur estival désire ta fraîcheur, source de joie !

Passée, l'hésitante affliction de mon printemps ! Passée, la méchanceté de mes flocons de neige en juin ! Je devins estival tout entier, tout entier après-midi d'été !

Un été dans les plus grandes hauteurs, avec de froides sources et une bienheureuse tranquillité : venez, ô mes amis, que ce calme grandisse en félicité !

Car ceci est notre *hauteur et notre patrie : notre demeure est trop haute et trop escarpée pour tous les impurs et la soif des impurs.*

Jetez donc vos purs regards dans la source de ma joie, amis ! Comment s'en troublerait-elle ? Elle vous sourira avec sa *pureté.*

Nous bâtirons notre nid sur l'arbre de l'avenir ; des aigles nous apporteront la nourriture, dans leurs becs, à nous autres solitaires !

En vérité, ce ne seront point des nourritures que les impurs pourront partager ! Car les impurs s'imagineraient dévorer du feu et se brûler la gueule !

En vérité, ici nous ne préparons point de demeures pour les impurs. Notre bonheur semblerait glacial à leur corps et à leur esprit !

Et nous voulons vivre au-dessus d'eux comme des vents forts, voisins des aigles, voisins de la neige, voisins du soleil. ainsi vivent les vents forts.

Et, semblable au vent, je soufflerai un jour parmi eux : à leur esprit je couperai la respiration, avec mon esprit : ainsi le veut mon avenir.

En vérité, Zarathoustra est un vent fort pour tous les bas-fonds ; et il donne ce conseil à ses ennemis et à tout ce qui crache et vomit : « *Gardez-vous de cracher* contre *le vent !* »

(*A suivre.*)

FRÉDÉRIC NIETZSCHE.

Traduit par HENRI ALBERT.

LA NATURE LIBÉRATRICE

O douceur du matin dans la pâleur mouillée
Du ciel ; aurore blonde et pure agenouillée
Sur les tapis de fleurs, le fleuve et le gazon...
O douceur, ô beauté calme de l'horizon;
Délicate clarté du jour qui point à peine ;
Pins aux rameaux voilés, au milieu de la plaine,
De l'écharpe d'argent des nuages légers.
O douceur pénétrant les arbres des vergers
Dont les branches au poids de leurs beaux fruits s'inclinent
Vers l'herbe épaisse et tendre ; abeilles qui butinent
Le liseron dont l'urne est un écrin vivant;
Tournesols éployés sous le soleil levant ;
O lierres étreignant le sein du sycomore ;
Courbe du grand coteau qui peu à peu se dore;
Mur sombre des forêts qui mettent des vapeurs
Vertes dans les lointains; éclatantes lueurs
Qu'accrochent les rayons aux vitres des chaumières ;
Balancement des lys et des roses trémières;
Prairie où fuit l'éclair des ruisseaux argentés ;
Flots de l'étang qui dort ; vagues blondes des blés
Se creusant aux baisers du vent frais qui s'élève ;
Rosiers dont chaque fleur semble un odorant rêve
Qui pour vivre a besoin de lumière et d'azur ;
Vallée au loin tendant sa coupe au soleil ; pur
Gazouillement d'oiseaux dans les fouillis des chênes;
Rainettes coassant sur le bord des fontaines;
Elancement joyeux de l'hirondelle ; ardent
Eclat des prés; vertige débordant
De ta vie éclatante et farouche, ô Nature!...

Ah! faites de mon cœur charmé votre pâture,
Monts, forêts, terres, ciels, fleurs, vignobles, coteaux.
Serrez-moi contre vous, ô fragiles roseaux.
Que je sente à mon front vos baisers, onde fraîche.
Que votre fin duvet se pose, belle pêche,
Sur ma tempe, et que la clématite aux brins doux
Emprisonne mes pieds, s'enroule à mes genoux,
Et jusque sur mes mains promène ses guirlandes.
Etendez sur mon corps vos sachets, ô lavandes.
Dans mon âme versez, troënes et fusains,
Votre âme de verdure; et vous, jeunes raisins,
A ma bouche mettez votre fraîcheur charmante.
Imprégnez-moi de votre odeur, romarin, menthe,
Serpolet, qui couvrez le talus des sentiers.
A vos sèves mêlez mon esprit, grands halliers.
O pampres, détachez des espaliers vos vrilles;
Vignes vierges grimpant dans la nuit des charmilles,
Laissez là le tronc lisse et prenez dans vos bras
Mon être aride, mais qui sous vos mille lacs
Sera comme une fleur dans un nid de feuillage.
Attirez-moi dans votre chaud et doux sillage,
O parfums qui jouez sur le tiède jardin
Comme un essaim de papillons; et vous, satin
Des blancs magnolias, vous, tendres ancolies,
Vous, orangers de nacre, églantines jolies,
Capucines, œillets plus roses que le ciel,
Héliotropes noirs, sucrés comme le miel:
Laissez couler sur moi vos baumes, vos essences;
Qu'à jamais je m'absorbe en leurs effervescences,
Et qu'éternellement votre suavité
Me fasse fuir l'amour et son joug redouté.

PIERRE DE BOUCHAUD.

GEORGES LECOMTE

I

Quand M. Jules Huret dressa, en 1891, à l'aurore des deux grands mouvements symboliste et néo-réaliste, l'inventaire extrêmement détaillé de la littérature française contemporaine, il ne cita point le nom de M. Georges Lecomte. Ce dernier venait pourtant, au début de cette même année, de faire représenter, sur la scène du Théâtre-Libre, une pièce en quatre actes : *la Meule*, sa première œuvre. Des qualités de tendresse contenue, d'observation nette et de vérité animaient les rôles de cette comédie. Mais, depuis trois ans déjà, M. Georges Lecomte, passionné de toutes les recherches et de toutes les audaces, n'avait cessé de mêler ses vaillants efforts à ceux de toute une jeunesse hardie et batailleuse. A *la Cravache*, petit journal hebdomadaire où des maîtres comme Verlaine et Mallarmé se montraient familiers des sommaires, le nom de M. Lecomte s'était avoisiné à ceux de Jules Laforgue et Vanor, de MM. Kahn, Fénéon, Barrès et Verhaeren. Avec *la Meule*, ouvrage d'humanité directe, écrit deux ans plus tard, le jeune auteur, sans manifester aucun éloignement pour ses compagnons du mouvement symboliste, s'était orienté dans une voie littéraire différente. Sa collaboration à *la Revue Indépendante* à la revue de Jean Jullien, *Art et critique*, accentuait une tendance encore plus personnelle. Il devenait, dans ces conditions, extrêmement difficile de classer un homme aussi peu fixé dans l'école. M. Huret s'abstint; il ne plaça point M. Georges Lecomte au rang des jeunes maîtres du symbolisme, et il ne le plaça point davantage au rang des néo-réalistes arrivés dans les lettres à la suite de Zola.

Le nouveau venu, au fait, était inclassable. On l'avait vu, dans *la Cravache*, s'insurger contre la formule connue de Paul Adam : « l'art est l'œuvre d'inscrire un dogme dans un symbole » et témoigner combien ce dogmatisme offrait, à ses yeux, de péril dans les arts et venait limiter le cercle de l'intelligence. A l'affirmation de Charles Morice : « De nature, d'essence, l'Art est religieux », il opposait une grande véhémence

humaine et ne permettait pas aux croyances de primer l'esthétique. Enfin, en politique, en art, son positivisme clairvoyant s'insurgeait autant contre les coups de force que contre la routine. Le boulangisme de Barrès le trouvait sceptique et, sur M. Larroumet, appelé à diriger dans ce temps-là les Beaux-Arts, il disait nettement : « Si M. Larroumet a le souci réel de l'art, le premier acte de sa dictature devra être sa démission. » Le maître écrivain qui châtiera les politiciens dans *les Valets* et qui donnera plus tard, des peintres Raffaëlli, Besnard et Carrière, d'ardentes monographies perce en cette attitude, se trahit déjà dans ces mots.

Et puis, pour cet homme actif, ennemi des formules, qu'aucune doctrine n'égare et de qui la lucidité est toujours maîtresse, l'éducation de la vie est la plus forte, le saisit et le convainc au-dessus de toutes les autres. Sa sensibilité, sollicitée par maintes théories captieuses, se cabre définitivement contre l'emprise des livres.

Un monde plus bouillonnant, plus admirable et plus beau le tentait au même moment. « En regardant la vie et la nature (a-t-il écrit de Raffaëlli comme s'il parlait de lui-même), il venait de découvrir l'art qui convenait à son caractère et à son esprit. Désormais, il ne cherchera plus qu'à rendre l'exact caractère des choses et des gens pour essayer de donner aux autres la forte émotion qu'il en reçoit. Prenant en horreur l'artifice, si prestigieux qu'il puisse être, il découvre, après tant d'autres, que le vrai est l'éternelle et magnifique source de beauté (1). »

Georges Lecomte a, dès lors, conscience d'une œuvre d'art qu'aucune esthétique trop étroite n'anémie ; il conçoit le frémissement du roman moderne et demande, à ce mode littéraire étroitement marqué par le naturalisme, d'évoluer « de la vérité sèche stricte, et pour ainsi dire matérielle, à une vérité plus large, plus compréhensive, avec l'ardent souci d'un meilleur avenir ».

Des livres comme *les Valets*, *les Cartons verts*, *le Veau d'or* et *les Hannetons de Paris* ont répondu à cette formule, élargie depuis encore avec *l'Espoir*.

Nul, plus que Georges Lecomte, ne professe un respect fervent de la littérature ; mais nul non plus n'entend attribuer à la vie plus de portée et ne s'incline avec plus de res-

(1) *La Grande Revue* (25 sept. 1907) : *L'œuvre de J.-F. Raffaëlli.*

pect devant l'effort. Par cela même, en raison d'un labeur qui commande, aucun nom n'est plus près de nous que celui de cet écrivain qui n'a été mêlé à aucune école et de qui le rude labeur aboutit en peu de temps à élever une œuvre.

II

En un discours qu'il a prononcé récemment, à l'inauguration du monument d'Henry Becque, M. Georges Lecomte a rendu hommage à ce grand contempteur de toutes les modernes hypocrisies sociales et littéraires. Le premier en France, « Becque a libéré le théâtre de toutes les timidités et de toutes les conventions. Il a montré que, comme par le roman, on y peut étudier les plus secrètes subtilités du cœur, les conflits les plus aigus de passions et d'intérêts, et toute l'âpre souffrance des hommes aux prises avec les rudesses de la vie ». Aucune expression n'est plus juste en ce qui touche aux *Corbeaux*, à *la Parisienne* et à tous ces beaux drames où Becque, rompant avec les convenances et les préjugés, a communiqué au théâtre un emportement et une véhémence inconnus de Dumas, d'Augier et de leurs disciples. Becque, le premier sur la scène moderne, a donné aux nouveaux venus du drame et de la comédie « de grandes et fécondes leçons de vérité ».

M. Georges Lecomte, ainsi que la plupart des principaux dramaturges d'alors, bénéficia, dès ses débuts, de ces leçons si hautes et si exceptionnelles ; et *la Meule*, la première œuvre où il se révéla avec ses qualités de satire aiguë, de tendresse aimante et de pitié discrète, témoigne d'une singulière attention dans l'étude des caractères et des sentiments, dans l'examen des pauvres consciences contemporaines tourmentées de vains calculs et d'ambitions basses. Les Rousselot, les héros de *la Meule*, sont, le père surtout, de braves gens, un peu provinciaux, de mentalité moyenne. Jeanne, leur fille, montre toute l'ingénue candeur des vingt ans ; son désir serait de goûter, d'aimer la vie dans tout ce qu'elle offre de beau, de bon, de noble et de généreux. Mais *la Meule* sociale, impitoyable à ce charmant éveil d'une jeune fille, entreprend de broyer ses rêves. Celui qu'elle aime, lui-même, la pousse aux pires vilenies ; et c'est vaincue, brisée et meurtrie à jamais dans son frais espoir de jeunesse, qu'elle accepte finalement,

par raison d'argent et pour sauver les siens, d'épouser l'amant de sa mère.

Encore plus pessimiste que *la Meule*, *Mirages*, la seconde œuvre dramatique de M. Lecomte, écrite sous le feu d'une visible inspiration ibsénienne, ne comporte pas moins de vigueur dans l'étude des réalités. Le jeune Paul Hamelin, sorte « de canard sauvage » épris d'un idéal de beauté, de bonté et d'harmonie, se voit bafoué dans toutes les hautes ambitions de son cerveau et de son cœur ainsi que la Jeanne de *la Meule* l'a été dans le vierge espoir de ses vingt ans. Vaincu de la vie âpre et de la brutale laideur, il meurt sans avoir pu se résigner à l'acceptation.

A côté d'un soin évident dans l'étude des mœurs, d'une attention soutenue dans l'observation de tous les conflits secrets ou visibles du cœur et de l'argent, de l'intérêt et de l'intelligence, apparaît déjà dans le ton de l'auteur un frémissement de révolte contre les iniquités du monde et de la famille, contre les préjugés auxquels les êtres d'exception n'échappent (ainsi dans *Mirages*) que par la mort, mais devant lesquels tant d'autres s'inclinent (telle la Jeanne de *la Meule*) avec un grand repliement douloureux.

Un roman comme *Suzeraine*, un autre comme *la Maison en fleurs*, écrits très postérieurement, témoignent d'un même sentiment élevé de réprobation contre les lois haineuses, les préjugés tristes et toutes ces convenances de mondanité auxquels tant de millions d'êtres ont accoutumé de sacrifier le bonheur et de soumettre la vie. Plaidoyers chaleureux en faveur du droit à l'amour quand même, ces deux beaux ouvrages se valent par une même peinture des passions, une sensibilité aussi grande et cette vérité dans les caractères à laquelle l'auteur atteint par sympathie avec son sujet.

Les grandes « ondes d'amour » dont vibrent, au mépris de toutes les règles et de tous les dogmes, les êtres spontanés, fiers et libres parcourent ces récits tout gonflés de l'ardeur et de la fièvre de vivre.

La Maison en fleurs, sous sa placidité de paix apparente au milieu du repos, dans le chant des arbres et sous le bleu du ciel, dissimule un drame au plus haut point poignant. Mme de Bouillane a eu M. de Ruffé pour amant; Mlle de Bouillane est née de leur étreinte ; et voici que, plus tard, le fils d

M. de Ruffé, Pierre, va aimer (sans deviner l'inceste) cette charmante jeune fille qui est sa demi-sœur. En vain M. et Mme de Ruffé luttent-ils âprement pour briser cet amour qui est leur remords, les deux jeunes gens s'acharnent à se chercher, à se chérir, à s'épouser l'un l'autre. A la fin, cette constance est récompensée et la vie l'emporte avec son exigence et sa vérité sur les conflits de race, de religion et de famille suscités autour des hardis enfants par ceux qui n'ont pas eu le courage de leur amour. Avec *Suzeraine*, la revendication en faveur du même but heureux n'est ni moins obstinée ni moins émouvante ; et c'est une fort bonne œuvre que celle où se voit une jeune femme mariée à un homme podagre, hargneux et laid qui va gâcher sa vie, lutter désespérément et, de tout son courage, arriver enfin à conquérir la petite part de joie et de bonheur à laquelle sa jeunesse et son cœur ont droit. Une physionomie très attendrissante et très belle est, dans *Suzeraine*, celle du parrain Herbeaux, le confident secourable à tous les maux, la droite et sainte figure à qui rien n'échappe des laideurs et des misères du monde et qui s'efforce, avec toutes les précautions les plus dignes, à secourir au milieu des chagrins sa filleule accablée. Celui-là — on le sent — se fait l'avocat des idées de l'écrivain ; quand il parle, en termes si élevés, « du pauvre cœur humain », de ses défaillances, de ses peines et de ses désirs, enfin quand il déchire le mensonge avec ses mains d'apôtre et place au-dessus de tout la grande nécessité d'aimer et d'être aimé, il n'est que l'interprète éloquent des pensées les plus chères à l'auteur du livre.

Georges Lecomte en chacun de ses ouvrages a placé, comme jadis les anciens le chœur dans leurs tragédies, un personnage central ou épisodique à la manière d'Herbeaux. En chacun de ces amers ou fougueux romans apparaît un être, qui, tout le long du livre par ses actions et par ses paroles, proteste au nom de la vie, au nom de l'amour, au nom de toutes les vieilles chimères éternelles que ne parviennent pas à tuer complètement les hommes, contre les convenances, contre les laideurs et contre les crimes. Dans *les Valets* nous verrons Clémence, une jeune fille tenir ce généreux rôle ; dans *les Cartons verts* ce sera Loriol, un fier, un indépendant ; dans *le Veau d'or*, ce sera la bonne grand'mère Rosalie, tendre et sage aïeule, la seule à parler raison au milieu des déments de la fortune ;

dans *l'Espoir* ce seront tous ces hommes hardis et jeunes, artistes, savants, soldats, travailleurs des mains et de la pensée qui recréeront le nouveau visage de la patrie. Et cette protestation permanente, en faveur des plus légitimes des libertés, des plus humaines des affections, du plus noble idéal de vivre se perpétuera de livre en livre à travers l'œuvre de Lecomte. Sortant du roman, débordant du cadre social où il l'avait contenue jusqu'alors, il l'étendra, cette protestation, aux arts qu'il souhaite encore plus beaux et plus lumineux (*l'Art impressionniste*), aux peuples qu'il désire encore plus libérés (*Espagne*, *l'Espoir*). Et, c'est elle encore, cette protestation, qu'il élèvera avec une âpre vigueur au regard de l'étranger quand il combattra de tout son cœur les mauvais livres susceptibles d'atteindre, par leur origine et par leur contenu, le long et magnifique rayonnement de la France littéraire dans le monde.

III

Espagne, livre d'impressions artistiques et pittoresques très intenses et très colorées, est tout imprégné des mêmes sentiments humains. Le contraste y est aussitôt visible entre le vivant paganisme arabe et la résignation du catholicisme inquisitorial transmis par les prêtres à leurs successeurs. L'antinomie, déjà si manifeste dans les monuments, dans les arts et dont les deux grands palais de l'Alhambra et de l'Escurial résument si bien l'aspect, apparaît à mesure que, de l'Espagne rocheuse du Nord, on atteint la Castille et l'Andalousie. Alors la tristesse de Burgos, le « repliement religieux d'Avila », la morne désolation du grandiose palais de Philippe II le cèdent à l'accueil de Tolède, au rire de Séville, à l'amoureuse grâce de Grenade. Voici l'Alhambra, la Giralda, l'Alcazar et tous ces fastes éloquents de l'islamisme où sont exprimés dans leur plénitude la joie et le bonheur de l'être. « C'est à la vie que l'islamisme s'attache ; c'est une œuvre de mort que le catholicisme accomplit. Tandis que les monuments de celui-ci sont dorés, joyeux, d'un charme intime et frais, les couvents et les églises de celui-là sont moroses, d'une grandeur funéraire. L'Espagne catholique est noire. L'Espagne arabe est claire. » Mais, en présence de l'Espagne des bûchers, des dogmes, encore visible aux faces des cités centenaires, il

y a une Espagne plus proche, plus colorée et plus féconde, une Espagne actuelle où, malgré le modernisme, on retrouve dans les gestes, dans les danses, dans les pas saccadés des hommes autant que dans le lascif ondoiement des femmes, une terre de grande allure, une chaleureuse et puissante patrie.

Enfin, il y a l'art espagnol : Murillo. Velazquez, le Greco, Ribeira et Zurbaran; il y a Goya. Ici, le voyageur atteint à l'émotion élevée qui émane des spectacles d'une originalité hautaine et magnifique. Goya, surtout, séduit Georges Lecomte; et, des cadres du vieux maître exposés au musée du Prado, de ceux de l'Académie San Fernando se dégage, à ses yeux, la grande leçon de Manet. Dans l'opulente *Maja*, d'une nudité si chaude et si captivante, il devine *Olympia;* il a le sentiment que les « mêmes synthèses de lumières et d'ombres » auxquelles aboutit l'art du premier des maîtres de l'impressionnisme puisèrent leur inspiration dans ces œuvres audacieuses. Enfin, à ses yeux, « l'art de M. Degas est tributaire de celui de Goya. Il est indéniable aussi que l'art exquis de Whistler a les mêmes origines ».

Un livre comme *l'Art impressionniste*, bien qu'antérieur au volume sur *l'Espagne*, est un corollaire obligé de ce voyage aux musées espagnols. « La première esthétique de Manet a des analogies avec celle qu'instaura Velazquez », écrit Georges Lecomte. Mais, devant *les Danseurs*, devant *la Femme à la guitare*, le même auteur comprend l'évolution que Manet a suivie; il retrouve en lui la trace de la touche mâle de Goya. Puis il admire dans Manet l'effort que ce dernier a tenté pour s'évader de l'emprise de l'art espagnol; il conçoit la puissante originalité qui se dégage du *Déjeuner sur l'herbe* et ratifie le jugement si lucide de Zola : « Les toiles de Manet ont un accent trop individuel pour qu'on veuille ne trouver en lui qu'un bâtard de Velazquez et de Goya.»

Historien fidèle et convaincu de ce mouvement pictural admirable auquel pleine justice est rendue désormais, il écrit avec une conviction que partagent tous ceux qui possèdent l'amour du classique et le sentiment du vrai : « Les recherches des impressionnistes seront la justification de notre époque dans l'histoire générale de l'art à travers les siècles. »

A travers les toiles de Manet, les pastels allègres de M. Degas, d'un art si nerveux, d'un dessin si sobre et si pur, les coins

de nature de Pissarro, *le Vétheuil* ou *le Champ de tulipes* de Monet, les sujets d'une tendresse heureuse de Berthe Morizot et de miss Mary Cassat, les beaux « nus » de Renoir, les aspects d'un gris si doux, si argenté de Sisley, il suit toute l'évolution de l'école, il embrasse ses tendances, il salue ses réalisations. Sa fierté tout entière est de penser que, de ce petit café Guerbois, modeste autant qu'oublié, où se réunissaient après la guerre Manet et ses amis, est parti ce vaste et merveilleux mouvement pictural qui a renouvelé l'art, imposé le règne éclatant du jour, traduit la nature en des pages vibrantes et peint l'atmosphère avec ce sentiment de luminosité que n'avaient connu que Claude, Watteau, Turner et Corot dans le passé. Cette critique enthousiaste — qui n'est plus de la critique, mais une sorte de transposition lyrique tant elle est chaleureuse — a perçu nettement les nuances, les aspects, les contrastes de tant de talents rivaux. Mais ici, autant que dans ses romans, ses comédies, ses articles, ses discours, Georges Lecomte brise le cadre ; il ne s'astreint à aucune technique ; son goût de l'indépendance s'affirme à nouveau ; et la célébration qu'il a faite de l'école en termes si conscients, dans *l'Art impressionniste*, ne l'empêche point de rendre à des artistes aussi divers d'aspect que Puvis de Chavannes, MM. Rodin et J.-L. Forain la part de justice et le sentiment d'hommage auxquels ont droit ceux qui, ne s'inspirant que d'eux-mêmes et de leur propre génie, ont conçu des œuvres et non des pastiches.

Toutefois, trois noms dominent apparemment plus chers encore que les autres, dans les études d'art que Georges Lecomte, depuis son *Art impressionniste*, a consacrées aux peintres, ceux d'Albert Besnard, d'Eugène Carrière et de J.-F. Raffaëlli. En ceux-ci, la technique ne se limite pas autant que chez plusieurs des maîtres de l'impressionnisme à un but d'école ; elle a un but humain encore plus général, plus sublime à atteindre. Et c'est par la flamme de l'imagination, par la tendresse du cœur, par le don de l'observation qu'Albert Besnard, Eugène Carrière et J.-F. Raffaëlli parviennent à ce but élevé. La critique de Lecomte — qui n'est ni la critique incisive de Huysmans, ni la critique fougueuse de Mirbeau, ni la stricte critique de Geffroy — est toute de qualité émotive, de compréhension claire et de passion aimante. Un homme comme Besnard, épris de la poésie grandiose des couleurs et des beaux arrangements, en

qui le métier n'a pas gâté le cœur et qui sait (voyez les panneaux de Berck, les fresques de l'Ecole de Pharmacie) allier une sensibilité très vive au talent le plus prestigieux, séduit l'écrivain par l'idée qui commande à son œuvre autant que par les réalisations qu'il en a tentées. Des pages comme *le Laboratoire* (Ecole de Pharmacie) ou *la Vérité entraînant les sciences* (Hôtel de Ville de Paris) ont, à ce double point de vue, une portée supérieure. Ils sont « d'exaltants poèmes de la science » et trahissent dans l'art de Besnard, à côté du fervent de la belle ligne apprise (grâce à son maître Brémond) chez Ingres, à côté du voluptueux de l'intimité des fleurs, des étoffes et de la chair des femmes, un ardent visionnaire, un notateur élevé des découvertes humaines, de leur application et du retentissement prodigieux de leur écho dans le monde (1).

Le spectacle du travail, de l'attente et de l'humaine anxiété des êtres n'est pas moins fortifiant chez Eugène Carrière que chez Albert Besnard ; mais, tandis que — chez Besnard — la flamme du talent s'intensifie en de beaux incendies de palette, allume un ciel éclatant et de toutes parts répand ses feux torrentiels, chez Eugène Carrière elle se fait plus sourde, plus brumeuse à dessein et, dans sa chaude haleine, enferme un moment de l'éternel amour. Ce feu qui couve chez Carrière a moins d'éclat aveuglant que celui qui flamboie chez Besnard ; mais le rayonnement de sa chaleur sur les êtres ne s'en étend pas moins avec sa lumière, avec ses reflets et son enveloppement ouaté et doux, aux femmes et aux enfants attentifs dans l'ombre. L'œuvre toute de tendresse en laquelle « Carrière résumera cette longue enquête passionnée, faite sous la lampe de famille, avec son grand cœur aussi bien qu'avec son observation aiguë », Georges Lecomte en a pénétré la poésie profonde, et, dans de puissantes pages, remarquablement compris la portée. C'est Carrière, qui avait dit un jour, à propos de lui-même : « Tout est une confidence qui répond à mes aveux et mon travail est de foi et d'admiration (2). » Aussi M. Lecomte a-t-il pu ajouter avec exactitude que la biographie d'un maître d'une bonté aussi infinie, d'une sollicitude aussi active et aussi poignante était toute « inscrite en chacune des œuvres » où il s'était approché des visages et des cœurs des êtres (3).

(1) Voir : *la Gazette des Beaux Arts* (1905) : *Albert Besnard*, par G. Lecomte.
(2) Voir : CHARLES MORICE, *Eugène Carrière* (1906).
(3) Voir le volume : *L'Art pour tous* (1904) : *Carrière*, par G. Lecomte.

Il était bien difficile, après Huysmans et Mirbeau, de définir l'œuvre et le caractère du talent de Raffaëlli. Lecomte l'a osé pourtant (1). Son essai à propos d'un maître si divers, d'un talent si complexe et si sobre dans son réalisme, est digne de former, avec ses deux études sur Besnard et Carrière, un triptyque d'une très complète harmonie. L'orientation du peintre des aspects parisiens, d'un art tout de pittoresque et de notations, vers un monde éclatant de jeunes filles et de sourires que M. Renoir, mais d'une autre manière, était le seul du groupe à connaître avant lui, a été décrite avec cette clairvoyance et cette affection qui font de M. Lecomte un écrivain d'art si exceptionnel et si savoureux.

IV

Mais, à force d'aimer l'art des peintres, de vibrer en lui et par lui, l'auteur des *Valets*, de *l'Espoir* et du *Veau d'or* est devenu peintre aussi. Comme les maîtres ses modèles, il acquit le don d'animer les foules en des masses générales et, sur des fonds sombres, de tracer d'incisives, de tendres ou hautaines silhouettes. Ses romans ne sont pas moins, à ce point de vue, des tableaux que sa critique. L'acuité d'une vision très moderne permet, dans ces tableaux puissamment brossés à petites et grandes touches, un réalisme où l'art n'est jamais exclu. Lecomte, comme Zola, comme Rosny, comme Mirbeau, frémit de son époque; la société houleuse et disparate qui s'agite à chaque pas sous ses yeux n'a pas échappé à son examen. Les tares et les grandeurs, les vices et les vertus du vaste monde offert à son observation sont devenus pour lui d'admirables prétextes à fresques colorées, à caricatures impitoyables, et — suivant les heures — à de paisibles grisailles, à de doux et légers pastels. S'il est vrai que l'histoire d'un temps est reflétée dans les livres des contemporains et que cette histoire n'est possible — ainsi que le pensait Henry Beyle — que par l'accumulation des mille « petits faits vrais » observés sous nos yeux chaque jour, nul n'aura contribué, plus que Georges Lecomte, à écrire dans ses livres l'histoire de nos âges.

Encore que ce romancier n'ait point, comme Balzac, comme Emile Zola, embrassé, dans une série compacte, un aspect à peu près total de l'époque, il s'est appliqué, avec une grande

(1) Dans *la Grande Revue* (n° du 25 sept. 1907).

énergie et une grande attention, à en saisir divers contours singuliers. A ce point de vue, des œuvres comme *les Valets*, *les Cartons verts*, *le Veau d'or*, *les Hannetons de Paris*, figurent des synthèses romanesques, fort bien ordonnées et conduites avec fougue, de plusieurs catégories sociales dominantes. Le soin de l'étude, l'entraînement du récit, la véracité des faits, la nette vigueur de l'écriture concourent à donner une action intense à tous ces ouvrages, à leur communiquer un mouvement passionné, une chaleur vivante et à les présenter ainsi que des poèmes douloureux, caustiques ou frémissants de l'humanité qui s'agite et passe. « Les dissertations sentimentales ou philosophiques aussi bien que les prêches sociaux, a dit lui-même Georges Lecomte en préface au *Veau d'or*, sont à l'antipode du roman. » Le roman est un récit; ce n'est pas un prêche. Et ceux qui goûtent les scènes de *la Comédie humaine*, la raillerie de *Bouvard et Pécuchet*, les légendes des dessins de Daumier, le sifflement des *Iambes* du poète républicain et les rudes coups de pouce de Zola dans ses mâles peintures trouveront un amer plaisir à savourer ici les redoutables pamphlets que Lecomte a écrits rien qu'en contemplant les médiocres, les vaniteux, les fous et les aigrefins qui s'agitent dans la politique, l'administration, le négoce et les salons riches de notre heureux temps.

Les Valets — peut-être à nos yeux le plus capital de ces ouvrages — est une mordante étude des clans politiciens, du monde électoral et parlementaire. Sans rappeler en rien *le Candidat* de Flaubert, *la Journée parlementaire* de Barrès, ce livre est antérieur à *la Vie publique* de Fabre, aux *Parlementeurs* de Léon Daudet et, mieux que ces ouvrages, sans esprit de parti ni haine, arrive à l'exactitude et à l'émotion. « Les politiciens, écrit Georges Lecomte en une page d'une constante vérité, rapetissent tout à la mesure de leur intérêt. C'est uniquement leurs déformations, leurs meurtrissures qui expliquent le déchet subi par les idées du XVIII^e^ siècle dans les essais de réalisations qu'on a tentés depuis cent ans. Entre Voltaire, Diderot, Rousseau, Montesquieu et nous, il y a eu malheureusement le nuisible travail des politiciens purs qui ont tout gâché, tout sali, et qui, même lorsque leurs intentions furent bonnes et leurs efforts efficaces, ont rétréci les plus vastes idées. » Les « grands fauves du pouvoir », ainsi que

l'auteur des *Valets* nomme si exactement les plus fameux de nos conducteurs d'hommes, ont trop longtemps occupé la scène populaire de leurs cabrioles, de leurs dissentiments, de leur bavardage et de leurs vilenies. Hélas ! ils l'occupent encore. Leurs gesticulations n'ont pas cessé de conduire les plus beaux rêves à l'avortement. Des niais comme Denizot, des coquins comme Carette (ces héros des *Valets*) tiennent toujours le Tréteau devant la nation. Et, il est toujours exact le tableau où le rude Caucal, un bonhomme de 93 égaré chez *les Valets*, flétrit les mandataires que la crédulité et l'optimisme du plus spontané et du meilleur des peuples ont portés au pouvoir :

Quand nous avons travaillé à débarrasser les esprits de la discipline religieuse, nous espérions qu'on allait refaire par la raison et le devoir, une conscience nationale. Il y avait à réconforter les âmes par une nouvelle foi. Hors des dogmes qui abaissent l'homme, en font un éternel coupable et conseillent l'inertie, hors des superstitions intéressées et des niaiseries sacerdotales, il fallait enseigner la justice, la bonté, développer la raison et la doctrine. L'heure était venue d'une morale rajeunie. Et c'est dans cet espoir que, pour ma part, j'ai travaillé. Mais qu'a-t-on fait ? Au lieu d'éduquer les esprits, on s'est ingénié à pervertir toutes les vitalités généreuses. Je rougis de la besogne faite. Au lieu de s'adresser à la raison, ce sont les bas instincts que l'on a flattés. Loin de cultiver les sentiments d'honneur, de devoir, de justice, qui pouvaient être les éléments constitutifs de l'âme moderne, on a surexcité les appétits de jouissance, de gain, d'égoïsme. Les églises se sont vidées et les cabarets se sont emplis. On n'a su trouver ni l'asile, ni la doctrine intermédiaires. Là, toutes les gourmandises s'échauffent : le mauvais alcool ravage les corps ; la sottise envieuse dessèche les cœurs. L'homme qui vient quémander des voix verse l'alcool meurtrier, courtise les idées fausses et les instincts avides.

Il est l'émanation du caboulot puant, du poison qui saoule et de l'ignorance qui se garde bien d'éclairer. C'est le cerveau fumeux du cabaret qui gouverne. Je le répète, j'ai honte de l'œuvre d'avilissement que nous avons laissé s'accomplir. Nous croyions abattre les religions pour faire peu à peu de l'homme un être de raison nette et droite. Et nous nous apercevons aujourd'hui que la seconde partie de la tâche a été négligée. L'homme s'est affranchi des anciennes croyances, non pour devenir meilleur, mais pour n'être plus gêné dans ses frénésies de jouissances matérielles. Il ne les a remplacées par rien. C'est le règne de la porcellerie et de la voracité. On s'est débarrassé des scrupules religieux sans se mettre sous la sauvegarde

de sa conscience. Et l'on se vautre dans l'abject. On gagne, on entasse, on besogne du groin et des crocs. C'est écœurant.

Certes, cela l'est! Mais, ce qui l'est plus encore, c'est le sauvage exemple de tous les appétits affiché par ceux mêmes qui se font les mandataires de tant de beaux principes et de formules mirifiques. Les élus ne se contentent plus maintenant, comme Lecomte l'a si bien écrit, de « représenter les électeurs comme un laquais représente ses maîtres » ; ils entendent se représenter eux-mêmes également ; et c'est à coups de poing, à coups de dents qu'ils se font âprement la part large. Mais l'électeur lassé de promesses et de faux-fuyants, voit clair dans le jeu de l'élu. Le développement croissant du syndicalisme en marge de la politique n'est que l'un des symptômes de cette désaffection qui s'accroît chaque jour au sein du pays. Des œuvres comme *la Vie publique* d'Emile Fabre, comme *les Valets* de Lecomte, en venant étaler au grand jour les excès, la cupidité et l'inintelligence des politiciens concourent à déterminer ce détachement du peuple pour ses représentants, à ouvrir les yeux des dupes et des victimes devant l'action stérile de sots malfaisants.

Jadis, aux journées de juillet, quand tout un pays s'insurgeait contre les abus du pouvoir, l'œuvre d'art, inspirée dans la politique, enfantait, chez Eugène Delacroix, chez Auguste Barbier, deux immortelles pages de peinture et de lyrisme. Aujourd'hui le sujet d'inspiration n'a pas disparu ; il est moins épique ; et Lecomte a dû, pour l'embrasser avec toute l'ampleur qu'il comporte, le condenser dans la forme saisissante du roman. Mais ce roman demeure, dans sa rudesse de bloc, construit solidement. Ce sera longtemps, sans doute est-ce encore, le livre le plus complet, le plus impartial et le plus audacieux de cette série des aspects contemporains poursuivie avec *le Veau d'or*, *les Cartons verts*, *les Hannetons de Paris* et dominée depuis par *l'Espoir*, cette célébration d'une France toute moderne trempée par la douleur et grandie dans l'épreuve.

V

Parvenu avec *les Valets* à la maturité, au développement le plus plein et le plus harmonieux d'un souple et puissant talent, Georges Lecomte n'a plus qu'à demander de nouveaux

sujets d'étude à la vie qui passe ; et celle-ci, dans maints aspects de sa vision, est si pathétique, si vaste et si diverse que le romancier n'a plus qu'à la contempler pour écrire.

C'est d'abord au monde du trafic, du négoce et de l'argent que Georges Lecomte emprunte les fantoches trépidants de son *Veau d'or*. La figure des thésauriseurs, de Plaute à Molière, de Molière à Balzac, a présenté, de tous temps, un aspect semblable; mais chaque âge a su, sur cette mobile figure, modifier des traits et en ajouter d'autres. « Balzac, acteur du drame de l'Argent (dans sa vie privée), écrivit Emile Zola, a dégagé de l'Argent tout le pathétique terrible qu'il contient à notre époque. » Mais cela n'est pas absolu au point qu'Emile Zola lui-même et maintenant Georges Lecomte n'aient su plus récemment découvrir des raisons nouvelles à ce motif d'écrire aussi vieux que le monde.

Le don de causticité dont l'auteur fit preuve avec une verve vraiment fougueuse au cours de son récit politique des *Valets* se fait voir, dans *le Veau d'or*, plus extrême et plus vif encore. Les peintures de traitants sont toutes saisissantes ; et, soit que nous assistions aux trafics frauduleux du brocanteur Malfroy, aux exploits douceâtres et manifestement louches du critique Mathurin Poisse et de M. Jean Rafle, aux plagiats de M. Lime, nous nous initions aux secrets peu dévoilés jusqu'ici d'un banditisme d'autant plus à craindre qu'il ne s'attaque pas à la seule bourse des gens, mais à l'art lui-même dans son passé de chefs-d'œuvre : la falsification, la vente et la dispersion des faux tableaux, des faux marbres et des faux meubles dont d'audacieux Rafle, assurés d'un complice silence, emplissent jusqu'à nos musées et nos collections. Traité dans ce sens vraiment particulier, le roman de l'or présente ici de nouveaux éléments d'étude ; et c'est la récompense à son beau labeur que M. Georges Lecomte a trouvée en réussissant dans cette œuvre ardue.

Avec *les Cartons verts*, M. Georges Lecomte, habitué jusque-là à peindre (ainsi que dans *le Veau d'or* ou dans *les Valets*) des individus d'une activité presque frénétique, de fébriles coquins ou d'adroits bandits, a dû mettre une sourdine à son art. Le monde des employés est un monde où le clair et l'obscur, et l'obscur encore plus que le clair, dominent avec un ménagement plus que parcimonieux. Une sorte de nuit heu-

reuse, d'atmosphère grisâtre et sourde enveloppent les cœurs et les cerveaux de ces hommes penchés qui écrivent, dans des bureaux sombres, des choses inutiles, pénibles ou rebutantes. Ces hommes pourtant ont une sensibilité, des pensées, des souhaits, des désirs et des flambées de cœur comme tous les autres êtres du monde ; mais l'administration ouate, édulcore et tempère à l'excès toutes ces nobles impulsions natives. De là cette monotonie et le comique on ne peut plus navrant de cette terne existence où jamais ne scintille d'idéal élevé, que la pire routine engourdit de son sommeil et de sa poussière. En M. Potron Lafleur, en Noël Flageollet, en MM. Lappe, Perle et Malaise et jusqu'en M. Boule, le plus haut placé de tous ces scribes puisqu'il est ministre, M. Georges Lecomte sut objectiver les figures qu'Honoré de Balzac et M. Courteline avaient esquissées par ailleurs fort bien, mais d'une manière autre.

Restait, pour l'auteur, à étudier le Monde, ce Monde dont M. Bourget s'est fait l'historien respectueux et M. Hermant l'historien narquois. C'était là une tâche où la multiplicité de tous « les petits faits vrais » allait s'imposer à l'examen soigneux d'un notateur rigide et d'un scrupuleux écrivain de caractères. Un livre était à écrire, dépouillé d'artifice et d'outrance, où un romancier, à force d'observation et de menus croquis saisis sur le vif, parviendrait à peindre le monde, c'est-à-dire à donner de la caste oisive du plaisir, au moyen des propres gestes et des propres confidences de celle-ci, un tableau on ne peut plus réel et vivant. M. Georges Lecomte, en réunissant dans *les Hannetons de Paris* cette compacte enquête, réussit au mieux ce livre difficile. Bourget, en écrivant du « monde », demeure extasié et surpris ; même dans les pires moments il ne cesse d'admirer ; le luxe l'étonne et le séduit. Hermant, lui, griffe et déchire ; Mirbeau gronde ; et, quand Lorrain croquait, dans son style excessif et moqueur, ces carcasses mondaines, il châtiait tout en écrivant. Plus mesuré, M. Georges Lecomte ne prend point au tragique ses modèles ; il les écoute et s'en amuse ; il en recueille, *de visu*, de rapides et fins croquetons extrêmement vraisemblables. Voici, au premier rang des *Hannetons*, M. Maxime Pirouette, d'opinion versatile, la Snobinette, la dame au grand couturier, et celle qui — depuis vingt ans — inaugura tous les Salons ; enfin Mme Chicotin de

la Gouine, qui a fait quatre cents visites cet hiver; puis, celles qui ne sont pas les moins répugnantes : les dames de charité. Atmosphère de vice rare, élégant et superficiel, papillotage, bruit des antennes de tous les hannetons battant aux vitres, voilà ce livre de satires « bien plus narquoises que sévères » où Lecomte occupa les loisirs d'un talent généreux.

VI

Mais des tâches plus hautes tentaient l'écrivain. Quelques figures de prédilection : Herbeaux dans *Suzeraine*, la grand'mère Rosalie dans *le Veau d'or*, Loriol dans *les Cartons* avaient proclamé ces imprescriptibles droits à la justice et à l'amour, vers lesquels les patries comme les individus ont le devoir d'aspirer dans le constant effort de leurs énergies. Et Rouville lui-même, au milieu des *Valets*, devant Caucal faisant le virulent procès du régime, avait nettement dit : « Qu'est-ce que vingt-cinq ans dans l'histoire de l'humanité ? Il faut laisser aux lentes évolutions le temps de s'accomplir. Toute philosophie nouvelle trouve, au moment voulu, ses apôtres qui en hâtent le triomphe. Même elle peut grandir par sa seule force, quand les apôtres défaillent. Et cela vaut mieux, car on n'a pas de Christ à adorer. Ayons confiance et travaillons selon nos moyens. » C'était, en peu de mots, passer, pour l'auteur, du pessimisme amer des *Valets* à l'optimisme ardent et rayonnant de *l'Espoir*. Partant de ce dessein, reprenant le mot de Rouville, Georges Lecomte entreprenait dès lors d'écrire le livre, le noble et beau livre de la régénération de la France républicaine par le travail, l'acharnement à vivre et par l'espérance en des fins meilleures.

C'était là une tâche qu'on n'avait point tentée encore dans le roman. Emile Zola, dans sa longue série, avait conduit la société impériale jusqu'à *la Débâcle;* Octave Mirbeau, dans *le Calvaire*, avait achevé de peindre de la guerre des images puissantes ; Paul et Victor Margueritte avaient écrit *la Commune*, Geffroy *l'Apprentie*. Mais nul n'avait retracé cette époque difficile qui commence au moment des atroces fusillades de mai pour aboutir au grandiose réveil de toutes les activités économiques, savantes, artistiques et littéraires des années 78 à 80. Cette période de reconstitution, de reconstruction et d'affermissement de la France relevée enfin des maux de la

guerre est, dit Georges Lecomte, « admirablement harmonieuse ». Seulement, ceux qui vécurent ces heures d'enivrant réconfort, d'activité sereine et de travail joyeux, « n'en virent guère au moment l'importance et la beauté ». Ce n'est qu'aujourd'hui, avec le recul du temps, que les témoins de ces années fiévreuses commencent à comprendre la grandeur de l'effort accompli par tant d'artisans passionnés de ce labeur. Le temps a calmé les haines, pacifié les esprits; et le moment est venu de faire le récit de cette résurrection. De là *l'Espoir*, ce livre bouillonnant de sève, où l'auteur des *Valets* a merveilleusement exprimé, dans toutes les manifestations de son génie et de son commerce, de ses arts et de ses lettres, ce réveil d'un peuple. Telles pages de ce roman, et notamment celles où l'auteur décrit, après le départ de l'armée allemande, l'arrivée dans Troyes des soldats français, sont vraiment toutes secouées de cette fièvre d'espérance que durent connaître alors les vaincus de Sedan et les captifs de Metz. Ainsi un effort, un vaste, noble et nécessaire effort fut tenté alors. Les résultats en furent grands et féconds. Mais l'espoir de l'homme ne luit que par éclairs ; l'épaisse nuit reprend ses droits à toute heure et succède avec une intensité sans cesse accrue aux fulgurantes lueurs qui jaillissent des saccades de lumière et de justice. M. Anatole France vient de démontrer, dans son nouveau et tout récent livre, combien cette nuit était permanente et ces lueurs peu vives. M. Georges Lecomte, qui a fait *les Valets*, ce terrible et beau livre, n'en est pas à l'apprendre. Aussi n'en a-t-il qu'un mérite plus grand a vouloir nous conduire quand même, malgré lui, malgré nous et malgré les hommes, vers ce torrent d'universel amour, d'éternelle vie, où Zola, dans *Travail*, fait aboutir Luc. Son œuvre, déjà si complexe et si neuve, acquiert d'une telle croyance et d'un tel courage, indépendamment du prix littéraire, une portée humaine plus vaste et plus retentissante.

EDMOND PILON.

L'ANTAGONISME ANGLO-ALLEMAND

De tous les conflits internationaux, qui pourraient, à brève échéance, produire une guerre sanglante et désastreuse pour l'humanité, le conflit anglo-allemand apparaît comme le plus immédiat et le plus menaçant. Il n'est pas de jour, sans que la presse nous entretienne de ses chances de rapide explosion. Tous les faits et gestes des hommes politiques, qui mènent la diplomatie européenne, sont dominés par cette impression devenue une conception ou une conviction raisonnée. Or, cette perspective redoutable d'une guerre entre Anglais et Germains s'est constituée à une date relativement récente, et l'on ne saurait donner meilleur exemple de l'influence du développement économique sur les rapports des hommes et des peuples. Car il ne s'agit ici, à proprement parler, que d'un antagonisme industrialo-commercial, né sous la pression de circonstances déterminées, et qui illustre au premier chef les caractères spécifiques de l'histoire contemporaine. C'est à ce titre qu'en dehors de ses conséquences possibles et ruineuses, non seulement pour ceux qui s'y associeront, mais encore pour tous ceux qui croiraient en demeurer les spectateurs bénévoles et désintéressés, cette rivalité des deux grands empires européens mérite de nous occuper. Les relations des groupements humains, des nationalités toujours en travail, des Etats sans cesse en mouvement, — progression ou recul, — ne commandent pas uniquement l'attention parce qu'elles mettent en cause des millions et des millions d'êtres qui vivent et qui pensent : elles sont bien plus passionnantes, lorsqu'on en découvre le substratum profond, les raisons parfois cachées, qui varient, et se transforment, au fur et à mesure que se poursuit l'évolution économique.

Il y a quelques années encore, une conflagration franco-allemande et plus encore peut-être un choc anglo-russe entraient dans les prévisions les plus sérieuses, les mieux déduites des personnes informées. Ou bien la France, dans une crise de militarisme expansionniste, s'efforcerait de consommer sa revanche, ou

bien l'Empire Germanique couperait court à des velléités renaissantes, en attaquant sa voisine avant l'heure que cette dernière eût fixée pour sa mobilisation. Le heurt de la baleine et de l'éléphant, comme l'on disait alors, terrorisait par avance les esprits inquiets. Depuis le jour où les avant-gardes anglo-indiennes et cosaques s'étaient rencontrées dans l'Asie Centrale, la bataille future n'était plus mise en doute, et l'invasion de l'Indoustan par les armées du Tsar ou le bombardement de Cronstadt par les escadres britanniques défrayaient par avance les récits conjecturaux des nouvellistes. Plus récemment encore, lorsque les victoires du Japon eurent manifesté son organisation militaire, ses velléités conquérantes, sa confiance en soi-même, et décelé comme un plan d'occupation progressive et d'usurpation méthodique de l'Extrême-Orient et du Pacifique, la guerre américano-nipponne fut annoncée à grand fracas. La question de l'immigration jaune en Californie donnait un thème à des raisonnements qui, durant tout un été, remplirent la presse des Deux Mondes. Cet hiver encore, et sans aucune discrétion, l'on mit en évidence la concurrence austro-russe dans les Balkans, à propos des projets de chemins de fer de M. d'Æhrenthal, de l'annexion de la Bosnie et de l'émancipation bulgare et d'aucuns en déduisirent (ils faillirent avoir raison) que le problème oriental pourrait bien, une fois de plus, incendier l'Europe.

Or, à l'heure actuelle, l'on reparle surtout de l'antagonisme anglo-allemand. C'est lui qui fait couler l'encre, qui accapare les enquêtes, qui monte à l'horizon, comme si toute la politique internationale se ramassait autour de lui, comme s'il absorbait les oppositions secondaires et les rivalités annexes. Il domine les relations mondiales, de même que l'hostilité franco-britannique surplombait en quelque sorte les rapports européens au temps de Napoléon et des grandes coalitions continentales. Dans le plan diplomatique, il joue le même rôle que la guerre des socialistes et du capitalisme dans le plan social.

Je ne veux signaler ici que quelques éléments, que des données particulièrement notoires du problème posé. L'Allemagne prétend que le roi d'Angleterre a multiplié ses efforts pour l'encercler, et qu'il a — ou peu s'en faut — abouti à ses fins. Autour d'elle il a groupé la France, la Russie, l'Espagne, tandis qu'il

détachait de la Triplice l'Italie, de plus en plus hésitante, et que le triomphe de la Révolution ottomane soustrayait, dans une large mesure, la Porte à l'influence de Berlin. Si Edouard VII voyage sans cesse, conférant avec le Président de la République française, avec le roi d'Espagne avec le Tzar, avec François-Joseph d'Autriche lui-même, c'est qu'il poursuit un dessein — visible d'ailleurs ou tout au moins assez clair, — celui de renouer contre l'Empire des Hohenzollern un de ces pactes qui ont fini jadis par triompher de l'Empire Napoléonien, après d'innombrables batailles et de multiples péripéties. L'Allemagne commettrait donc une folie, un véritable crime contre elle-même, si elle ne surveillait pas toutes ces manœuvres, tous ces déplacements, toutes ces négociations d'un souverain, dont l'activité et l'habileté politique sont légendaires. — Sans doute, un certain courant pacifiste s'est dessiné chez les libéraux, depuis qu'ils sont au pouvoir à Londres, et ils se sont attachés à faire croire qu'ils réduisaient les armements ; mais il n'y a là qu'un piège grossier, où les Allemands ne tomberont pas. Que le conflit éclate, ils entendent être prêts sur mer comme sur terre.

Ils le sont trop, ripostent les Anglais, et si l'Allemagne ne projetait pas une agression contre le Royaume-Uni, elle ne renforcerait pas ainsi ses armements à coups de centaines de millions de marks. Or, ces armements mêmes sont, à n'en pas douter, un des éléments les plus symptômatiques de l'acuité de la crise ; et les compatriotes d'Edouard VII dénoncent en eux la cause le plus immédiate du conflit.

Le fait est que les dépenses navales de l'Empire Germanique, après s'être formidablement élevées depuis l'année 1900 jusqu'en 1904, ont encore augmenté contre toute mesure, depuis 1905. Il y a quatre ans, elles se chiffraient par 272 millions de francs ; et cette année-ci, les prévisions, qui seront encore dépassées, atteignaient à 440 millions. Lorsqu'on analyse ces totaux, on s'aperçoit que les crédits ordinaires se sont accrus dans la même proportion que les extraordinaires, et que Guillaume II s'attache, avec un acharnement sans égal, à se doter de fortes escadres. Contre quelle puissance, sinon l'Angleterre ?

Méfiance de part et d'autre ; conviction absolue de chaque côté que l'adversaire guette une défaillance ; comment ne serait-on pas en droit, en ces conditions, de parler de conflit prochain ou imminent ? Un tel conflit revêtirait l'aspect d'une catastrophe

pour le monde, parce qu'il mettrait en branle des énergies tellement colossales qu'il se répercuterait au loin et bouleverserait toutes les relations existantes; même si on le ramène théoriquement aux termes les plus simples, si l'on n'y implique point les Etats qui seraient entraînés à y participer, si l'on ne range aucun autre peuple à côté de la nation anglaise ou de la nation allemande, les conséquences seraient effroyables. La guerre anglo-boer, localisée sur un petit territoire de l'Afrique Australe, a déjà engendré des effets économiques auxquels nul n'a pu se dérober. La guerre hispano-américaine a exercé une action déprimante sur les échanges de l'univers, bien qu'elle ne se déroulât que sur les confins des Antilles et de l'Insulinde. La guerre russo-japonaise, dont le centre était à des milliers de kilomètres de la vieille Europe, a tenu en suspens l'industrie, le trafic, la navigation de toutes les contrées, — quoiqu'à aucun moment il n'eût été question de la transporter hors de la Mandchourie ou du Pacifique Nord. Chacune de ces conflagrations, qui ont éclaté dans les quinze dernières années, a atteint l'ensemble de la production universelle — froissé des intérêts mondiaux, paralysé à grande distance fabrications manufacturières et échanges commerciaux. En évoquant ces quelques souvenirs, on peut se rendre compte du sinistre économique que susciterait une attaque armée de l'Angleterre contre l'Allemagne ou de l'Allemagne contre l'Angleterre. La période de l'isolement des Etats, de l'indépendance des marchés nationaux est close depuis longtemps. Les peuples ne vivent plus sur eux-mêmes; leurs relations, par ondes successives, se sont étendues à l'infini; ils ne se bornent plus à acheter et à vendre aux peuples limitrophes, mais ils trouvent leur avantage à expédier à des milliers de lieues des objets de toute valeur et de toute dimension,et à faire venir, par contre, des continents éloignés les denrées qui leur manquent. Ces rapports de négoce s'enchevêtrent, se croisent à travers les terres et les océans comme des fils télégraphiques innombrables, — en sorte que le moindre ébranlement se communique à tout le système, que la plus légère secousse peut briser des centaines d'attaches, en provoquant des milliers de ruines.

Ce n'est point tout encore. L'expansion du capitalisme n'a pas été marquée uniquement par le développement de l'industrie, par une poussée saisissante et ininterrompue de la pro-

duction. Partout, avec ses progrès, a existé le cheminement des sociétés par actions ; les agglomérations de capitaux, en chaque point du globe, n'ont pu se constituer que par des apports internationaux. Il n'est plus un seul pays qui se targue d'avoir suffi, par ses propres ressources, aux exigences de ses manufactures, de sa marine, de ses chemins de fer. De même que les Allemands s'intéressent aujourd'hui à nos exploitations minières d'Algérie, les Français ont placé leur argent dans les forges de Silésie et les charbonnages de Westphalie. De même que les Anglais participent aux revenus de certaines de nos banques, les Parisiens, les Lyonnais et les Bordelais perçoivent une part des dividendes de leurs gisements aurifères et diamantifères. Et les dettes publiques ne sont pas plus nationalisées aujourd'hui que les fonds de roulement des entreprises privées. A bien raisonner, les Berlinois, — qui détiennent des Consolidés anglais, — ne doivent pas rester plus indifférents que le Chancelier de l'Echiquier à la bonne gestion des finances britanniques et cette thèse peut se justifier indéfiniment, quelque pays qu'on envisage.

Voilà pourquoi un conflit anglo-allemand serait une calamité dans l'univers : pour les travailleurs dont le labeur risquerait d'être suspendu, — pour les capitalistes qui subiraient — bien que plus capables de les soutenir — les incidences variées de la raréfaction des échanges. Aucune guerre ne pourrait même provoquer un tel désastre, — parce que l'Angleterre et l'Allemagne sont, à l'heure actuelle, les deux puissances dominatrices du marché international, — celles dont les rapports d'échange sont les plus amples, et le rôle économique le plus accentué.

Leurs commerces additionnés donnent, à coup sûr, des sommes plus élevées que les trafics de tous les Etats Européens totalisés à l'époque de Napoléon Ier. On ne citerait pas un pays avec lequel l'un ou l'autre de ces belligérants éventuels n'entretienne un abondant mouvement d'achats et de ventes. Que les mers soient fermées, par les escadres britanniques, aux navires marchands de l'Allemagne, les éleveurs de chevaux de l'Argentine et les propriétaires des mines suédoises, les viticulteurs d'Espagne, et les planteurs de café du Brésil, les exportateurs de coton des Florides, et les producteurs de nître du Chili perdent soudain une clientèle lucrative. Les

sept milliards et plus, qui représentent annuellement les expéditions de l'Empire germanique se réduisent tout à coup de moitié, peut-être des deux tiers, — parce que les communications sont coupées par les océans, et aussi parce que toute la population masculine devra déserter l'atelier pour l'armée. Et les dix milliards et plus que figurent, sur les comptes annuels, les entrées de matières premières et de produits manufacturés fléchiront à une somme infime, puisque les grandes flottes de Hambourg et de Brême n'oseront plus affronter les mers, et que par ailleurs le fracas des armes se substituera au bruissement des métiers et au tumulte des machines. Le seul investissement des côtes allemandes dérangera la marche normale des rapports mondiaux ; il la brisera net, comme la moindre détérioration d'un rouage paralyse le fonctionnement d'une montre.

Mais l'entrée en guerre de la Grande-Bretagne, quels que fussent les événements subséquents, exercerait encore une bien autre répercussion. On ne peut envisager sans un gigantesque effroi l'arrêt même partiel des usines du Lancashire et des autres districts manufacturiers, où s'accumulent les cotons, les laines, les soies de cent contrées diverses. La suppression totale des échanges anglo-allemands déterminerait à elle seule de prodigieux effets. Même si l'on admet que l'Angleterre ne serait pas obligée, en cas de conflagration, de bouleverser inopinément son régime militaire, et d'arracher à la fabrique des centaines de milliers d'hommes, elle serait entraînée à restreindre sa production, ses acquisitions, ses dépenses de luxe, et la perte pour l'ensemble des nations se chiffrerait par des milliards. Qu'adviendrait-il alors, si l'Allemagne — il faut tout supposer — réussissait à isoler le littoral britannique, à établir un blocus plus effectif et plus efficace que celui de Napoléon Ier, et à forcer le Royaume Uni à subsister sur son propre fonds ? Je sais bien qu'une telle situation ne pourrait durer longtemps, car le Royaume Uni est à la merci des agricultures étrangères, et ce blocus le vouerait à la famine presque immédiate ; mais si courte que fût cette crise, elle suffirait à plonger dans une détresse mortelle les Danois et les Roumains, les Turcs et les Canadiens, les Australiens et encore des dizaines de millions d'hommes.

Quelle qu'elle fût, aussi, l'issue de cette crise serait désas-

treuse pour l'humanité tout entière. Même si, pour l'instant, une victoire navale de l'Empire Germanique semble cantonnée dans le domaine des invraisemblances, l'hypothèse ne saurait être écartée de prime abord. Or l'écrasement de l'Angleterre par l'Allemagne, — c'est l'hégémonie prussienne, à peine tempérée par les influences du Sud, triomphant sur notre continent et pesant sur tous les autres : c'est l'uniformité du despotisme militaire se substituant aux nécessaires et fécondes différences de culture et de pensée ; c'est l'exaltation d'une autorité brutale et insolente dont le peuple allemand lui-même ne saurait vouloir, parce qu'elle écraserait et réduirait en poussières les libertés péniblement acquises. La Grande-Bretagne est une pièce indispensable dans le grand mécanisme universel. Elle représente, au premier chef, l'effort individualiste, le souci des réalités économiques : elle a organisé cette puissante poussée, cette gigantesque transformation capitaliste qui, après avoir constitué un servage nouveau, prépare méthodiquement et par réaction la libération des foules ouvrières. Elle a, par l'adaptation des machines, rempli toute seule une phase d'histoire. Sa défaite pourrait, pour des décades, ajourner la phase suivante.

Et de même le désastre total, je ne dis point de l'Empire militaro-féodal d'Allemagne, mais du peuple allemand, serait un deuil pour les hommes, parce qu'il livrerait les terres et les mers à l'exploitation britannique, et les ferait tributaires des marchands d'outre-Manche. Nous aurions l'uniformité de Carthage au lieu de l'uniformité de Rome : les grands trafiquants étoufferaient la pensée, au lieu des soldats bottés et casqués, — en attendant qu'ils levassent à leur tour de formidables armées pour contenir et terroriser les contrées conquises ou dominées. Toutes les suprématies sont dangereuses et l'indéniable péril de cette crise serait précisément d'édifier une suprématie.

Je voudrais examiner ici les causes qui peuvent provoquer une guerre anglo-allemande et, en sens inverse, les motifs qui pourraient l'écarter. C'est par voie d'énumération, d'analyse, qu'on aboutira à apprécier son degré de probabilité ou d'urgence.

L'expansion industrielle, quasi-égale et identique dans les deux pays en cause, constitue, de toute évidence, un grave élé-

ment d'antagonisme. Lorsqu'on reprend l'histoire économique de l'Allemagne depuis 1871, et surtout depuis 1890, on ne peut point ne pas être frappé de la rapidité de ses progrès. du développement de sa production, de ses échanges, de son activité maritime : alors que la Grande-Bretagne chemine plus lentement, qu'elle innove avec réserve, qu'elle modifie son outillage avec prudence et discrétion, l'Empire Germanique multiplie ses sociétés par actions, construit de toutes pièces des villes manufacturières, élargit ses ports, perce des canaux, achète un appareil mécanique incomparable. De 1870 à 1890, le commerce Britannique a grandi de 13 milliards et demi à 17 milliards et demi, soit de 30 0/0, et de 1890 à 1905, il est passé de 17 1/2 milliards à 24 1/2 milliards, s'accroissant ainsi de 42 0/0. La majoration, pour les quinze années, a atteint à 84 0/0. Or, de 1870 à 1890, le commerce allemand a progressé de 5 milliards et demi à 9 milliards 400 millions (49 0/0), et de 1890 à 1905, il a bondi de 9 milliards 400 millions à 16. 200 millions (72 0/0 au total) : de 1870 à 1895, la majoration s'exprime par 150 0/0. Les exportations allemandes, distancées, en 1870, de 3. 400 millions par celles de Royaume Uni, ne sont plus dépassées que de 1.800 millions.

La rivalité est devenue si intense, et les difficultés de la conquête économique apparaissent telles désormais que l'éventualité d'une guerre, qui permettrait de ruiner l'adversaire séduit de plus en plus les impérialistes des deux pays. Cette guerre, en détruisant la marine militaire et aussi la marine marchande de l'ennemi, ouvrirait un champ illimité, des débouchés infinis à l'activité individuelle et commerciale du vainqueur. Partout les grandes maisons de Berlin et de Londres, de Manchester et de Dusseldorf, d'Elberfeld et Crefeld, de Sheffield et de Solingen, de Birmingham et de Leipzig, de Hambourg et de Liverpool, se rencontrent et se heurtent. La Hambourg Amerika Line et le Norddeutscher Lloyd, — dont chacun représente un tonnage triple ou quadruple du tonnage de la ligne anglaise Cunard — s'attachent à enlever à la Grande-Bretagne le monopole des mers. La bataille économique est engagée sur tout le front. Or, l'impérialisme et la politique mondiale (les deux expressions sont équivalentes, et correspondent aux mêmes tendances) sont d'autant plus dangereux et agissants qu'ils signifient avant toutes choses la prédominance manu-

facturière. L'Angleterre n'est devenue impérialiste, avec Chamberlain, que du jour où elle a senti sa prépondérance métallurgique et textile menacée par la production germanique; et c'est contre l'Allemagne, qu'entraînée par les doctrines expansionnistes, elle s'est d'abord tournée. — Et la politique mondiale de Guillaume II, qui a désigné l'abaissement de l'Angleterre comme objectif essentiel à l'action allemande, était au premier chef une politique d'intérêts, le souci du prestige n'intervenant qu'ensuite et parce qu'il se liait étroitement à l'autre préoccupation.

Les impérialistes de Londres, comme ceux de Berlin, s'imaginent que leur pays sera infailliblement voué au recul, à la déchéance, à la détresse, s'il ne triomphe du pays concurrent. Ils se recrutent spécialement dans cette classe de marchands qui, un peu partout aujourd'hui, est arrivée au pouvoir et qui règle les destinées des nations. Les unionistes d'Angleterre, comme les libéraux ou radicaux expansionnistes qui suivent actuellement M. Asquith, sont issus de cette catégorie moyenne qui ne rêve plus que débouchés ouverts et clientèles nouvelles. Et les nationaux-libéraux et les libéraux démocrates d'Allemagne, associés dans le bloc de M. de Bülow, les propriétaires et les rédacteurs de la *Gazette de Voss*, de la *National Zeitung* et autres organes de périodique excitation ne sont que les mandataires des industriels de la Prusse Rhénane ou de la Westphalie, — affamés d'affaires, avides de marchés, impatients de toute concurrence.

Ainsi, deux bourgeoisies impérialistes sont entrées en conflit, qui depuis longtemps déjà auraient soufflé la guerre, si certaines considérations ne les avaient retenues d'autre part. L'une et l'autre se haïssent, avec toute l'exaspération de deux boutiquiers placés côte à côte, et qui se disputent un même quartier. L'une et l'autre se sont dotées de cette conviction absurde et surannée que la ruine de la rivale est indispensable et que la condition présente ne saurait durer. Les commerçants allemands jettent un regard envieux sur les colonies britannique, où ils pourraient récolter des milliards, tandis que les armateurs de Liverpool, de Londres, de Hull et de partout, considèrent d'un œil haineux le développement des flottes de Hambourg, de Lübeck, de Stettin, de Brême, qui leur dérobent

une part croissante du trafic des océans. Le fondement vrai du conflit éventuel — le voilà.

L'impérialisme fournit au militarisme, partout vivace, de triomphants arguments. Le parti militaire allemand s'est doublé d'un parti « mariniste », si l'on peut s'exprimer ainsi, qui rêve d'éprouver la valeur des jeunes escadres, et de manifester la force récemment acquise sur mer. Les fondateurs, les champions de la ligue navale ne sont point des pacifistes. Les officiers de marine, comme les chefs de l'armée, assurent que la paix a trop duré, — qu'un grand Etat comme l'Allemagne n'y peut vivre indéfiniment, sans dépréciation pour l'idée militaire elle-même, et sans péril grave pour sa structure. Les journaux qui reflètent leurs sentiments exploitent chaque incident, le grossissent avec art, pour le ramener à leur thèse courante du conflit nécessaire.

Et le militarisme britannique, pour être plus contenu, plus discret, plus prudent, n'exerce pas une action moins effective. Battu avec Chamberlain, avec l'unionisme agressif, il regagne aujourd'hui du terrain, car il est caressé, choyé par la fraction des libéraux qui dédaigne les Petits Anglais et qui, avec Asquith et Edward Grey, se pique de professer un impérialisme tempéré. Cette fraction, qui est nombreuse et puissante, qui a rallié la plupart des libéraux de marque, développe d'autant plus d'efforts qu'elle se sent serrée de près par les pacifistes, dont Lloyd Georges, le chancelier de l'Echiquier, est le meilleur type représentatif.

Elle détient une influence d'autant moins contestée qu'elle s'appuie sur une doctrine traditionnelle de la diplomatie du Royaume Uni : — l'Angleterre ne doit pas permettre à une nation de régenter le continent, — et qu'ainsi elle peut mettre d'accord les intérêts politiques du pays avec les intérêts économiques des grands industriels et des grands exportateurs. De même que la Grande-Bretagne a combattu de toutes ses forces la France, à l'époque où celle-ci imposait sa suzeraineté à l'Espagne, au Portugal, aux Etats Italiens, à la Suisse, à la Prusse, à la Hollande, de même elle nourrit une profonde hostilité contre l'Allemagne, depuis le jour où cette puissance a acquis par les armes une sorte de prééminence, et a prétendu commander à l'Europe centrale. Si elle l'a laissée opérer sans encombre son unification, si elle a permis à Bismarck

d'accomplir les trois guerres successives qui, par Duppel, Sadowa et Sedan, ont consommé son œuvre, elle a saisi le péril dès le lendemain même du traité de Francfort. Son intervention au profit de la France, en 1875, trahissait déjà son revirement. Son évolution s'est marquée de plus en plus, au fur et à mesure que l'Allemagne, avec sa population croissante et sa richesse générale grandie, avec ses prétentions à la politique mondiale, et ses dépenses navales méthodiquement poursuivies, manifestait davantage son importance et son autorité. C'est pour satisfaire à la doctrine courante, adoptée jadis par les Pitt, les Burke, les Castlereagh, les Palmerston, qu'elle a noué un faisceau d'alliances. C'est pour paralyser la menace germanique étendue sur la Belgique, sur la Hollande, sur le Danemark, qu'elle a oublié ses différends historiques avec la France, et ses méfiances à l'endroit de la Russie. Elle n'hésiterait point à frapper, si l'Allemagne dépassait dans ses ambitions une certaine limite, et si ses aspirations à l'hégémonie universelle se traduisaient par un acte précis.

Le conflit pourrait encore être hâté par une considération d'une autre espèce — mais dont la valeur, nous le verrons, est plus douteuse. — C'est que les dépenses de la préparation deviennent de plus en plus lourdes et ruineuses. Ce n'est pas impunément qu'une nation consacre un vingtième de son revenu ou davantage à son armée et à sa marine, qu'elle entasse dans ses cuirassés, dans ses arsenaux, dans ses forts, des milliards et des milliards, qu'elle soustrait aux services productifs des sommes fabuleuses dérivées vers les budgets stériles. L'Allemagne et l'Angleterre s'inscrivent pour de fortes parts dans les 12 1/2 milliards que, selon le mot de M. Asquith lui-même, les nations dites civilisées affectent chaque année à leurs armements. Il peut arriver une heure où elles sentiront le faix trop écrasant, où elles se décourageront de payer, de payer toujours, en vue d'une catastrophe hypothétique, et où, pour dégager l'avenir, elles brusqueront, de propos délibéré, la catastrophe. Chacune d'elles aura du moins l'espoir d'imposer, à l'adversaire vaincu, une effroyable contribution, et de se libérer du ruineux fardeau. Déjà l'Allemagne plie : il lui faut prélever 700 millions d'impôts nouveaux, et qui ne discerne l'origine de ces exigences irritantes, qui ne

les rapporte aux besoins éternellement croissants des escadres et des armées ?

La guerre anglo-allemande apparaît donc, lorsqu'on envisage cette chaîne de raisonnements, cette série d'arguments de toute espèce, comme une nécessité inéluctable. On est tenté de nourrir le plus sombre pessimisme, de se demander même, comme en présence d'un terrifiant péril, s'il ne vaudrait pas mieux qu'elle eût lieu tout de suite, et si ses effets ne seraient pas d'autant plus restreints qu'elle éclaterait plus tôt. Heureusement les raisonnements contraires, les arguments inverses se présentent à l'esprit : d'autres forces contrebalancent les éléments de conflit ; de puissantes raisons de paix s'opposent aux motifs de guerre, si bien que finalement l'incertitude et la perplexité demeurent.

Tout d'abord, si le régime capitaliste semble engendrer automatiquement les conflagrations sanglantes, par le seul jeu des intérêts qu'il met en cause, et des appétits qu'il surexcite, il peut contribuer par ailleurs à les retarder, à les refréner. Si c'est une nécessité de vie ou de mort pour les peuples, chez lesquels il s'est épanoui, de stimuler leurs échanges, de se créer des débouchés, ils reculent aussi devant les ruptures suprêmes qui peuvent valoir des désastres irréparables. Plus la production d'une contrée est intensivement organisée, plus celle-ci est tentée de briser, par la force, ses rivales, mais plus aussi les risques qu'elle affronte sont graves et essentiels ! Les guerres anciennes coûtaient infiniment moins cher que les guerres contemporaines, parce qu'elles n'avaient point pour objet la prééminence économique, la destruction des rapports internationaux, la capture des flottes, et surtout parce que les rapports des belligérants avec l'extérieur étaient loin d'avoir atteint à une égale importance. Aujourd'hui encore, les pays qui se développent sur une vaste étendue, et qui, de plus, ne sont point façonnés au régime moderne, — lourds budgets, centralisation accrue, extension des prérogatives de l'Etat, industrialisation très poussée, — souffrent beaucoup moins de la guerre que les autres. Le Japon a infligé une défaite complète à la Chine, sans que tous les Chinois pussent même percevoir les inconvénients de l'échec. Pour l'Angleterre et pour l'Allemagne, où le régime moderne, avec des modalités diverses, s'est vigoureusement implanté, un

conflit armé mettrait en œuvre toutes leurs forces vives. Le vaincu serait affreusement ruiné. Une victoire allemande équivaudrait au refoulement du pavillon britannique sur toutes les mers — et une victoire anglaise, à la suppression des flottes marchandes de Hambourg et de Brême. Lorsque la crise de tension arriverait à son maximum d'acuité, entre Londres et Berlin, il est probable que la ploutocratie industrialo-commerciale des deux puissances se prendrait à réfléchir, envisagerait toutes les conséquences possibles, calculerait les gains et les pertes éventuels; — et peut-être alors le souci de la sécurité, l'amour des fortunes acquises, la crainte de l'abîme réagiraient-ils pour imposer une pacification.

Mais ce n'est pas seulement l'incendie ou la capture des flottilles, ce n'est point seulement la suspension des rapports commerciaux et la perte des marchés, que la bourgeoisie allemande et la bourgeoisie anglaise devraient appréhender. Les chocs modernes supposent de colossales mises de fonds, des consommations d'argent sans précédent, un triplement ou un quadruplement des budgets normaux et, par suite, un grossissement illimité des impôts ordinaires. Nous savons déjà, par l'exemple de la guerre du Transvaal, livrée à un petit peuple par une nation aux forces en quelque sorte inépuisables — combien coûte l'entretien des armées d'aujourd'hui. Le Japon est sorti financièrement meurtri de sa lutte contre la Russie. Le heurt de l'Angleterre et de l'Allemagne représenterait une formidable destruction de capitaux pour le vaincu, et aussi pour le vainqueur, qui ne pourrait jamais compter récupérer ses débours. Nul n'ignore que l'Angleterre est riche: mais pour venir à bout de sa rivale, il lui faudrait peut-être consentir des sacrifices tels que le plus éclatant triomphe ne les pourrait compenser. Et nul n'ignore non plus que l'Allemagne, en dépit de son développement industriel, n'a qu'une épargne limitée, et que son fameux Trésor de Spandau ne serait qu'une goutte d'eau dans l'océan des crédits de l'armée et de la marine.

L'un et l'autre pays souffriraient donc de la difficulté de payer les frais de la lutte : et l'un et l'autre souffriraient aussi, une fois la lutte ouverte, de la difficulté de s'atteindre : et leur éloignement même (car la mer demeure une frontière malaisée à franchir), l'absence de toute lisière commune accroîtraient singulièrement les embarras d'un conflit. L'Allemagne n'a de chances

sérieuses de succès que si elle peut débarquer des corps considérables à proximité de Londres : or, les côtes britanniques seraient entourées de défenses de toute espèce, et ces corps ne pourraient prendre terre que s'ils étaient escortés par toute la marine allemande, qui hésitera peut-être à risquer une rencontre inégale. Et de même, l'Angleterre ne peut porter à son adversaire des coups décisifs que si elle détruit la flotte des cuirassés et des croiseurs, qui peut rentrer dans les arsenaux, ou si elle brûle les ports et la flottille marchande, qui seraient mis facilement à l'abri, et voilà un aspect de la question qui n'est pas dénué d'intérêt. L'Angleterre et l'Allemagne pourront, à coup sûr, se faire beaucoup de mal, mais rien ne prouve que, tout en s'affaiblissant l'une et l'autre, elles aboutiraient à trancher définitivement leur querelle par une de ces batailles, qui règlent les destinées du monde. Or, à quoi bon s'exposer à une lente consomption, à un amoindrissement progressif et inévitable de sa vigueur, alors qu'on n'est point certain d'être rémunéré de ses souffrances, et de se relever un jour sur un piédestal d'or ?

Un dernier élément, enfin, peut être invoqué en faveur d'un maintien indéfini du statu quo : c'est l'attitude du prolétariat allemand, comme du prolétariat anglais. Je dirais même qu'aucun élément ne me paraît plus capital, plus apte à différer ou à écarter les conflits internationaux. Toutes les manifestations ouvrières, qui ont eu lieu dans ces derniers temps, aussi bien à Londres qu'à Berlin, — tous les échanges de cordialités, d'assurances pacifiques, qui se sont produits entre les travailleurs des deux pays, laissent l'impression qu'une rupture soulèverait des résistances profondes, chez ceux-là mêmes qui, de prime abord, devraient supporter la charge. Ce ne sont point des démonstrations théoriques et théâtrales, qu'ont organisées les groupements ouvriers des deux côtés de la mer, mais les syndicats germaniques comme ceux du Royaume Uni ont voulu affirmer, avec une solennité nouvelle dans l'histoire, qu'ils n'accepteraient point la responsabilité d'un conflit fratricide ; et si le prolétariat n'est pas encore assez vigoureux pour dominer la diplomatie, s'il n'a pas saisi l'administration des sociétés, s'il reste subordonné, à l'état de classe inférieure et vassale, il possède assez de prestige cependant pour peser, en certains cas, sur la volonté des dirigeants.

Les classes possédantes n'entendent pas lui laisser l'initiative ni le pouvoir, mais elles redoutent ses mouvements concertés ou instinctifs ; elles se rendent parfaitement compte que toute lutte européenne fournirait des aliments nouveaux à la révolution, qu'elle pourrait ouvrir le champ à une subversion violente ; et c'est le souci de la conservation de l'Etat, plus que tout autre, qui, par intervalles, vient entraver leurs poussées belliqueuses et sauvegarder des milliers de vies humaines. On peut même se demander si le prolétariat a intérêt à la prolongation de la paix ou à une soudaine explosion des forces brutales. Mais tel n'est point notre sujet.

Je me suis borné ici à exposer les raisons qui militent en faveur d'une guerre anglo-allemande, et celles qui militent contre cette conflagration. J'ai laissé soigneusement de côté l'hypothèse d'une entrée en lice de la France, d'abord parce que l'apparition d'un élément nouveau eût étrangement compliqué le problème, et ensuite parce que rien ne prouve qu'en cas de choc armé le peuple français voudrait, selon l'expression classiquement adoptée, servir d'otage. Et j'ai la conviction, tout au rebours, que le véto opposé par les travailleurs de la « puissance otage » à une intervention de leur gouvernement pourrait circonscrire le champ de bataille et même écarter la possibilité du conflit attendu.

PAUL LOUIS.

LES DÉBUTS POLITIQUES DE LAMARTINE

I

LA CANDIDATURE DE TOULON

M. de Lamartine était parvenu, par ses *Méditations* poétiques et nouvelles, à la célébrité littéraire. Les salons, le gouvernement, l'Académie elle-même, en 1828, l'avaient consacrée. Une autre ambition, assez commune aux barbouilleurs de papier, tourmentait cependant le poète. Il croyait, malgré qu'on en eût, être « né pour un autre rôle que celui de poète fugitif... Il y avait dans sa nature plus de l'homme d'Etat et de l'orateur politique que du chantre contemplatif de ses impressions de vingt ans ». Bref, il était fait « pour les grandes affaires d'Etat, plus que pour les petites vanités d'amour-propre et pour les vains engouements de société que donnent de misérables succès littéraires ». Aussi était-il entré dans la diplomatie de bonne heure ; mais son agrément à la cour de Toscane n'ayant été dû qu'à ses poèmes, il considéra la place d'ambassadeur comme moins réservée aux employés de carrière qu'aux favoris du Parlement et du prince. Dès 1826 il pensait briguer une stalle de député. A l'avènement du cabinet Polignac, il écrivait à son ami Virieu : « J'ai déjà griffonné mon manifeste électoral pour temps et lieu : quatre pages en style court, nerveux, antique. »

Ce manifeste ne nous est point parvenu. On peut toutefois l'imaginer d'après la correspondance, les mémoires, les premiers écrits politiques du poète ; et d'abord, il faut tenir pour certain qu'il n'avait rien de « nerveux », et que, s'il rappelait « l'antique », c'était par des longueurs cicéroniennes. A la vérité, les idées de Lamartine ne se prêtaient guère à la concision. Il les avait puisées auprès de M^me^ Charles, épouse incomprise d'un physicien matérialiste. Tous deux, le ciel étoilé les assistant, avaient lu les « hautes théories » de M. de

Bonald. Ils croyaient « y voir la vérité sociale découlant des hauteurs bibliques et ne faisant du monde chrétien et du monde politique qu'une seule vérité ». Là-dessus, c'étaient des soupirs, des serrements de mains, et des larmes abondantes. Ils auraient mieux fait, peut-être, de s'ingénier aux divertissements de leur âge ; mais cela nous eût privés de quarante volumes, tous sublimes par leur divagation.

M. de Maistre partageait alors avec M. de Bonald la direction de la jeunesse. Quoique chrétien, Lamartine n'adopta pas ce philosophe, que pourtant il lui fut donné de fréquenter quelques jours dans l'intimité. C'est que l'auteur du *Pape* lui était imposé, non par Elvire, mais par des hôtes de campagne, qui eux-mêmes goûtaient peu la théorie de l'absolutisme : ils avaient, en effet, l'expérience toute fraîche de la tyrannie impériale. Ajoutons que, dans la société des Rostopchine, des Vorontsof, des Galitsyne, M. de Maistre avait pris un tour incisif, paradoxe, ironique, agréable sans doute aux disciples russes de *l'Encyclopédie*, mais dont s'effrayaient les pieux Français de 1820. Il avait beau combattre Voltaire : son esprit le faisait un homme du XVIII^e^ siècle, que même on soupçonnait de jacobinisme. Retour de Scythie il pensait comme Ovide chez les Gètes : *Hic barbarus ego sum, quia non intelligor illis.*

Ainsi, Lamartine tenait avec toute la France pour une sage liberté, que la monarchie constitutionnelle semblait garantir : le ministère Polignac lui fit l'effet d'une « déclaration de guerre en pleine paix, détachant du roi l'opinion *nationale* dans le sens libéral du mot ». Appelé par M. de Polignac dans les bureaux du ministère, il refusa d'aller « mettre la main à une pâte où il voyait trop fâcheux ferments ». Sentant les approches d'un coup d'Etat, après le 16 mai 1830, il se dit « pénétré de douleur, d'effroi, et de courage cependant, prêt à combattre à droite et à gauche, là des insensés, ici des forcenés et des coquins ». La nouvelle des journées de juillet le trouva dans ces dispositions juste-milieu : grâce à l'élan du peuple parisien, les institutions de 1815 étaient sauves ; et d'autre part, on avait contre l'anarchie, c'est-à-dire contre ce même peuple de Paris, « un gouvernement improvisé, fortifié de tous les vœux de la classe moyenne, de toutes les lumières et de bonnes intentions ». Ce début nous aide à concevoir le

poète en quarante-huit, lorsqu'il s'empara du pouvoir à la faveur de la confusion, pour éviter, sans doute, qu'elle n'empirât. M. de Lamartine ouvrant sa redingote au feu d'un insurgé, qui, soi-disant, le vise avec attention, voilà un beau geste, quoique débraillé. Mais c'est un geste prémédité depuis dix-huit ans.

L'élection de Louis-Philippe à la royauté l'empêchait en effet d'adhérer sans réserve au régime. Ce n'est pas que ses principes politiques fussent tellement rigoureux, ni même précis. Sans doute, il était légitimiste, mais constitutionnel, et en tout l'opposé d'un carliste. Il n'a jamais dit, comme M de Chateaubriand, autre légitimiste, autre constitutionnel, que le gouvernement de droit, après l'abdication de Charles X et de son fils, était celui du duc de Bordeaux, avec la duchesse de Berry pour régente. Surtout, il ne voulait point, comme son illustre confrère, que cette régence eût pour ministère la jeunesse des écoles, avec les conseils d'un « vieux nautonnier », lequel eût été M. de Chateaubriand lui-même. La démagogie lui paraissait hideuse. Il redoutait les aventures guerrières. D'autre part, la secte doctrinaire lui était moins choquante par les idées que les personnes, et même Casimir Périer emporta son admiration. Rien, semble-t-il, ne l'écartait de la nouvelle monarchie. Mais il avait eu le malheur de déplaire à M. le duc d'Orléans, et ce malheur était rendu plus sensible par les fonctions que M. et Mme des Roys, ses grands-parents, avaient occupées jadis chez le feu duc, père du prince. A la vérité, c'étaient des fonctions d'intendant et de sous-gouvernante tout à fait subalternes, puisqu'elles s'exerçaient sous les Ducrest, frère et sœur ; mais la noblesse, alors, se conquérait à l'office plutôt qu'au champ d'honneur, et les Lamartine en tiraient vanité.

Un méchant quatrain avait mérité cette disgrâce. Dans *le Chant du sacre*, composé à l'avènement de Charles X, le poète mettait ces vers dans la bouche du roi :

D'Orléans!
Ce grand nom est couvert du pardon de mon frère ;
Le fils a racheté les crimes de son père ;
Et comme les rejets d'un arbre encor fécond,
Sept rameaux ont caché les blessures du tronc.

Monseigneur tint ceci pour une injure, et il resta sur cette

impression, quelques démarches qu'ait faites Lamartine dans la suite, singulièrement auprès de Mademoiselle, depuis Mme Adélaïde. A la fête donnée dans le Palais-Royal au roi et à la reine de Naples, en juin 1830, le prince, qui se confondait en politesses avec bonapartistes et libéraux, détourna les yeux quand le poète entra, boutonné dans son grand uniforme, avec Mme de Lamartine au bras. Vainement, l'invité affectait de rester sur le seuil, s'inclinant à plusieurs reprises : Monseigneur continua de ne le pas voir. Cet affront, ressenti par Lamartine avec fureur, décida de sa carrière. De là, sa démission de diplomate en septembre 1830 ; de là son adhésion à la politique des ministres, à la fois que son opposition au monarque ; de là cette « indépendance énigmatique », et pour parler net, cette équivoque à laquelle il dut sa fortune au 24 février. Un salut, un sourire, et M. de Lamartine, au lieu de renvoyer le vieux roi dans un fiacre, aurait appuyé peut-être les avis de Bugeaud, qui étaient de sabrer la canaille.

Le début de Lamartine dans la politique fut, comme il sied, une Ode *au peuple du vingt-neuf juillet*, où il adjurait ce vainqueur à la magnanimité envers les ministres de Charles X : et ceux-ci ayant eu la vie sauve, le poète estima que « l'histoire ne devait pas oublier ce dévouement ». Elle n'aura garde, en effet, de laisser périr une strophe comme celle-ci :

Peuple, dirai-je, écoute, et juge !
Oui, tu fus grand, le jour où du bronze affronté
Tu le couvris, comme un déluge,
Du reflux de la liberté !
Tu fus fort, quand, pareil à la mer écumante,
Au nuage qui gronde, au volcan qui fermente,
Noyant les gueules du canon,
Tu bouillonnais, semblable au plomb dans la fournaise,
Et roulais, furieux, sur une plage anglaise,
Trois couronnes dans ton limon !

Puis, comme des élections était fixées au mois de juillet 1841, et qu'on le savait ambitieux d'un mandat, deux candidatures lui furent offertes : l'une à Dunkerque, où l'une de ses sœurs avait épousé M. de Coppens, grand propriétaire, non sans influence sur les riches libéraux de la contrée ; l'autre dans la circonscription rurale de Toulon, où l'appelait un Hyérois lettré, son contemporain, M. Meissonnier de Valcroissant. Ce Meissonnier avait débuté de la façon la plus mo-

deste en 1810 comme agent du commissariat de la marine, et on le trouve en 1812 agent-comptable à bord de la frégate *la Pénélope*, en rade de Toulon. A la Restauration, il se sent doué pour la carrière d'ultra ; il arrive à Paris, prend le nom de Valcroissant, écrit à *la Quotidienne*, dont il devient l'un des propriétaires en 1822 : naturellement, il y sert le ministère, et dans ce rôle s'emploie surtout à tempérer le zèle terroriste de ses rédacteurs. En 1824, il est correspondant du journal à Madrid, mais, en fait, à la disposition de M. de Talaru, ambassadeur de France. A son retour, il se fait l'éditeur officieux des *Correspondance et écrits politiques de Louis XVIII*. Puis, ayant amassé une petite fortune, il eut la sagesse de se retirer dans son pays.

Le poète alla se mettre en personne « sur les *hustings* », à Dunkerque, au cours d'un voyage qu'il faisait en Angleterre. De cette campagne électorale, on ne sait à peu près rien, hormis qu'elle se fit avec force banquets. Il écrivait cependant à Aimé Martin : « Mon élection sera le produit d'une alliance entre les royalistes modérés et les libéraux très élevés et à manche large du pays ; le tout, renforcé de trois cents électeurs des campagnes, qui ne veulent pas plus que moi qu'on abatte la croix de nos églises. » Sur ces « libéraux très élevés et à manche large », on est assez bien renseigné par l'agrément qu'il avait fait de Meissonnier pour son grand électeur à Toulon. Son espoir était de voir se former à la Chambre une majorité légitimiste sous des dehors conservateurs ; elle se concentrerait, s'aguerrirait à la politique de résistance sous M. Périer, puis, quand elle serait en force, et le duc de Bordeaux en âge, mettrait Louis-Philippe en demeure d'abdiquer, et rappellerait les Bourbons. Les carlistes, cependant, aimaient mieux se réserver pour on ne sait quelles violences. Cette abstention mettait Lamartine dans une indignation extrême, d'ailleurs concevable chez un candidat : « Séparez-vous du pouvoir, quand il ne vous convient pas, dit-il à son ami Virieu ; du pays, jamais. Autrement, le pays s'en souviendra ; il pourra un jour vous regarder comme des vainqueurs, mais plus comme des guides. Or, il ne s'agit pas de vaincre, mais de guider dans un système de liberté. »

Voici la profession de foi que le poète adressait :

A MESSIEURS LES ÉLECTEURS DU 2e ARRONDISSEMENT DE DUNKERQUE (1).

Messieurs,

Une lutte décisive va s'engager dans la Chambre que vous allez élire ; la France, pleine d'avenir, est comme incertaine devant ses propres destinées ; l'Europe regarde et attend ; elle sait que son sort dépend du nôtre, et que la France est le champ de bataille où la civilisation tout entière perd ou gagne ces grandes journées qui décident de son avenir. Chaque opinion, chaque intérêt du pays et du temps cherche et désigne les champions de sa cause ; soldat obscur, je sors des rangs et je me présente à vous, prêt à combattre pour la vôtre, pour la mienne, pour la sainte cause de la civilisation, de de l'ordre et de la liberté. N'accusez point mon audace : quand un homme se sent libre et pur de tout intérêt personnel, quand il voit son pays chancelant entre deux abîmes, le despotisme et l'anarchie, il prend aisément son courage pour de la force ; et, comme ces soldats sans mission qui voyaient chanceler l'arche d'Israël, son premier mouvement est d'élever la main pour soutenir aussi notre arche sociale, qui contient les destinées du monde. Mais croyez-le, Messieurs, dans ce sentiment même qui le porte à se jeter en avant, il y a peut-être moins de témérité que de patriotisme, moins d'orgueil que de dévouement.

Recommandé à vos suffrages par un grand nombre de vos honorables concitoyens, attaché à votre beau pays par les propriétés et le séjour d'une partie de ma famille, indépendant par position comme par caractère, je n'ai rien à demander au pouvoir que de bonnes lois. Je sympathise avec vos généreuses et sages opinions; je ne pourrais trahir aucun des mandats que j'aurais acceptés. Qu'importe que je ne sois pas né parmi vous, si j'adopte pour ma patrie politique l'arrondissement qui m'aura choisi pour son représentant, si j'y viens chaque année étudier vos convenances, recueillir vos vœux et vos conseils, et si je sais défendre, avec vos intérêts de localité, ces grands intérêts sociaux qui prédominent aujourd'hui : vos droits, vos libertés, vos autels, le sang de vos enfants, votre avenir enfin et celui de la patrie tout entière?

Ces intérêts spéciaux à votre pays sont de nature à être facilement saisis par la pensée de votre mandataire; ils deviendront les siens, et le soin de les faire prévaloir sera l'emploi journalier de sa vie et sa meilleure manière de justifier votre confiance.

Mais on me demande : A quel parti politique appartenez-vous? Sur quel banc vous assiérez-vous à la Chambre? Voici ma réponse :

(1) Ce manifeste a été inséré dans *le Temps* du 23 juin 1831 ; il n'a jamais été réimprimé. Les autres pieces publiees ici en petit texte sont inédites, et tirées des papiers de Meissonnier.

Nous sommes encore dans l'ébranlement d'une grande commotion politique : les partis y ont perdu leurs places et leurs chefs, les opinions mêmes y ont laissé leurs noms ; mais la France reste : attachons-nous à la France.

Ne définissons pas nos opinions par des mots, par des noms d'hommes et de partis, ou par des bancs à la Chambre. Les mots perdent leur signification, les noms s'usent, les hommes passent, les choses demeurent : définissons par les choses.

Je suis de ce parti qui a grandi en silence dans l'horreur de l'anarchie, dans la haine du despotisme : qui a salué la Restauration comme une espérance, la liberté comme un but sublime placé par Dieu même sur la route des peuples pour faire avancer la civilisation.

Je suis de ce parti qui a vu de loin l'orage se former sur la France, se grossir des défiances du gouvernement, des alarmes et des impatiences de l'opinion, et qui, du jour où la royauté a regardé en arrière, a prédit l'inévitable chute d'un pouvoir qui n'avait compris que la moitié de sa mission.

Je suis de ce parti qui redoute et qui déplore les révolutions, qui voit avec terreur tomber les dynasties, parce qu'elles entraînent souvent les empires ; qui, ne démentant point ses souvenirs, contemple avec respect et douleur un passé qui appartient à l'histoire, mais qui ne pense pas que la France doive s'ensevelir toute pleine de vie sous la ruine de ses gouvernements et qui accepte les faits accomplis comme des éléments donnés par la force des choses à l'intelligence humaine.

Je suis de ce parti qui veut un pouvoir *un* et *fort*, mais qui veut que le pouvoir ne soit que le moyen, et que la liberté soit le but de tout gouvernement moderne. La liberté est l'idée-mère de nos destinées futures : au parti qui la comprendra le mieux appartiennent le monde et l'avenir.

Ce parti veut la liberté de la pensée par la presse, qui est son organe ;

Il veut l'indépendance religieuse : la religion, que j'aime et que je vénère comme la plus haute pensée du genre humain, perd de sa vertu et de sa force dans ces alliances avec le pouvoir ; elle les retrouve où elle les a puisées, dans la conscience et la liberté ;

Il veut l'émancipation légale et progressive de l'enseignement ;

Il veut la liberté dans la commune par une large loi d'attributions municipales ;

Dans le département par la représentation et la discussion efficace de tous les intérêts qu'il renferme ;

Dans l'État, enfin, par une élection large et proportionnelle qui aille chercher la vérité représentative dans toutes les classes de la nation qui ont lumière à donner et intérêt à défendre.

Ce parti, avant tout, veut l'ordre, car l'ordre est à la liberté ce que l'organisation est à la vie ; l'anarchie, c'est la mort.

Il veut la paix avec honneur : la guerre est un fléau social qui retombe tôt ou tard sur le peuple qui le déchaîne sans nécessité ; elle est la ruine du commerce et de l'agriculture, le gouffre des populations, une dîme de sang humain.

Il veut la légalité, car elle est la forme visible de la liberté.

Il veut le progrès, car le progrès est dans la destinée du genre humain, et la civilisation n'est qu'un problème dont chaque siècle doit avancer la solution ; mais il veut que ce progrès, éclairé par l'expérience, ne compromette pas la stabilité du présent pour les hasards de l'avenir.

Voilà, Messieurs, le parti auquel j'appartiens : sous quelque nom qu'on le désigne, sur quelque banc qu'il se place, ce parti sera le mien. S'il est le vôtre, me voici ; que mon nom sorte de l'urne où vous allez vous-même jeter votre sort !

Une élection libre est le grand jour pour le caractère qui ose l'affronter ; ce grand jour, cette épreuve de la vie et des opinions, je les provoque sans les redouter : je n'ai rien à démentir dans le passé, rien à tromper dans l'avenir !

Peut-être, Messieurs, ne trouverez-vous pas en moi le talent que vous auriez droit d'attendre du défenseur de vos intérêts les plus chers, de vos droits les plus sacrés ; mais à défaut de ce génie oratoire que la nature n'accorde pas à tous les hommes, elle a donné à tous la force de la conviction et la puissance de la vérité : la vérité et la conviction seront ma seule force dans cette lutte, où je n'ambitionne d'autre prix que votre confiance, et d'autre gloire que votre estime.

ALPHONSE DE LAMARTINE.

Voici, d'autre part, le manifeste envoyé à MM. de Capmas et Meissonnier, tous deux propriétaires à Hyères, pour les électeurs de la deuxième circonscription de Toulon :

Messieurs,

Vous me demandez si j'accepterais l'honorable candidature que quelques électeurs de votre arrondissement seraient disposés à m'offrir.

Quand l'ordre social ébranlé par quarante années de révolutions est compromis de nouveau par les doctrines les plus subversives ; quand la France cherche parmi tous ses enfants ceux qui se sentent le courage de se dévouer à sa cause ; quand des choix qu'elle va faire dépendent les destinées de chacun, celles de la patrie, de l'Europe peut-être ; nul homme ne peut refuser un mandat qui devient un devoir. Quel que soit le sentiment de sa faiblesse, de son impuissance,

si son nom sort de l'urne il doit accepter le sort; que dis-je? il doit se glorifier que son nom se soit trouvé dans la pensée et sur les lèvres de ceux qui ne veulent pas périr sans combattre! Tels sont mes sentiments, Messieurs, en apprenant que les électeurs de l'arrondissement rural de Toulon ont daigné prononcer le mien; je leur suis inconnu, il est vrai, mais quand la cause de chacun est devenue la cause de tous; quand l'intérêt d'une localité est confondu par la gravité des événements et des périls avec l'intérêt de la France et de l'Europe tout entière, tout Français est compatriote d'un Français, car ils ont les mêmes principes à défendre, les mêmes droits à garantir, les mêmes intérêts à protéger.

Puisqu'ils m'ont nommé, ils m'ont bien jugé sans doute; et si mes talents trompent leur espérance, leur conscience du moins ne sera pas trompée par la mienne.

S'ils cherchent un homme qui, né avec nos révolutions, a sucé avec le lait dans les cachots de la Terreur l'horreur de nos temps d'anarchie,

Qui témoin de douze ans de despotisme a puisé dans cet excès de pouvoir l'amour d'une pure et généreuse liberté,

Qui a salué la Restauration comme une espérance et comme un principe, et qui a eu foi en elle tant qu'elle a cru elle-même à sa mission et à sa force: le droit de tous,

Qui spectateur affligé de son suicide a déploré ses erreurs et ces chutes de dynasties qui entraînent souvent les empires,

Qui ne croit pas cependant que le pays doive s'engloutir dans les ruines de ses gouvernements, mais qui pense que si les anciens se faisaient une vertu de ne pas désespérer de Rome, la Providence nous ferait un crime de désespérer de la France,

Un homme qui, croit que les vrais amis de leur pays, en doivent pas s'abandonner eux-mêmes, et qu'il y a toujours espérance tant qu'il y a courage et vertu dans une nation,

Un homme qui comprenant son époque et son pays ne pense pas qu'on puisse reconstruire l'avenir avec les débris du passé, mais qui trouve dans le sol français un fondement solide et neuf pour reconstruire l'édifice social: la liberté —

Non point ce monopole de liberté que tous les partis ont prétendu faire tour à tour à leur profit depuis quarante ans, dérision du plus fort mesurant sa part au plus faible, despotisme hypocrite, le plus odieux de tous, parce qu'il affecte le nom d'une vertu, et écrit le mot Liberté sur les chaînes mêmes de la servitude!

Mais la liberté réelle, généreuse, universelle, fondée par tous et pour tous, respectant tous les droits, consacrant tous les devoirs, protégeant tous les intérêts légitimes; asile ouvert à toutes les opinions, à toutes les croyances; temple où se réfugieront à l'abri de

lois sincères et larges les débris mutilés de tous les partis politiques!

Liberté dans nos pensées par la Presse, leur organe;

Liberté dans nos familles par l'enseignement remis à la famille sous la seule garantie des lois conservatrices des mœurs;

Liberté dans nos âmes par l'indépendance religieuse la plus sainte et la plus consacrée; la Religion, qu'il vénère et qu'il aime comme la plus haute pensée à laquelle le genre humain puisse s'élever, perd de sa dignité et de sa force dans ses alliances avec le Pouvoir; elle les retrouve où elle les a puisées, dans la conscience et la liberte;

Liberté dans la commune par des lois municipales plaçant l'examen et la solution des questions locales dans la localité;

Liberté dans le département par la discussion des intérêts spéciaux du département;

Liberté dans l'Etat par un système électoral large, profond et rationnel, qui aille chercher la vérité représentative dans toutes les classes de la nation qui ont lumière à donner et intérêts à défendre.

S'ils cherchent un homme qui, convaincu de ces vérités sociales, soit résolu à les défendre contre la tyrannie qui les nie comme contre l'anarchie qui en abuse,

Un homme qui ne désire la tribune que pour les autres et non pour lui-même, qui ne veut être qu'un champion désintéressé de la grande lutte sociale, qui n'aspire qu'à combattre honorablement pour son pays, qui n'a rien à demander, rien à accepter du pouvoir que de bonnes lois,

Qu'ils me nomment : j'obéirai à leur honorable mandat! Et à défaut de talents oratoires que la nature seule donne et que je ne puis leur promettre, ils trouveront en moi ce qui est dans leur pensée et dans leurs cœurs : courage, conviction et loyauté.

Londres, 6 juin 1831.

A. DE LAMARTINE.

Ces proclamations, comme on voit, n'ont rien que d'imprécis, soit que l'auteur fût encore sous le charme d'Elvire, soit que, rompu au style de chancellerie, il n'ait pas jugé bon de s'en défaire. Cependant, elles peuvent s'éclaircir avec la brochure publiée à quelque temps de là par Lamartine, sous le titre de *la Politique rationnelle*.

La situation du candidat jusqu'aux journées de juillet est exprimée nettement, parce que brièvement, dans le manifeste de Toulon : M. de Lamartine est conservateur, mais libéral; il a une égale haine de la Terreur et de l'Empire; la Restaura-

tion, introduisant le système parlementaire, lui a semblé garantir la liberté; aussi a-t-il été « affligé de son suicide ». Pour la suite, le candidat est moins positif : on voit bien qu'il est de ces hommes aux yeux de qui le pays tomberait en anarchie, s'ils n'occupaient point les bonnes places ; mais ce qu'on ne sait pas, quoiqu'il « trouve dans le sol français un fondement solide et neuf pour reconstruire l'édifice social », c'est s'il prend ou non le parti du nouveau régime. *La Politique rationnelle* apporte là-dessus quelques précisions : « Pour nous, dit-il, royalistes constitutionnels, hommes de fidélité et de liberté à la fois, deux devoirs sont clairement écrits sous nos yeux : l'un de conscience, servir le pays et marcher avec la nation; l'autre d'honneur : rester en dehors de l'action immédiate et des faveurs du gouvernement... Quoique la morale ne réprouve pas une conduite contraire, quand une nécessité politique la motive, cette conduite, après un dévouement de quinze ans, ferait suspecter la vertu même. Il n'y a à cette règle qu'une seule exception qui la confirme, par sa rareté, par son improbabilité même : c'est le cas où le prince réclamerait de nous, au nom du pays, un service qu'aucun autre ne pourrait lui rendre aussi bien que nous : dans ce cas, l'honneur devrait céder au patriotisme. » En langage clair, cela signifie que, « né pour les affaires d'Etat », l'auteur des *Méditations* ne servirait Louis-Philippe que dans le poste d'ambassadeur à Londres.

Le « fondement solide » qu'il trouvait en France s'appropriait du reste à plusieurs combinaisons, puisque c'était la liberté. Mais, à vrai dire, une seule liberté lui paraissait nécessaire : celle de l'apostolat catholique. En effet, le gouvernement de Juillet avait débuté par faire en Bretagne, en Vendée, et dans plusieurs quartiers de Paris, une guerre assez rude au clergé, guerre qui avait même fortifié sa popularité. Lamartine, on l'a vu, s'en était irrité, et il prétendait d'autant plus s'opposer à cette politique que, pour lui, les principes de 89 ne faisaient qu'un avec l'idée chrétienne. « L'homme social, disait-il, doit être désormais, aux yeux du philosophe, aux yeux du législateur, ce que l'homme isolé est aux yeux du vrai chrétien : un fils de Dieu, ayant les mêmes titres, les mêmes droits, les mêmes devoirs, la même destinée devant le père terrestre, l'Etat, que devant le Père céleste, Dieu. » Conception d'ailleurs commune aux romantiques, et si bien répan-

due par eux qu'il nous ont valu, par réaction, les adversaires anti-chrétiens de 89 (1).

Pris de la sorte, les principes de 89 se trouvent singulièrement rétrécis : Lamartine estimait « l'idée de liberté et d'égalité légale autant au-dessus de la pensée aristocratique ou féodale que le christianisme est au-dessus de l'esclavage ancien »; et cela veut dire que, riche propriétaire, le poète admettait, à la place des anciens baillis, un juge de paix également dévoué aux châtelains du canton. Mais s'agissait-il de porter ces principes à leurs conséquences logiques, d'avoir pour idéal la ruine des inégalités sociales et, sur leurs décombres, le libre jeu des inégalités naturelles, alors, c'étaient des « doctrines subversives », et il fallait « défendre les vérités sociales contre l'anarchie qui en abuse ». Ces vérités sociales étaient naturellement le christianisme, qui promet récompense à la patience, au courage des pauvres, mais seulement dans l'autre monde. Aussi était-il pressant de donner à l'Eglise toute liberté d'enseignement, et cependant de la séparer de l'Etat voltairien de 1830, parce qu'un autre système, « quand l'Etat est sceptique, fait des incrédules ».

Par d'autres idées, le poète se rapprochait de la gauche, notamment dans son projet de « représentation proportionnelle »; il va de soi que ce qu'il appelle ainsi, c'est non la représentation des minorités, mais l'attribution à chaque électeur d'un nombre de voix mesuré à son importance sociale, ce que depuis on a nommé le « système plural ». Avant tout, ce dont Lamartine se défiait, c'était d'une prétendue décentralisation, par laquelle on aurait supprimé le Parlement et ramené le royaume aux anciens pays d'Etats. Tel est, comme on sait, l'expédient à tout usage des absolutistes. Monsieur, depuis Louis XVIII, n'ameuta l'Europe contre la France, et

(1) L'un de ceux-ci, le professeur Nietzsche, fils réfractaire d'un ministre évangélique, manière de génie très dédaigneux d'étudier l'histoire, qu'assurément il est plus aisé d'inventer, répète en cent passages que la Révolution est une conséquence hideuse de la Réforme. D'autres, non moins imaginatifs, ont écrit de gros volumes, établissant que le « poison romantique » découle de la Déclaration des droits de l'homme, ou, ce qui revient au même, que Jean-Jacques est responsable du Quatre-Août. Il est exact, en vérité, qu'il y a dans le romantisme un mélange de sentiments chrétiens et révolutionnaires. Mais ce qu'on n'a garde d'avouer, c'est que la confusion a été faite par les hommes de 1815. Dans l'œuvre de la Constituante, achevée et défendue par la Convention, rien de chrétien, pas plus que d'anti-chrétien; et du reste, ni Jésus, ni Rousseau, son prophète, n'avaient affaire dans cette liquidation colossale de la féodalité administrative et civile.

contre son frère, en 1791, que pour revenir, soi-disant, aux pays d'Etats. Le prince de Polignac, en 1830, avait, lui aussi, un plan d'Etats provinciaux dans son portefeuille. A entendre les ultras, ce système est le seul libéral, apparemment parce qu'il est un vestige de la féodalité politique. Ils oublient que, dans l'ancien régime, les pays d'Etats occupaient à peine le quart du territoire ; ils savent seulement, mais à part soi, que rien n'est plus favorable aux tyranneaux locaux, et d'un autre côté au gouvernement même, qui peut acheter leur soumission à deniers comptants.

Ce ne sont peut-être pas ces raisons qui éloignaient du système le châtelain de Saint-Point. Il avait acquis, dans la diplomatie, un certain sens de la politique. « Refaire de la France, dit-il, si *forte* parce qu'elle est *une*, une fédération provinciale, faible, boiteuse, disjointe et vacillante, après que le temps et le génie de la civilisation se sont épuisés à faire de ces parties incohérentes une grande et vigoureuse unité nationale, c'est le vœu de la folie, ou c'est le cri du désespoir.» De plus, il avait lu Mirabeau avec soin, et sans doute se souvenait-il ici de *l'Appel à la Nation provençale*, où ce grand réaliste conseillait d'échanger « contre une constitution homogène, stable et permanente », ces droits locaux « utiles contre le despotisme ministériel, mais exécrables contre les nations (1) ».

FERNAND CAUSSY.

(A suivre.)

(1) On sait que *nation*, dans le français classique, équivaut à peu près à notre mot de *province : la nation bretonne, la nation bourguignonne*, etc. Mais ce mot ne s'appliquait qu'aux pays d'Etats, c'est-à-dire aux pays jouissant de certaines libertés. Il s'est étendu à tous les Français, dès que, par l'Assemblée Constituante, ils ont obtenu, en fait la liberté politique.

IRREPARABILE TEMPUS

I

Mourir... Avoir vécu, ne sera-ce qu'un rêve?
S'être accru par l'ardeur de comprendre et d'aimer.
Avoir eu sous ses yeux, implacables ou brèves,
Tant d'images du Beau qu'on ne peut blasphémer.

Avoir pris dans ses mains combien de mains de femmes.
Avoir été sacré par des baisers d'amis.
Avoir vu s'écrouler de fiers couchants de flammes
Sur les cités de fièvre et les lacs accalmis.

Etre souvent allé rechercher les étoiles
Dans les sentiers déserts et les hautains sommets.
Avoir tremblé d'orgueil en d'épaisses rafales
Jusqu'à croire au divin parfois lorsqu'on aimait.

Tout cela, tout cela paraît si doux, si triste
Quand on marche déjà d'un pas lent de vieillard,
Qu'on te bénit, ô Vie étrange où tout existe,
Et que, sans espérer des destins qui persistent,

On demande à la mort de s'attarder, le soir!

II

Saturé des repos et des languides rêves.
Le malade convalescent
Souhaite étreindre enfin (fût-ce en une heure brève)
L'ivresse de vivre puissant;

Et moi, je t'abandonne, ô délice du Verbe,
Somnolence de méditer:
Car je veux que ma chair désormais s'exacerbe
Dans l'angoisse des volaptés!

III

Cette nuit me veillaient l'étreinte et le baiser
Dans une volupté que la tendresse encense ;
Puis aujourd'hui j'ai lu, banalement causé
Et fait la tâche adaptée à ma nonchalance.

Il faut aller dîner ; un nouveau jour est mort ;
Parmi ce soir de mars, non loin sept heures tintent ;
Dans la rue aux contours bossueux, nul ne sort,
Et je regarde un peu le ciel que l'ombre teinte ;

Son bleu si pâle est vide encor, sauf qu'au zénith
Le gracile croissant de la lune récente,
Couvant quelque oiseau d'or aux pailles de son nid,
Par son reflet avive une étoile naissante.

Sans les voir de mes yeux, je sens des souvenirs
A mon cœur, sur l'endroit où mon bras presse un livre.
O mes passés dont resplendit mon avenir,
Je ne renierai rien de moi : j'aime de vivre !

IV

Que d'autres, incertains du prix divin des jours,
Pour leurs destins enfuis, lâchement les déplorent !
Moi, si je le pouvais, je revivrais encore
Tous, oui, tous mes instants d'amertume et d'amour ;

Car le gauche dessin, trop fragile ou trop lourd,
Qu'ont gravé, sur les quotidiennes amphores,
Nos gestes, las aux soirs et fervents à l'aurore,
Pourquoi répudier son hésitant contour ?

Que nous importe ou non une tâche éternelle
A nous, les ouvriers de l'argile charnelle ?
Ne nous étonnons point des salaires douteux ;

Et dans cet atelier immense de mystère
Sentons que toute vie est belle, pour les jeux
Dont nos mains ont pétri les forces de la terre.

V

Comment reviendrez-vous plus tard dans ma mémoire,
Heures de ma jeunesse ardente? O vous, Amours,
Frères de mes ardeurs comme de mes victoires,
Quel sera notre accueil à vos derniers retours?

Dans ma vieillesse laide et pauvre et solitaire,
Que dirai-je en te regardant, ô mon passé,
Quand je confronterai ta face et le mystère
Dont m'avoisinera le sépulcral fossé?

En rapprochant encore une fois nos étreintes,
Mon Souvenir, nous sentirons-nous presque morts.
Si cet entretien cherche à susciter les plaintes
Des obscures Furies ou des pâles Remords?

Hélas! je méconnais tellement mon enfance
Que ma sénilité peut-être ainsi verra
Sensuelle dans une brume de démence
Les heures qu'aujourd'hui pressent si fort mes bras.

Ah! moi qui saurais bien, loin de tout vain Blasphème
Accepter le néant probable des Enfers,
Je ne voudrais mourir sans un instant suprême
Où se ré-fleuriraient tous mes désirs soufferts.

Oui, revenez au seuil de ma maison déserte,
Quand on m'emportera loin d'elle pour toujours.
En un dernier baiser revenez vers moi, certes,
Avec tous nos orgueils, ô mes jeunes Amours:

Et recueillez alors par des gestes de prose
Mon sang, indifférent à l'immortalité
Et j'veux seulement, comme le sang des roses,
Être le sang d'un cœur ayant tant palpité.

VI

O tristesse étonnée à saisir que notre âme
— Ce qu'on a de plus beau, de plus fier, de plus fort, —
S'use continûment, pis qu'en des viols infâmes,
Par les banalités implacables du Sort!

Oui, puisque l'on sent trop sans cesse qu'on ressemble
Moins à cet idéal qu'on s'était composé,
Nul ne peut, quand — vieillard — son appel en vain tremble,
Presque rien recueillir des élans tant osés.

Et pourtant dans ce faix de chaque jour à vivre,
L'esprit vêt la splendeur d'être à toute heure ainsi,
Loin des virginités du papier nul, le livre
Qui de pensée avec les lettres s'obscurcit.

O vous, fleurs des pêchers, transparentes d'aurore,
Floraison qu'a flétrie en mon jeune verger
Le grand fécondateur et destructeur sonore,
Par vos fruits vous avez en arbres émergé.

Ah! si l'on est vivant d'avoir mâché des rêves,
D'avoir troublé des yeux, d'avoir giclé du sang,
Le geste de lier un faisceau d'heures brèves
Glane pour les moissons qu'édictent les puissants ;

Et mon regard d'enfant jadis si nostalgique,
Plus mâle maintenant de calme anxiété,
Peut regarder monter hors des soleils tragiques
Un clair de lune immense en sa maturité !

VII

Si je t'ai peu louée, ô Nature profonde,
Qui fécondes les cieux en fécondant les cœurs,
Nature où le Destin, jet de terribles frondes,
Ne sort d'aucun départ et n'a nul but ailleurs,—

Si, vous sentant marcher, Etoiles immobiles,
Je m'inquiète mal de vos rafales d'or,
Et si pour moi, passant aveuglé par les villes,
Les forêts et les eaux sont surtout des décors, —

Si, guère observateur de mes voisins mystères,
Je n'ai réellement pénétré que dans moi,
Cet impalpable grain de la minime terre,
Je ne dédaigne pas néanmoins mon émoi :

Car en laissant vibrer le chant d'une âme humaine
Inéluctablement comme un espoir divin,
J'obéis à l'essor des atomes qui traînent
Dans tout ce qui vécut et qui vivra sans fin.

. . . . . .

PIERRE FONS.

UN AMI DE J. BARBEY D'AUREVILLY
(L'ABBÉ ANGER)

La chapelle de la Délivrande est située sur une haute colline, à deux kilomètres de Saint-Sauveur-le-Vicomte. A côté, de la chapelle, on voit une petite maison couverte d'un toit de chaume, c'est la demeure du chapelain de la Délivrande. Un peu en arrière, adossées à la montagne, laissant entre elles et la chapelle un large espace, il y a quelques maisons formant le village de Rauville-la-Place, pays d'origine de maître Taineboury de *l'Ensorcelée*, qui n'est pas tout à fait un personnage imaginé, pas plus que l'abbé de Percy du *Chevalier Destouches*, qui est enterré à Saint-Sauveur, contre le mur extérieur de l'église et qui s'appelait réellement l'abbé de Percy, comme Destouches s'appelait Destouches.

Du haut de l'esplanade de Rauville on découvre le panorama le plus pittoresque qu'il soit possible de voir. Au loin les collines du Cotentin, aux pieds de la montagne la vallée de l'Ouves et à quinze cents mètres les murs de la vieille citadelle de Saint-Sauveur qui virent se terminer la guerre de Cent ans.

Barbey d'Aurevilly a dit de Saint-Sauveur « cette bourgade écossaise ». Le mot est d'une justesse frappante lorsqu'on regarde la petite cité du haut de Rauville. Elle apparaît rude, vieille et verte comme un village d'Ecosse.

Barbey y vint souvent, longtemps avant que de connaître l'abbé Anger, chapelain de la Délivrande, avec lequel il se lia au lendemain de la mort de son frère, c'est-à-dire en 1876.

L'abbé Anger était un prêtre extrêmement original et sympathique. Il était né au Havre, le 23 mars 1826, et était le fils d'un officier du premier empire.

Entré au séminaire de Vire, il fut un passionné de littérature et, après des études très complètes, devint professeur de rhétorique au collège de Sainte-Marie de Caen, puis directeur du séminaire de Vire.

Très batailleur, il commença de bonne heure à publier des articles dans *l'Univers*, *l'Ordre* et *la Liberté*. Quelques-uns furent remarqués (1855-1865), dans lesquels il combattait en faveur des églises unies d'Orient.

En 1875, l'abbé Anger fut nommé chapelain de la Délivrande.

Ayant donné tout ce qu'il possédait, il s'installa tant bien que mal dans ce qu'il appelait justement *sa cabane* et alors commença pour lui une vie de prière et d'austérité qui le fit détester de ses confrères, gênés par la présence de sa vertu et sa valeur intellectuelle.

Un prêtre pourtant devint son ami. C'était le P. Léon d'Aurevilly, qui terminait sa carrière sacerdotale comme aumônier de l'hôpital de Saint-Sauveur.

Le P. d'Aurevilly mourut au mois de novembre 1876. Après la cérémonie des obsèques, auxquelles quelques fidèles seulement avaient assisté, deux amis reconduisirent Jules Barbey à son domicile habituel, une petite chambre où il s'installait pour deux ou trois jours lorsqu'il venait voir son frère et que les propriétaires ont conservée pieusement telle qu'elle était.

A peine entré, Barbey d'Aurevilly s'accouda au marbre de la cheminée, le visage dans ses mains et sanglotant. Il laissa échapper quelques paroles d'amertume, car le désert fait autour du cercueil de son frère l'avait vivement blessé : « Ah ! dit-il, je n'attendais personne de la société de Saint-Sauveur, il y a longtemps que nous n'en sommes plus, mais j'aurais cru que les pauvres se seraient davantage souvenus de lui. »

Il s'informa alors d'un prêtre à l'allure distinguée qu'il avait remarqué parmi les officiants de la messe funèbre. On lui dit que c'était l'abbé Anger. Il le vit le lendemain et leur amitié commença.

Lorsque parut la seconde édition des *Philosophes et écrivains religieux*, le volume était ainsi dédié à l'abbé Anger :

... C'est derrière le cercueil de mon frère que je vous ai vu pour la première fois. Pour nous, chrétiens, qui voyons partout la Providence, il semblait que Dieu vous avait mis là pour entrer dans ma vie quand mon frère venait d'en sortir et pour le remplacer dans mon cœur et dans ma pensée. En vous offrant ce livre, mon cher Abbé, je vous demande, comme je le demandais à mon frère, de le couvrir de votre autorité de prêtre, plus haute pour moi que toutes

les Philosophies, parce qu'elle a surnaturellement sa source en Dieu.

Barbey d'Aurevilly revint tous les ans voir *son abbé*. Les journées de l'écrivain normand étaient employées invariablement comme il suit :

Le matin il travaillait, déjeunait seul dans la petite chambre dont j'ai parlé plus haut, puis, assis derrière les rideaux des fenêtres, il regardait avec entêtement et pendant de longues heures une grande maison située de l'autre côté de la rue, juste en face de celle où il était.

Cette demeure, qu'il fixait ainsi, comme si ses regards n'avaient pu s'en détacher, il l'avait habitée (1), elle lui rappelait son adolescence, les derniers efforts de la chouannerie et le sacrifice que son père avait fait de toute sa fortune à la cause des Bourbons.

Pendant que Barbey d'Aurevilly rêvait et méditait, une nuée de vieilles mendiantes, sachant que *Mr Jeule* était là, propageaient la nouvelle de son arrivée et venaient chercher l'aumône que son inépuisable charité leur réservait toujours.

Vers quatre heures de l'après-midi, il traversait la « bourgade écossaise » et les deux kilomètres qui la séparent de Rauville ; puis avec l'abbé Anger c'étaient de longues promenades autour de la Délivrande, dans la *lande bleue*. Les deux hommes causaient surtout du passé. A un certain moment de la promenade, l'auteur de *l'Ensorcelée* s'arrêtait et disait : « Regardez, mon cher abbé, le plateau du village d'Aurevillé, c'est par de-là qu'est la terre des premiers parents et des souvenirs originels... » Il ne manquait jamais d'évoquer ces souvenirs et à chaque fois une émotion violente le secouait.

Son influence sur l'abbé Anger, influence littéraire autant que spirituelle, fut considérable et visible dans quelques pages inédites de l'abbé. Elles m'ont été communiquées par son fidèle serviteur, M. Louis Yver, auquel j'adresse ici tous mes remerciements.

Voici d'abord un extrait d'une lettre à Mgr X...

Les esprits supérieurs ont qualifié cet homme (Barbey d'Aurevilly) avec des termes que son génie leur faisait inventer. Mgr Bertheaud l'appelait le *théologien naturel*; Lamartine l'appelait le *duc de Guise*

(1) Cette maison est considérée aujourd'hui comme le lieu de naissance de Barbey d'Aurevilly.

de la littérature. Blanc de St Bonnet, un fort, celui-là, un connaisseur du cœur humain, disait que, devant d'Aurevilly, les bras lui tombaient. Ses romans, faits pour les forts et pour ceux qui veulent devenir les chirurgiens sacrés de l'âme d'autrui et de la leur, font cent fois pâlir tout ce que Dickens, Walter Scott, Manzoni ont écrit de plus beau.

Si l'esprit public chrétien était resté dans les hauteurs morales d'où il est tombé, d'Aurevilly nous paraîtrait adorable. J'ai mesuré souvent la valeur intellectuelle et morale des blâmeurs et cette expérience m'a apporté des révélations navrantes pour m'édifier parfois du jugement des hommes.

Si certains livres de cet incomparable écrivain, mal jugés, eussent recélé le poison qu'on y a vu, je demande pourquoi moi et tant d'autres qui les ont lus en sont sortis avec une âme plus robuste et plus rablée qu'ils n'y étaient entrés. Ceci est une irréfragable démonstration de la *bonté* radicale de l'œuvre. C'est cela même qui a converti le fameux Léon Bloy.

Je sais que d'Aurevilly étourdit les faibles et vivifie les forts. Ah ! Seigneur évêque. Vous qui êtes des Forts, apprenez-nous à aimer votre force et la sienne !

ANGER.

Les lignes qu'on vient de lire montrent les sentiments d'admiration de l'abbé Anger pour son grand ami. Voici maintenant quelques fragments où l'imitation de Barbey d'Aurevilly est visible. L'abbé venait de lire une intéressante brochure de M. Hélaine consacrée à d'Aurevilly et voulait en rendre compte à son tour. L'article ne fut jamais publié, à peine fut-il terminé.

... Dans cette *réduction*, d'Aurevilly ne perd pas un millimètre de sa taille. C'est en cela que les *miniaturistes*, les *réducteurs* de génie ont le mystérieux talent de poser leur héros au bout d'une longue avenue sans que le rapetissement de la perspective atténue leurs amples dimensions.

Ces condensations sont si bien faites que l'on ne peut pas, sans en détruire à l'instant la beauté originale, ni les amplifier ni les soumettre au martyre d'une maigre analyse.

Et c'est là précisément ce qui m'embarrasse pour mon article qui, de sa nature, comme tout article, penche à l'analyse.

Je voudrais faire de ces trente-six pages ce que l'on fait d'une éponge, les serrer dans mes doigts et les jeter, sans abîmer leur prestige, sans rien diminuer de leur substance, dans les quatre ou cinq colonnes de ce journal, à la place de ma prose !

Mais de cette statuette de porphyre d'un grain si pur, d'un contour si doux au contact de la main, d'une physionomie si idéalement ressemblante, et d'une physiologie qui nous fait paraître vivant et présent l'homme de lettres et l'inflexible moraliste, de cette statuette un simple analyste de profession ne peut détacher une parcelle. Il faut prendre la statue et la montrer comme on montre un diamant encore enchâssé encore dans le cadre de l'élégante typographie de M. Martin, que porté comme entre deux doigts qui ne nous dérobent dans leur fine étreinte, aucune des facettes du bijou où le soleil se joue en reflets étincelants à chaque mouvement, à chaque page que on tourne.

. . . . . .

Dans ces pages inédites que j'ai sous les yeux, c'est toujours Barbey d'Aurevilly le sujet principal de l'abbé Anger :

Les superficiels et les inaptes étaient d'une impertinente effronterie et d'une ridicule puérilité quand ils lui reprochèrent l'excentricité de ses costumes. C'était une protestation voulue contre la versatilité imbécile des caractères et des modes de son temps.

Un soir, je me promenais avec lui à l'extrémité de l'esplanade du Mont de Rauville, en avant du parvis ombragé de la Délivrande où l'abbé Léon d'Aurevilly avait composé de belles strophes. Nous étions arrivés à cette pointe pittoresque que nous appelions le *Cap Sunium*. Beau et suggestif comme celui de l'Attique, notre Sunium neustrien surplombait un abîme et regardait le soleil se coucher tout rouge dans l'Océan.

En nous retournant, je lui dis : « Vous voilà toujours dans votre accoutrement antédiluvien. » — « Dites plus et mieux, me répondit-il, c'est un costume antidiluvien. Il ne date pas d'avant le déluge, mais il contraste et fait opposition avec le déluge de tous les déversements épileptiques des modes et du snobisme. » — Ainsi d'Aurevilly me montrait l'éloquente force des prépositions antithétiques.

Il faut admirer dans ces inédits de l'abbé Anger l'enthousiasme d'un prêtre catholique pour la pensée de Barbey d'Aurevilly. L'auteur du *Prêtre marié* a souffert plus qu'on ne l'a cru généralement d'être appelé par ses coreligionnaires *l'enfant terrible*. Léon Bloy, un des rares qui l'aient vraiment connu, le défendit le premier contre les inventeurs de cette appellation. Dans les dernières années de la vie de Barbey d'Aurevilly, il y avait donc à Saint-Sauveur un autre défenseur de la sublimité de son œuvre et de la rectitude de son jugement, et c'était un prêtre catholique.

Plusieurs fois l'abbé Anger rendit à Barbey ses visites. Il se faisait conduire de Saint-Sauveur à Valognes, où Barbey séjournait de longs mois installé dans son logis de l'hôtel Grandval-Coligny, vieil hôtel du XVIII^e^ siècle, où il avait loué un appartement de trois pièces au rez-de-chaussée donnant sur un jardin.

Une chambre, un cabinet de toilette et un petit salon contenaient les meubles somptueux de Barbey d'Aurevilly. C'est de ce salon, qui était aussi un cabinet de travail, que sont partis un grand nombre d'articles publiés par *le Constitutionnel*, c'est-à-dire plusieurs volumes des *Œuvres et les hommes*.

C'est de là que sont parties les lettres à Léon Bloy publiées par le *Mercure de France* (1), lettres bourrées d'inquiétudes et de recommandations multiples, l'auteur des *Diaboliques* n'ayant jamais pu se défaire du tourment de la *coquille*. Il était du reste mauvais correcteur et coutumier d'innombrables oublis.

De tous ses amis de Normandie, l'abbé Anger fut un de ceux qui vinrent le plus souvent à l'hôtel Grandval.

Un jour, écrit l'abbé Anger, j'arrivai chez M. d'Aurevilly, ayant dans ma poche les *Impressions de Voyage en Hollande*.

Je connaissais beaucoup la Hollande par les récits de mon père et par les longues conversations des militaires qui avaient fait la conquête et y étaient restés sous le roi Louis, père de Napoléon III.

Je revenais donc souvent à ces récits de Hugo, qui complétaient par leurs détails locaux tout ce que j'avais appris dans les veillées de la maison paternelle.

En entrant à l'hôtel Grandval, je sortis le livre de ma poche :

— Qu'est-ce que ce livre ? me dit M. d'Aurevilly.

— C'est quelque chose que j'aime beaucoup, le Voyage de Victor Hugo en Hollande, j'en suis à la description de Dordrech et de sa cathédrale.

— Nous allons le lire, dit le maître. Est-ce long ?

— Une dizaine de pages.

— Très bien, il est dix heures et nous allons avoir lu cela à midi moins un quart.

Voici ces pages et les réflexions de Barbey d'Aurevilly :

« Victor Hugo suivait le guide et nous arrivâmes à la cathédrale. C'est une ancienne église catholique du XIV^e^ siècle transformée en temple protestant, nous devrions dire défigurée.

(1) Un volume avec portrait, in-12, 1903.

« Au point de vue de l'art, le protestantisme, c'est la religion des Vandales. Il a pénétré dans toutes les églises avec la hideuse furie de la démolition éperdue. Les merveilles sans cesse réunies depuis des siècles, qui constituaient le mobilier des cathédrales, il en a fait de la cendre et des débris.

« Le vitrail qui transformait la fenêtre en un tableau mystérieux achevé chaque jour par le soleil, le jubé, magnifique portail intérieur qui créait dans l'église une sorte de majestueuse retraite à Dieu et où les artistes épuisaient leur imagination et leur goût ; les tombes, silencieux lits d'âmes gravement rangées sous les voûtes ; les statues, population tranquille et superbe, qui animaient doucement la ligne blanche des piliers, les retables de marbre et de menuiserie qui faisaient fourmiller derrière l'autel des fouillis de figurines dorées ; les reliquaires éblouissants, les lutrins monumentaux où s'étalait le beau missel à fermoir d'argent ; les chœurs et leurs stalles, les colonnes et leurs fresques, les pavés et leurs mosaïques ; les clefs de voûte historiées et leurs grandes coupes tombant de la hauteur de la nef ; les bannières bordées entrevues à travers des nuages d'encens, les vaisselles, les chapes de brocart, les mitres de pierreries, les ostensoirs, les calices, les ciboires, les fonts baptismaux, l'autel d'or, le prêtre d'or, les tryptiques de Van Eyck, de Memling, les grands cadres de Rubens et de Murillo, toute cette décoration splendide que quinze siècles avaient lentement composée autour d'une idée, le protestantisme, l'outil de l'ombre à la main, l'a semée aux quatre vents et en a fait un tas de décombres lamentables pour les éternels amants de l'art. »

M. d'Aurevilly m'interrompit au bout de ma longue période et me dit :

— Oui, mon cher Abbé, ceci est très beau de vérité, de sentiment, de couleur et d'imagination. Le cœur catholique vit encore, chez cet homme, des émotions juvéniles non éteintes. Voyez si Hugo ne connaît pas le mobilier de l'Eglise comme un lévite ? Et comme un lévite transporté, enthousiaste, plaintif comme Jérémie qui n'annonce pas les ruines de Jérusalem, mais qui pleure sur elle.

Je repris ma lecture :

« Le protestantisme a remplacé les sculptures par le bois peint, les fresques par le badigeon, les vitraux par des vitres, les pierres tombales par de la brique, les jubés par des balustrades de sapin, les stalles par des banquettes, les lustres par des quinquets, le prêtre d'or par le prêtre noir, l'art par le néant, toute cette immense vie de la cathédrale par je ne sais quel spleen composé de fanatisme et de pédantisme. Il a tout enlevé, tout détruit, tout ratissé, tout nivelé, tout dépeuplé, tout cassé, tout brûlé, tout noirci, tout blanchi, puis, quand cette cathédrale, hier encore palais prodigieux, a été une épou-

vantable masure, quelque chose comme la loge de concierge du Ciel, il a dit à Dieu : « Entrez ! »

— Oui, fit d'Aurevilly, le protestantisme pour l'art c'est Dieu ennuyeux.

Je repris :

— La cathédrale de Dordrech a dû être autrefois d'une grande magnificence.

— Mon cher Abbé, dit d'Aurevilly, cette superbe cathédrale me rappelle que la Hollande est le pays des Elzévirs, pays complet pour les arts, l'architecture, la poésie, ne fût-ce que Jacob Câts, pays des grands fleuves, de la peinture immortelle, des marins de génie, de la fierté nationale et du patriotisme.

C'est frappant, comme toutes les grandes choses se tiennent dans un pays : un grand sentiment allume les grands sentiments et quand une erreur n'est ni combattue ni déshonorée, elle devient épidémique et abâtardit un peuple entier. Mais ici quelle émulation de noblesse et de grandeur !

Je revins à Victor Hugo et à sa description des stalles de la cathédrale :

« La majesté de l'ensemble n'est égalée que par la perfection du détail. Pas un profil qui ne soit la grâce ou la beauté, pas un torse qui ne soit un miracle de modelé, pas un pli de robe qui ne réalise tout un idéal d'élégance et de distinction, pas un ornement qui n'épuise l'écrin de l'arabesque et de cette flore délicate propre au ciseau savant de la Renaissance. Profusion, goût, qualité, conception, finesse, aspect monumental et somptueusement décoratif, tout est là. »

Voilà la gloire, dis-je et, voici les lamentations, écoutez, maître :

« Eh bien, tout cela tombe en ruine ou à peu près. De grands trous arrêtent tout à coup votre pied sur l'inégal plancher des stalles, des jours disjoignent les panneaux, l'arête des sculptures, les figures offrent le poli de l'usure et la balafre d'on ne sait quels coups de sabres stupides..... Le marteau du calvinisme a meurtri ce chef-d'œuvre, le fumier de l'empire l'a pourri..... Rien n'est comparable à la fécondité de l'homme, si ce n'est sa faculté de destruction. Il massacre un édifice qu'il a magistralement construit et paré, puis il oublie. Cela était, cela n'est plus, voilà tout. »

Eh bien ! dis-je à d'Aurevilly, que pensez-vous de cette page ?

— Je pense, répondit-il, que Victor Hugo a raison et a mis là plus de tristesse et de larmes méritées que partout ailleurs. Il nous montre ce qui est vrai, et il est compétent, que le catholicisme artistique vaut au moins le siècle de Périclès et d'Alexandre. Il ne copie pas. Il s'enflamme et il surpasse en quantité et en qualité. L'idée, elle, a l'âme du monde pour territoire et pour empire. Son royaume nulle part,

on triomphe partout. Elle est ce qu'on n'attend pas et ce qu'on accueille partout. Elle n'est pas toujours la langue qui se parle, mais lle est toujours le mot qui se dit. Elle est victorieuse, universelle et ternelle. Sa flamme est partout sur l'esprit humain. Et qu'est-ce que a flamme de l'idée ? C'est le verbe, c'est le premier vers d'Homère, 'est l'épée flamboyante de l'archange...

Il y avait aussi à Saint-Sauveur une autre personne avec aquelle Barbey d'Aurevilly avait conservé des relations, c'était Mlle Elisabeth Bouillet, dont le nom revient souvent dans sa correspondance. Il dînait quelquefois chez elle, et quelquefois l'abbé Anger l'y accompagnait.

Celui-ci disait... « Barbey d'Aurevilly chez moi déclamateur, iseur chez Mlle Bouillet. »

Jusqu'à la mort de Barbey, ses deux amis de Saint-Sauveur n'eurent rien de plus précieux que ses visites, ses lettres et les objets qu'il leur offrait, souvenirs en apparence insignifiants, mais qu'ils conservèrent comme des reliques.

Barbey d'Aurevilly ne savait rien refuser à celui qu'il appelait son *second frère* et s'ingéniait à lui causer de la joie par e caractère des cadeaux qu'il lui offrait.

C'est ainsi qu'il plaça un jour dans la chapelle de la Délivrande une bannière aux armes des d'Aurevilly et sur la modeste table du Chapelain un coupe-papier d'ivoire sur lequel il avait écrit son nom à l'encre violette.

Parmi la modeste vaisselle de l'abbé Anger on pouvait voir une petite tasse en terre noire et dans la tasse une cuiller en vermeil. Cette tasse avait été fabriquée dans un village du Cotentin et quoiqu'elle fût en terre grossière, Barbey d'Aurevilly y attachait beaucoup de prix et n'en voulait pas d'autre pour boire le café que lui servait l'abbé Anger.

On ferait facilement un petit musée d'Aurevilly avec ces souvenirs et combien d'autres sans oublier la bibliothèque de l'abbé Anger.

Après la mort de son grand ami (1889), le Chapelain de la Délivrande s'enferma de plus en plus dans la solitude austère qu'il s'était créée. Il ne connut plus guère que ses pauvres. Le clergé médiocre de la contrée ne comprit pas cette figure hautaine ni les apostrophes énergiques dont le vieux prêtre émaillait ses sermons quotidiens. Il vécut jusqu'à quatre-vingts ans volontairement dénué ; ridiculisé aussi à cause de sa foi,

à cause de sa charité et un peu aussi à cause de son admiration pour Barbey d'Aurevilly encore méconnu à Saint-Sauveur, excepté de ceux qui l'ont approché et ont pu juger de l'extrême simplicité de cet artiste aux apparences excentriques.

Ils sont peu nombreux maintenant dans son pays d'origine.

Mlle Bouillet était morte en 1894. L'abbé Anger mourut en 1906, au mois d'août, dans les bras de son fidèle Louis, qui, après l'avoir soigné avec un admirable dévouement, mit tous ses soins pieux à exécuter ses dernières volontés en conservant le petit musée des souvenirs de Barbey d'Aurevilly et l'importante bibliothèque où l'auteur des *Prophètes du passé* voisinait avec les théologiens.

Ces livres dédicacés sont les derniers vestiges de l'existence de Barbey d'Aurevilly à Saint-Sauveur.

Mais la *bourgade écossaise* parlera longtemps encore du grand Normand à ceux qui viendront le chercher parmi les *spectres* à côté desquels il disait qu'il marchait toujours quand il revoyait la terre natale.

C'est qu'ils y viendront après l'avoir lu et ils retrouveront les restes du Quesnay où demeurait Sombreval, la rue des Lices que les chevaux de Néhel traversèrent d'un si furieux galop, la tombe de l'abbé de Percy auprès de la vieille église et celle de l'abbé Léon d'Aurevilly dans les fossés du Château.

Retrouveront-ils, je me permets d'en douter, à côté de la chapelle de la Délivrande, la petite cabane au toit de chaume où mourut l'abbé Anger et où il donna jusqu'à l'âge le plus avancé l'exemple rare d'une vie sacerdotale à la fois intellectuelle et désintéressée ?

RENÉ MARTINEAU.

RÉPONSE A M. NOVICOW

M. Novicow a bien voulu consacrer, dans le *Mercure de France*, un long et intéressant article à deux livres à tendances opposées: *le Pacifisme*, de M. Faguet, et *le Désarmement ou l'alliance anglaise*, que j'ai publié récemment. Cet article débute ainsi: « M. A. Naquet s'efforce de démontrer qu'il est impossible de résoudre la question sociale aussi longtemps qu'il existe des patries. Or, comme la solution de la question sociale constitue l'intérêt primordial de l'espèce humaine, il faut détruire les patries. M. Faguet affirme, au contraire, qu'il est impossible de conserver les patries si l'on supprime la guerre. Bien qu'elle empêche le bien-être des masses populaires, on ne doit pas y renoncer, parce que sans elle les patries seront perdues. En un mot, M. Naquet est prêt à sacrifier les patries pour extirper la misère, M. Faguet est prêt à maintenir indéfiniment la misère pour sauver les patries. »

Et après avoir ajouté que nous nous trompons l'un et l'autre, parce que nous ignorons tous les deux les premiers éléments de la science sociale, il entreprend la réfutation en règle de nos deux thèses.

N'ayant pas lu *le Pacifisme* de M. Faguet, j'ignore si cet auteur a réellement émis les idées qu'on lui prête. Mais je dois reconnaître — et je n'y ai d'ailleurs aucune peine, ceci étant conforme à ma manière de voir — que, s'il les a émises, après la réfutation qu'en présente M. Novicow il n'en reste absolument rien.

Je ne ferai naturellement pas, en ce qui me concerne, la même concession, on le conçoit aisément ; et je prétends même que, loin de ruiner ma conception, l'article de M. Novicow la compléterait et la confirmerait plutôt.

C'est qu'en effet la première condition pour se comprendre et se juger est de bien définir les expressions dont on se sert et de leur attribuer une acception identique. Or, mon savant critique ne comprend pas le mot *patrie* comme moi.

Tombant dans une erreur qu'avait déjà commise Clemen-

ceau, il prend le mot patrie pour synonyme du mot groupement ; et, dès lors, tout son raisonnement se tient. Il est clair que si j'avais rêvé, comme il semble le croire, une humanité amorphe dans laquelle il n'existerait aucun échelon intermédiaire entre le genre humain dans son ensemble et l'individu isolé, j'aurais commis une lourde erreur. Mais cette erreur-là, je ne l'ai commise ni dans *le désarmement ou l'alliance anglaise*, où, en réponse à Clemenceau, je me suis nettement exprimé sur ce point, ni dans un autre livre, *l'Humanité et la patrie*, que M. Novicow n'a peut-être pas lu, et où je recherche quels seront les groupements successifs dont se composera la fédération mondiale. J'appelle patries les groupes politiques qui vivent sous un même ensemble de lois et de coutumes : tels l'Allemagne, la France, la Grande-Bretagne, l'Espagne, l'Italie, les Etats-Unis, la Suisse..., etc., etc.. Et, à propos de la Suisse, je fais justement remarquer qu'une patrie peut être constituée par des groupes humains parlant des langues différentes, d'où je conclus à la possibilité d'une nation européenne aujourd'hui, européo-américaine demain, mondiale plus tard, malgré la diversité des idiomes qui seraient parlés dans une « patrie » ainsi agrandie.

M. Novicow n'a pas lu ou n'a pas compris, car il me demande à plusieurs reprises si le jour où France et Angleterre vivraient sous le même régime politique — et il aurait dû ajouter : économique, — tous les Anglais se mettraient à parler français ou tous les Français à parler anglais. L'écrivain slave me prête, en m'adressant cette question, une pure ineptie ; et vraiment, s'il n'écrivait notre langue avec une extrême pureté, je serais tenté de lui dire qu'il s'est chargé de la réponse en montrant qu'en sa qualité de Russe il avait été incapable de comprendre ce que j'avais écrit en français.

Après avoir ainsi confondu deux notions, celle de langue et celle de patrie, M. Novicow de poursuivre : « Assurément on peut faire, par exemple, qu'il n'y ait plus d'Empire d'Autriche, cela ne voudra pas dire que la Carinthie, le Tyrol, la Bohême, la Hongrie s'effondreront sous les eaux ou que leurs habitants mourront immédiatement jusqu'au dernier. »

Si l'on ne connaissait M. Novicow, on se demanderait si c'est un écrivain sérieux qui a pu laisser tomber de sa plume un argument aussi puéril.

Tout se résumerait à savoir si l'empire d'Autriche est une patrie, ou un simple assemblage de patries minuscules vivant sous un monarque commun. A nos yeux, l'Autriche est demeurée au stade où se trouvaient toutes les nations européennes il y a six cents ans. Ce n'est ni une nation centralisée comme l'Italie, l'Espagne, l'Angleterre et la France, ni une fédération de nations formant une nation du second degré, comme les Etats-Unis, le Mexique, le Brésil, la Suisse. C'est un agglomérat de peuplades soumises à la domination d'un même empereur, mais n'ayant entre elles aucun lien naturel.

Au contraire, en France, en Grande-Bretagne, en Espagne, la fusion des anciennes patries est faite. L'Ecosse, le pays de Galles, la Bourgogne, le Languedoc, le royaume d'Aragon, le royaume de Valence n'existent plus que comme souvenirs historiques; et quoique le Tessin, le canton de Vaud et celui de Zurich ou de Berne aient conservé une individualité autrement caractérisée que l'Aquitaine ou la Bretagne chez nous, on ne saurait guère mieux aujourd'hui les concevoir en dehors de la Suisse que l'on ne saurait concevoir ces deux provinces en dehors de la France.

Et cependant Bourgogne, Languedoc, Aragon, Castille, Ecosse, Angleterre, canton de Vaud et canton de Zurich ont constitué jadis de vraies patries. Ces patries, en conservant leur individualité comme en Suisse, ou en la perdant comme en France — ce qui est indifférent — se sont fusionnées dans des patries d'un ordre supérieur. Et cependant, si j'avais écrit en l'an 1100 ou 1200, et si M. Novicow m'avait répondu à la même époque, il n'est pas un des arguments qu'il m'oppose aujourd'hui en faveur de la permanence des patries actuelles qu'il n'eût pu m'opposer alors en faveur de ces patries provinciales, comme il le fait d'ailleurs à l'heure présente pour la Carinthie et le Tyrol.

Or, son raisonnement n'aurait rien valu puisque le groupement a eu lieu; et puisqu'il ne valait rien hier, il ne vaut rien aujourd'hui. Si un mouvemont a réuni les provinces en nations, un mouvement plus ample peut et doit grouper les nations en continents, et fusionner plus tard les continents dans la planète.

Si, ensuite, la planète — ou simplement les continents — parleront une seule et même langue; si les langues actuelles se

fondront dans une langue nouvelle plus complète et mieux adaptée à la vie de l'humanité, comme se sont fondus, dans le français, le provençal, le languedocien, le breton et le basque, c'est un problème que je ne veux point discuter, n'ayant point d'éléments pour le résoudre, alors surtout que, si l'hypothèse de la fusion doit se réaliser, elle est assez lointaine, pour ne pas nous intéresser actuellement.

Au fond, ce qui tient au cœur de M. Novicow, ce ne sont pas les nations : ce sont les langues et les races. Or, les nations existantes ont prouvé qu'aucune raison de race ou de langue ne s'oppose à l'agrandissement des patries, dont le résultat doit être l'impossibilité des guerres et la fraternité humaine au sein d'une société d'où les différences de classes auront disparu.

J'ai écrit que nos patries sont trop grandes et trop petites à la fois. Trop grandes, en ce sens qu'elles compriment trop les groupements intermédiaires, trop petites en ce sens qu'elles s'opposent au groupement fédéral de tout le genre humain.

Rien de tout ceci n'est détruit par le raisonnement de M. Novicow. La vérité, au contraire, est que nous sommes d'accord, et que la seule divergence entre nous est une divergence de dictionnaire. Nous ne nous entendons pas sur les mots ; une fois les mots définis, l'entente est faite.

Au fond, ce que j'entrevois, c'est un état de choses tel que chacun jouisse intégralement du produit de son travail sans qu'aucun homme puisse être exploité par un autre homme.

Et c'est une fédération de groupes ethniques, territoriaux, professionnels, moraux, philosophiques tellement enchevêtrés que le genre humain constitue une merveilleuse unité dans une diversité infinie, unité à laquelle pourra alors véritablement s'appliquer l'admirable devise des Etats-Unis : *E pluribus unum.*

Je crois en outre que la société qui résultera de cette harmonie nationale — ou dont cette harmonie nationale résultera, selon que la transformation sociale aura précédé la transformation politique ou l'aura suivie — sera une société communiste.

M. Novicow, si j'en juge par d'autres ouvrages de lui, n'est pas de cet avis. Mais cette question-là n'est point celle qui se trouve actuellement en discussion entre nous; et, sur cette

dernière, j'ai le droit de dire que mon prétendu contradicteur n'a fait que confirmer mes idées; qu'en croyant les combattre il s'est borné à les traduire en une langue différente.

Il importait peut-être de faire ressortir cette particularité. Car il est toujours bon de ne laisser subsister aucune confusion dans les esprits. C'est fait.

ALFRED NAQUET.

MES FOUS

—

LE LEGS

Nous atteignions l'allée des tilleuls, l'endroit le plus solitaire.

« La souffrance exalte les plus humbles impressions. Je vivrai désormais avec le silence. Venu à cette matinée pour m'attacher définitivement le seul ami qui ait deviné la douceur sous le désastre, peut-être ne souffrirai-je plus du balbutiement de ténèbres? »

Sa voix ramenait sans efforts dans la vie la stupeur de *l'Atroce*. La pénétration fulgurante des mots déchirait la nuit de son cerveau.

Vous n'avez pas cru à l'ignominie chuchotée : il faut écarter du monstre les enfants.

Vos cygnes, sur l'étang, là-bas, ont une coulée résignée et pâle, ainsi désormais la flottille de mes pensées dans mon équivoque solitude.

Je m'étais réfugié, il y a quelques années, au bord de la mer, afin de retremper au bain des rêves l'agilité du cerveau. J'errais morne. Le Hasard fantasque me donna la force qui m'a saisi tout entier.

De toute femme, dont on a été le jeune ami, demeure l'asservissement au souvenir d'un bercement. Sans ruse mutuelle nous nous étions aimés. Pour avoir joué dans quelque musicale pantomime, elle devait au théâtre ce joli coulement de la marche si peu rare chez les bohémiennes.

Sa figure, quoique pâlie et engraissée, n'avait point perdu l'embellissement des anciens caprices.

La causerie avait transformé notre connaissance, improvisée au coin d'une rue, dans sa loge, en une subtile amitié. La même confraternité de goûts pour la mollesse crépusculaire des pièces de repos et la clarté des ricuses salles à manger nous lia plus étroitement encore. Elle savait mettre ce rien de perversité dans le plus aimable confort qu'adorent les

moins voluptueux même des hommes et elle avait gardé de son passé des notes délicates dans la voix, quelque chose de chantant et un souci de plaire finement malicieux.

Je sus oublier les cruautés de l'ancienne courtisane pour librement admirer et goûter le corps émouvant sous les étoffes légères, les mains pâles, les gestes tendres, la femme intellectualisée par le luxe et l'amertume souriante de la vie.

Une gaucherie, un orgueil perçu grossier, un besoin d'errance peut-être : le charme se rompit.

Toute rupture n'exige pas précisément de sens.

Elle mourut, laissant, sans fortune et sans asile une fillette de quinze ans. Sa dernière lettre, un appel éperdu vers moi. « Marthe ! Marthe! La pauvre enfant ! Les bêtes immondes l'entoureront. Quelqu'un qui serait son libérateur, son Sauveur ! »

Ce legs singulier tombant dans ma solitude me rendit stupide. Je me suis toujours garé des enfants comme des vieillards.

Une amie de la famille m'amena l'orpheline que je voulus confier à quelque directrice de collège. Secrète dans sa douleur, l'abandonnée excita bientôt mon imagination. Tout d'abord, se mouvant devant moi une grande fille pâle, épuisée de larmes, au brusque abîme arrachée, je m'étonnai. Un silence nouveau meurtri. Seule sa chevelure dardait sa flamme.

Un mois après sa venue, ébloui de l'aventure, je la tenais pour camarade. En retour d'un enjouement fraternel, elle se montra moins lasse. Son cœur se détendit de l'effroi et la fraîcheur de l'insouciance, ainsi qu'une brise, nous frôla. Je m'initiai à briller. Je revins avec elle aux fêtes spirituelles. Mes visions, mes trouvailles, pierreries dont je parais son cerveau. C'était enfin la marée large des pensées gonflées de la joie et de la douleur humaines, une plénitude de fierté et de sécurité. Sûr de la substance de ma volupté, je prenais sur mes genoux le petit corps de printemps clair et rien n'était peut-être plus délicatement inattendu que ce grisonnant versant sur sa fille adoptive son perpétuel enchantement.

Vaporeuse, non point, mais cruelle et ample, je lui montrais la vie, préservant de tout contact avilissant le calice de sa robe, la chair de ses lèvres, la divine nudité même de ses mains.

Marthe, mon œuvre brève et pure ! Je ne crierai plus de rage ni d'impuissance, dément d'orgueil.

Sans effroi, entre les mains de la pensée, la plus précieuse matière qu'artiste eût jamais possédée ! Pour ma joie, pour celle de ceux qui l'approcheraient, je créerais la jeune femme lumineuse et libre, ombre tapie depuis si longtemps au fond de mes songeries.

Bravement, nous marchions déjà aux mensonges, elle encore toute illuminée de deuil.

Marthe, un jour, murmura : « Sortir du cercle magique de ta pensée et infliger à la vie l'éblouissante défaite : aimer, être aimée dans le triomphe des seize ans, belle et haute! »

Je l'avais faite mon héritière.

Notre solitude se peupla de voisins de campagne, de familiers que n'avait pas trop effarouchés notre bonheur hors les convenances et les étiquettes. Le peu d'humanité que nous désirions glissa jusqu'à nous. Une bonne Dame (Marthe en riant l'appelait Petite mère), nous offrit ses conseils, sans blesser notre amour-propre. Sa simplicité en harmonie avec sa figure pâle, sa maison où l'on respirait le parfum des tapisseries fanées, des étoffes exténuées, l'eau des vieux miroirs, le calme de l'inaltérable province, sa vie toute frappée d'effacement, l'approche, croyais-je, d'un bienveillant crépuscule. Point de bavardages ni de solennels arrêts, mais la rigueur des intérêts mondains, la domination de son front ruiné et de sa défiance observatrice et perspicace. Elle aimait la bonne chère, songeait aux besoins de l'Eglise et à son propre salut. Son grand calme intérieur pâlissait de repos la petitesse enfantine de ses mains que seule la sagesse semblait avoir baisées.

L'automne étirait ses voiles d'or et de brume violette dans la grelottante splendeur des lointains. Aux soirs tiédis de la lampe, aux soirs fraternels sous les tentures des ténèbres, la Dame raisonnable écoutait nos confidences, nos songes, nos espoirs. Une grâce d'aïeule souriait, semblait-il, au passé de nos vieilles tasses.

Elle observait ma nervosité et supputait les charges dont ma succession se trouverait grevée par mon testament et mon codicille.

Marthe virginalement épanouissait la nudité mondaine de ses dix-huit ans. La moelleuse surprise de voir, un soir, réu-

nis autour d'elle tous ceux qui avaient entendu son rire heureux, je voulus la lui donner, comme un bouquet d'intimités. Libéré du bruissement des robes et du déploiement parfumé des grâces verbales, je demeurerais l'écouteur de la rumeur de fête.

L'enfant me découvrit fumant une cigarette dans le fauteuil du cabinet de travail. Un cri, un cri strident, une tombée d'effroi.

Marthe me pétrissait le visage d'ongles de ténèbres, de démence, et sauvagement s'élançait hors de la pièce. Echevelée, la robe déchirée, elle vint s'écrouler sur les genoux de la bonne Dame.

Dressés, les invités m'interrogeaient.

« Ne me touchez pas, ne me touchez pas ! » clamait-elle, le corps secoué de frissons.

Mon approche l'affolait.

Je me laissai entraîner, un froid dans les vertèbres.

A mon retour elle avait disparu avec la consolatrice. Les quelques hommes restés opposèrent à mon angoisse un froid mépris. Le lendemain, mandé chez le procureur de la République, je retrouvai enfin ma pauvre enfant.

Debout, immobile, Marthe parlait.

Le crime, le sang, la mort plutôt que la boue noire de ses yeux, l'éclat des mots sur ses lèvres glacées ! Les mains aux tempes j'entendais :

« Erotomane, vieillard libidineux, corps dénudé, livres sadiques ! »

Marthe demandait grâce pour ne plus subir les caresses révoltantes, les tortures sanglantes.

Terrorisée, elle avait revêtu les travestis des opérettes, mimé toutes les amoureuses. Tour à tour une madone aux douloureux voiles, une Salomé obscure. Mon regard sur le sien appuyé n'arrêtait pas l'horrible jaillissement.

Un souffle d'épouvante hérissait ma chair.

J'ouvris la bouche, je tournoyai, je tombai comme une masse.

Longtemps j'ai crié avec tout ce qui me restait de volonté, de force, de vie. Mon cri, un râle, le sinistre bris de mon cerveau.

Je crus demeurer le vieillard dont le corps tremble sur la

terre heureuse. Vous m'avez vu peut-être écumant, broyé de coups.

Le fou rire cérébral me labourait la tête, le rire de l'Arrêt.

Elle ne m'est plus présente. Une douceur est sortie de la tourmente. Un peu de vertige encore. Il me reste un attendrissement facile pour les petites choses qui n'ont pas face humaine. Je ne peinerai plus en vain, je ne proférerai aucun vocable d'inutile science. J'errerai faible au pays qu'*Elle* a voulu. J'accomplirai des gestes que seul vous comprendrez dans le grand calme blanc de ma dernière station.

—

AMARIOREM MORTE MULIEREM

La gouge, au fond des bouges, une plus radieuse loque charnelle, un port moins clapotant et nauséabond, que la séraphique créature qui m'émascula. La joie ivre de tuer l'Idée (rendons justice à son poétique instinct!) en une plénitude de fierté et de sécurité ne pouvait emplir une âme ordinaire. Intelligente donc, belle assurément, avec de grandes larmes de tendresse et de purs sanglots, nulle poupée mieux ne représenta l'Epouse, l'invincible, la classique Epouse, soumise et pieuse, sous l'enivrant despotisme du mari. Un homme, dont elle ferait un enfant vivant par elle, ne voyant et ne croyant qu'en elle, dont elle broierait, méthodiquement et dans une voluptueuse douceur, toutes les fibres et toutes les vertèbres, un talent qu'elle couvrirait de honte, en le faisant glorifier par une tourbe sans scrupules, un lutteur qu'elle changerait en infirme, ce délice l'avait hantée, dès sa plus suave enfance. La force et l'amour lui apparurent aussitôt comme deux proies, qu'il fallait saisir et torturer.

J'essaierais en vain de redescendre avec vous les calmes abîmes, où, pendant dix ans, je roulais en frémissant d'épouvante.

Malheur plaisant, à qui tombe dans les érotiques filets d'une sèche détraquée, mais pitié à celui qui possède la noble créature penchée sur les féeries intérieures. Elle étouffe de son ombre la chimère. Par d'invisibles liens la magicienne vous garrotte au milieu du concert de louanges qui s'élève autour de son harmonieux maintien. C'est à qui nuancera mieux son

admiration pour le rôle d'adorable gardienne, de maternelle avertisseuse, de tutélaire écarteuse d'obstacles.

Les Esprits du mal connaissaient seuls ses moyens et comprenaient la fin.

Mourante, ses dernières paroles, enflammées de la merveille qu'un fantôme seul demeurât, me glacèrent.

« J'ai vaincu ta chair par l'abstinence et j'ai vaincu ton orgueil par la peur du sublime. Je meurs satisfaite, car tu seras éternellement loué de m'avoir prise comme divine compagne; et j'ai si bien émietté ton énergie et labouré de mes ongles ton cerveau que la folie y germera un jour, je l'espère! »

En un soir dolent, rêvais-je d'un commerce mental? Avais-je froid sous la lampe? Elle parut et je crus à la lumière de ses cheveux et à la chaude pâleur de ses mains.

Elle me plia de la chanson câline. « Prends-moi pour que je sois toi-même. Quand tu me rejetteras, je proclamerai encore mon indignité et bénirai ta justice. »

Douceur de se retrouver dans la lumineuse tristesse du cœur de l'amante! Elle sourit de l'étrange recherche et, portant sa feinte candeur en diadème, s'inclina et me versa ses premiers baisers dévorateurs.

Le prestige de la pudeur usé, doucereusement mortelle s'éleva la contradiction. Pour le parfum ou la nuance d'une fleur, pour un livre, un tableau, pour l'heure du dîner ou le choix d'une promenade, une opiniâtreté à m'éclairer, à me conseiller, à me faire revenir de l'erreur.

Tournant autour de moi, front de marbre et bouche fermée, elle arrêtait les gestes, figeait le rire, pétrifiait la vie. Suavement elle énonçait, l'ogresse effroyable, les plus viles stupidités.

Son art de complimenter et de mettre en relief ce qui est inepte dépassait toute imagination. Une halte dans une rêverie, elle piquait droit sur le paresseux, le grondait, le bousculait. Les bras jetés autour du cou, elle l'accablait de sa douceur, buvait son cœur goutte à goutte, grignotait sa noblesse d'exaltation et de songe.

J'avoue que je portais très mal l'habit et faisais maussade figure dans le monde. Quotidiennement par ses mains habillé, m'enveloppait-elle de recommandations! L'année ne s'était pas écoulée que je ne pouvais plus me passer de ses soins. Je

pleurais, je m'indignais comme un marmot, de ne point trouver boutons, cols et manchettes et je l'appelais pour l'achèvement de la toilette. J'en vins à ignorer mes propres affaires, heureux d'avoir trouvé quelqu'un qui prît ma place et parlât pour moi.

Avis, prières, insinuations, jamais n'éclataient au dehors. Elle se montrait en public avec toutes les marques de la bonté, avec tout l'étalage d'une audacieuse humilité, avec toute l'enflure d'une admiration pour le pur talent. Mon cerveau devint un capital dont il fallait que la douce propriétaire tirât un revenu et le rôle de tourmenteuse transforma naturellement le logis en office de spéculation.

A mesure que dans le corps à corps s'amoindrissait mon énergie, sa prévoyance et son bon sens de bourgeoise entendue aux affaires faisaient plus ardente l'admirable flamme maternelle.

Les bonnes, des vieilles et des mégères, ricanèrent, témoins, souvent complices, de mon abaissement.

Elles inspectaient mon linge, flairaient mon équivoque chasteté, souillaient ma chambre de leur minutieuse et louche propreté. Sous couleur d'affermir et de prolonger ma santé, les purges et les latrines empuantaient ma bouche et mes travaux.

Je devins petit, petit, contre le ventre stérile, sur le sein de pierre. Je subis sans me révolter l'enveloppement de sa miséricordieuse sollicitude. Et quand je découvris les gestes faux, le verbiage artificiel, l'air pâteux d'intérêts, les visages gras, cyniques et sournois de ceux qui m'entouraient par sa volonté, découronné de mes rêves, réduit à la bassesse de monnaie, massé d'entêtés caprices et d'infâmes parfumeries, je ne désirais plus qu'une sorte de bien-être placide. Le vampire m'avait aspiré par tous les pores et se montrait las, lui aussi, de ne broyer que des muscles atrophiés.

Elle avait accompli son destin de dévorer une âme éblouie de beauté.

Le châtiment effroyable de ma veulerie serait de la retrouver au seuil de l'infini, me saluant de ces mots.

« Je suis la mère, l'amante, la sœur, je suis l'adorable Isis. »

—

LES TROIS VENGEANCES

Dans la retraite du docteur X, retraite aristocratique pour ceux dont l'activité mentale a été trop ardente, trois hommes, après une causerie au hasard de la pensée, s'avouaient devant moi avoir trouvé la source la plus impétueuse des joies.

« Je fus un être débonnaire, disait le plus âgé, jusqu'au jour de l'irruption dans mon cerveau de l'idée de vengeance. J'avais épousé une femme qui m'avait apporté avec le charme des gestes le suave despotisme de la beauté. A peine pouvais-je lui adresser le reproche d'agir trop insoucieuse des goûts de ma vie antérieure. Un jour, je la surpris, chair nue et heureuse sous la ruée d'un domestique. Les yeux fermés, à genoux, elle attendait la mort. Doucement, je la relevai. Dans son cabinet de toilette je lui fis respirer de force le flacon d'éther de ses migraines. La ricanante domesticité congédiée, je télégraphiai à quelques louches agences. Bientôt m'arrivait une forte fille, heureuse de quitter une vie de misère, qui joua son rôle avec esprit et fermeté.

« Dans la chambre de l'épouse d'hier, une table de travail, une couchette puérile. La fierté, arrachée comme un vêtement volé, l'infidèle vacillait d'une ivresse d'épouvante. La grâce des lèvres, la noblesse des attitudes, tout l'être de chair et de cœur définitivement figé. Ses mains transparentes et fuselées accomplissaient de monotones devoirs. Accoudée sur le bord de la fenêtre écoutait-elle les souvenirs d'autrefois, ma tourmenteuse gagée entrait en institutrice et de la férule indiquait le coin de la pièce où, le tablier noir noué à la taille, la chevelure sur le dos, la jupe courte découvrant les mollets nus, elle devait subir, humble écolière, l'ignominieuse punition.

« Pendant des années, nous parcourûmes tous trois une partie de la terre. Les étrangers s'étonnaient de sa figure de silence. Pour un mot trop net, pour un regard trop clair, elle regagnait la chambre d'hôtel d'où s'échappaient sous la morsure du fouet des gémissements. Dans les villes amoureuses et chantantes, je promenai son corps amaigri et de suppliante soumission.

« Elle mourut avec une âme d'enfant, une poupée entre les bras. »

Les deux hommes avaient écouté sans manifester aucun

étonnement le récit du vieillard doux et triste. L'audacieuse candeur de la confidence vibrait encore que l'un d'eux, une musicale violence dans la voix, dit à son tour :

« Vous dégustâtes longuement le philtre enivrant de votre vengeance, mais n'eûtes-vous pas des jours de languissante solitude? Pour moi, chaque heure fut une heure de ravissement. Trompé, je dissimulai ma honte jusqu'au jour où mon imagination fertile sut se mouvoir à l'aise dans l'architecture de ma vengeance. Je ne sais comment cela se fit (un sourire aigu, qui fit frissonner ses auditeurs, souligna cette benoîte ignorance), mais souvent des gens de police me ramenèrent la superbe mondaine prise en flagrant délit de vol.

« Dans le monde, ses yeux fixes, sa démarche saccadée, son âme, convulsionnée comme sous l'angoisse d'un pouvoir magnétique, jetèrent le trouble et la consternation.

« On me loua de mon amour indestructible. Cependant, sur le conseil de ses plus proches, je songeai à l'internement. Avec force je repoussai la promiscuité d'un asile. Nous trouvâmes une secrète propriété où je me décidai à faire construire, à deux pas de la maison d'habitation, un pavillon grillé et scientifiquement aménagé. J'enfermai dans la nouvelle demeure la pauvre démente et ma douleur. Personne ne vint troubler notre coin de sauvagerie.

« Jour et nuit épiant sa détresse, je vécus de ses emportements.

« — Folle, je deviendrai folle de vos cruautés! Ouvrez-moi cette porte, retirez-moi cette chaîne! »

« Quand, écumante de rage, bouleversée de voir dans mon regard la joie tranquille qui y flottait, elle criait, hurlait, mordait l'air épais et lourd, se révulsait, emplissait la chambre de sa démence de bête aux abois, la douche, la bonne douche implacable et sourde la fustigeait. Je maniais le jet avec lenteur et adresse. Les coups de plomb de l'eau sonnaient mat sur la chair révoltée. La robe légère, le mince corsage moulaient, maillot lamentable, le corps épuisé. La tête roulait dans la chevelure écroulée et des mains d'agonie ébauchaient quelque prière.

« Un domestique emportait sur son lit la misérable rigide. Les poings aux tempes elle gémissait, la figure contre la muraille, pour échapper à la fulgurante ironie de mon

regard qui, plus encore que la torture de l'eau, l'anéantissait.

« Domptée, elle s'atterra à mes pieds et implora ma merci. Je la changeai en bête. Une corde autour du cou, nue, elle rampa sur le ventre, mangea et but dans une auge, s'immobilisa en des torpeurs d'étable.

« Je la trouvai pendue, un matin. Elle était devenue hideuse à contempler. »

« Moi, fit le troisième, après un silence admiratif pour tant d'ingéniosité et d'énergie, j'ai toujours éprouvé au contact de la femme presque un dégoût. Dès ma plus tendre enfance, je manifestais la plus grande répugnance à embrasser une petite fille. Je redoutais même le baiser maternel. La paume de mes mains se couvrait de sueur, le jour de l'an, à la seule pensée des embrassades obligatoires. Vous devinez que l'état merveilleux et singulier dont vous avez joui ne me vint pas de la traîtrise d'une femme. J'atteignis cet enthousiasme des sens et de l'esprit par l'exercice journalier de ma vengeance contre un être charmant de corps et d'esprit, mais plus dépravé qu'une courtisane.

« J'avais comblé mon ami de tout ce qui à vingt ans peut flatter et exalter un cœur généreux. Ma maison était la sienne. Il se mouvait dans mon luxe et dans mes pensées avec l'aisance d'un fils. Il déployait même la tyrannie d'une petite maîtresse et ses caprices troublaient parfois notre harmonieuse amitié. J'eus tort de l'accabler du poids de ma libéralité. Partout où il allait, sa parole légère et parfumée répandait les plus viles accusations. Avec une habileté longtemps insoupçonnée, il tissa autour de moi la plus moëlleuse, mais la plus envenimée toile d'araignée.

« Quand je voulus sortir de l'atmosphère de soupçons où je me vis enfin enveloppé, le fourbe m'avait perdu à tout jamais.

« Les mères écartaient de moi les enfants ; les hommes m'écoutaient, des insultes muettes dans les yeux ; les jeunes gens m'observaient avec défiance. Je quittai l'Europe pour aller nourrir dans les foules des peuples nouveaux l'espoir de terrasser le monstre.

« Armé pour la vengeance, on m'avait oublié. Lui menait un train assez brillant et semblait installé fortement dans l'estime de ses concitoyens.

« Je fis l'investissement de sa vie. Grâce à ma fortune, accrue encore par dix années de vie obscure, je pus composer autour de l'exécré un cercle d'intimes à mes ordres.

« Le livre qu'il lisait, l'habit qu'il portait, la femme qu'il aimait, autant de forces destructives et occultes que je dirigeai contre le mécanisme de ses organes et la vivacité de son intelligence. Je cantharidai tout ce qu'il touchait, jusqu'aux animaux voluptueux. La viande, le pain, le vin ravagèrent de troubles neurasthéniques son organisme. Comme un enfant que des pédagogues pervers voudraient lâcher à travers le monde monstrueusement inconscient, je le fis pétrir de caresses subtiles et atroces. Son masseur joua de son corps ainsi que d'un instrument lourd qu'on affine à force d'obstination et de génie. Il ne marcha plus, il n'entendit plus, il ne dormit plus comme le troupeau des hommes. L'imagination nourrie de lectures et de visions obscènes, le corps pénétré à son insu jour et nuit d'odeurs inconnues, caressé de mains meurtrières, intoxiqué savamment, se débilitèrent. Secoué de convulsions, il glissa à des rêves de torpeur. Il n'analysait plus, il jouissait. En un an, le plus délirant des aliénés sensuels.

« La volupté l'avait enfin pris par les cheveux et l'entraînait violemment vers l'abrutissement ou la mort.

« Une nuit de débauche, payée pour la chute définitive de son apparence d'homme et pour la contemplation de son ignominie entière, je lui apparus.

« Des enfants, des éphèbes, des matrones entouraient mon ancien ami, qui, bourrelet sur la tête, hochet au poing, sucette en bouche, bégayait dans un berceau. Je le saluai cérémonieusement, je lui parlai avec la voix de jadis, enfonçant doucement ma dignité, comme un genou écrasant, dans la pourriture de son âme. Bien qu'hébété, il me reconnut.

« O minute inoubliable où nos regards se pénétrèrent chargés du passé.

« J'étais accompagné de femmes célèbres par la beauté ou par le talent, d'artistes, d'hommes politiques, d'une troupe, résumé élégant de la vie sociale.

« Il perdit la raison dans la lumière soudaine de ma vengeance et dans l'explosion de rires et de dégoût que j'avais provoquée. »

Les trois hommes, gorgés de voluptés, se regardèrent, pâles et immobiles. Ils se quittèrent sans se saluer, hypnotisés par les visions évoquées, allant peut-être prolonger dans le mystère de leurs chambres la dépravation du sens de l'infini qu'on trouve vibrant au fond de toutes les passions.

LOUIS GATUMEAU.

REVUE DE LA QUINZAINE

ÉPILOGUES

Dialogues des Amateurs

LXXIII. — L'aérobus.

M. DESMAISONS. — Alors, vous aussi, vous voulez aller « dans le ciel »?

M. DELARUE. — Pourquoi pas?

M. DESM. — En quoi serez-vous « dans le ciel », quand vous traverserez l'air à cinquante mètres de hauteur?

M. DEL. — Mais il me semble...

M. DESM. — Y serez-vous plus qu'au sommet de la Tour Eiffel?

M. DEL. — Non sans doute comme hauteur, mais comme liberté, comme allègement, oui.

M. DESM. — Je le veux bien. On ne conteste pas des sensations, surtout quand elles sont imaginaires, quand elles sont futures. Mais après?

M. DEL. — Après, je ne sais pas. On volera. N'est-ce point quelque chose?

M. DESM. — Cela peut amuser une fois; ensuite on s'y fera et cela semblera banal, ou énervant. Croyez-vous que M. Wright s'amuse beaucoup?

M. DEL. — Cela ne doit pas être très drôle de tourner en rond autour d'un champ, mais quand il voudra s'élancer à travers les espaces, quelle ivresse!

M. DESM. — Voyons, prenez-vous l'invention au point de vue pratique ou au point de vue théorique?

M. DEL. — Je ne suis nullement mécanicien. Je me mets au seul point de vue pratique, et je me réjouis d'être bientôt affranchi de la terre et de ses bruyants et sales moyens de locomotion.

M. DESM. — Vous êtes plaisant.

M. DEL. — Et pourquoi donc? Vous devez être de ceux qui ont nié l'avenir de l'automobilisme.

M. DESM. — Certes, et qui le nient encore.

M. DEL. — Vraiment, c'est trop fort!

M. DESM. — Mon cher, considéré comme un auxiliaire du chemin de fer, l'automobile est un petit progrès, qui n'est point, dans tous les cas, sans valeur. Considéré en soi, c'est un recul. La grande

limousine, que vous voyez passer avec envie, c'est la berline de voyage du temps de M. de Talleyrand. Berline rapide, mais berline. L'autobus, que vous voyez également passer, mais sans envie, je pense...

M. DEL. — En effet.

M. DESM. — C'est, à la ville, l'ancien omnibus encore un peu moins confortable ; c'est, à la campagne, la vieille diligence gravissant les côtes avec plus d'entrain. L'automobile eût été un progrès social en 1820; après les chemins de fer, c'est une régression.

M. DEL. — Si vous le prenez ainsi, je ne dis pas. Mais l'utilité sociale est-elle tout ?

M. DESM. — A peu près, car il y a bien des chances pour qu'elle soit aussi l'utilité individuelle. Profitez-vous beaucoup des limousines de quarante chevaux?

M. DEL. — Je les connais de vue.

M. DESM. — Les possesseurs de ces limousines profitent-ils aussi des chemins de fer ?

M. DEL. — Assurément.

M. DESM. — Concluez.

M. DEL. — Il est certain que le chemin de fer est social et que l'automobile est particulariste.

M. DESM. — C'est tout à fait cela. Eh bien, l'aéroplane sera encore bien plus particulariste que le chemin de fer. Le nombre de ses passagers sera toujours très limité.

M. DEL. — Je le crois aussi.

M. DESM. — Mais je vous concède l'aérobus à cent kilomètres à l'heure et à quatre ou cinq passagers.

M. DEL. — Fichtre ! Je n'en demandais pas tant.

M. DESM. — Attendez la suite, c'est-à-dire, calculez vous-même ce qu'il faudra d'aérobus pour transporter du Havre à New-York les trois cents passagers de luxe qu'emporte un grand transatlantique.

M. DEL. — Inutile.

M. DESM. — Comprenez donc que l'aéroplane ne sera qu'un nouveau privilège accordé aux riches. Invention mécanique très belle, mais, dans la pratique, si elle l'atteint jamais, invention anti-sociale.

M. DEL. — Faudrait-il donc arrêter toutes les inventions qui ne doivent pas être d'une utilité universelle ?

M. DESM. — Je n'ai rien dit de tel. Je conseille seulement au peuple, dont nous sommes par la médiocrité de nos ressources, de ne pas s'enthousiasmer pour une merveille dont il ne connaîtra jamais que par ouï-dire les beautés. Je conseille aussi à ceux qui écrivent de ne pas laisser croire que cinq ou six milliers d'aéroplanes filant au-dessus de l'Europe puissent faire changer une cheville au vieux bateau de la civilisation. Au point de vue du bonheur humain, qui est

le mien, l'avenir aéroplanique me semble tout à fait insignifiant. Et même si les plus chimériques rêves des Jules Verne, des Wells et des Robida se trouvaient accomplis, nous aurions toujours à vivre la même vie. Si une invention mécanique doit un jour bouleverser le monde, elle ne point pas encore.

M. DEL. — Tout ce que vous dites est très raisonnable, mais ne m'enlève rien de mes illusions. Laissez-nous nous amuser, que diable !

M. DESM. — Oui, je me sens quelquefois trop raisonnable. Je ne participe pas assez aux rêveries populaires. Mon organisation physiologique fait que je vis mal dans l'avenir. Le présent est pour moi tout ; il contient le passé aussi bien que le futur et ce qui fut ne m'intéresse, ni ce qui sera, qu'autant que mon présent n'en est point troublé. Avec vos plaisirs futurs, vous me gâtez mes plaisirs de la minute. J'ai besoin de vivre au moment le meilleur de la civilisation, et vous venez me dire que ce moment gît dans les temps que je ne verrai pas !

M. DEL. — Quel égoïsme !

M. DESM. — Cher ami, c'est avec de solides égoïstes qu'on fait les solides nations, et les humanités heureuses sont celles qui accomplissent leur vie sans se soucier des lointaines possibilités. Il n'est pas nécessaire que tout le peuple soit en état de constante insurrection intellectuelle. Un boulanger suffit pour mille habitants, qui n'ont qu'à manger le pain et n'ont pas besoin de savoir comment il se fait. Les inventions à grand fracas, quand elles se multiplient trop, compromettent l'équilibre humain. On s'habitue à vivre dans le devenir, qui est presque toujours l'impossible, et la beauté du présent échappe aux sensibilités trompées, qui la dédaignent. Sans doute, il faut, à moins de déchoir, que l'humanité travaille à se surmonter sans cesse, mais ni tout le monde n'est appelé à ce labeur, ni tout le monde n'est même appelé à le comprendre. C'est pourquoi, les nouvelles quotidiennes de l'aéroplanie surexcitent les cervelles populaires sans aucun résultat pour elles qu'une fièvre vaine. J'entendais l'autre jour blâmer violemment l'État de racheter les chemins de fer de l'Ouest au moment où les aérobus allaient rendre les chemins de fer ridicules et surannés. Un journaliste, d'ailleurs, lui donnait raison le lendemain en publiant sérieusement un tableau des distances aéroplaniques. Lyon, mon cher, est à 6 h. 30 de Paris en aéroplane et Toulouse à 9 h. 35. Hein ?

M. DEL. — Des mots en l'air.

M. DESM. — En effet, des mots en l'air, des mots en l'air.

REMY DE GOURMONT.

LES ROMANS

Romain Rolland : *La Foire sur la place* et *Antoinette*, Ollendorff, 7 fr. — Anatole France : *L'Ile des Pingouins*, Calmann-Lévy, 3. 50. — Jean de Fossendal et l'auteur d'Amitié Amoureuse : *L'Amour guette*... Calmann-Levy, 3 50. — A. Bailly : *Les Divins jongleurs*, Plon 3. 50. — Willy : *Pimprenelle*, Auteurs modernes, 3.50.— Paul Margueritte : *Ma Grande*, Hachette, 3. 50.— Anne Osmond : *Le Sequin d'Or*, Hachette 3.50.

Jean-Christophe à Paris, par Romain Rolland. Je suis en retard avec cet auteur... parce que je n'ai jamais pu le lire à *l'endroit*. Voyez plutôt : j'ouvre le volume intitulé *Antoinette* et je lis à la rubrique du même auteur : I. *Antoinette*, II. *La Foire sur la place*. J'attends donc la réception de *la Foire sur la place* pour finir l'histoire, mais à la réception de cette *Foire sur la place*, j'ouvre ce second volume et je lis à la mention du même auteur en question : I. *La Foire sur la place*, II. *Antoinette*. Que je commence par l'un ou par l'autre j'aurai fatalement lu à l'envers ! C'est horriblement inquiétant. Déjà, pour le *Jean-Christophe* tout court, d'ailleurs en quatre volumes, j'avais reçu *le Matin* avant *l'Aube* et malgré une certaine dose de bonne volonté qui me sert d'intelligence je n'y avais rien compris du tout. Le grand défaut des grands romans, c'est d'être trop grands... et puis ça coûte cher ! Enfin, comme je ne suis pas ici pour regarder à la dépense, je puis vous dire que ce *Jean-Christophe* faisant la place, dans la foire parisienne, à propos de sa musique, me fait peur. Cette sorte de Wagner, brute géniale et ennuyeuse, fort honnête homme, mais d'une grossièreté tudesque, nous épluche de si près que nous en sommes réduits à montrer nos amandes toutes nues... et Dieu sait si elles sont amères ! Rien ne lui échappe ; la façon dont on fabrique la beauté de nos femmes, et la manière de payer des éditeurs, le tour de main des journalistes ou des poètes et l'art de faire de nos premiers théâtres l'école des plus mauvaises mœurs. Je ne résiste pas à la tentation de citer : « Il semblait que ce fût partout le même esprit de prostitution cérébrale. Il y avait deux écoles parmi les marchands de plaisir : l'une était la bonne vieille façon, la façon nationale, le gros plaisir bien sale, à la bonne franquette, la joie de la laideur... etc... etc... L'autre école était *modern-style*, beaucoup plus raffinée, plus écœurante aussi. Les juifs parisianisés et les chrétiens judaïsés, qui foisonnaient au théâtre, y avaient introduit le mic-mac habituel des sentiments qui est le trait distinctif d'un cosmopolitisme dégénéré. Ces fils qui rougissaient de leur père s'appliquaient à renier la conscience de leur race ; et ils n'y réussissaient que trop. Après avoir dépouillé leur âme séculaire il ne leur restait plus d'autre personnalité que de mêler les valeurs intellectuelles et morales des autres peuples... Ceux qui étaient alors les maîtres de théâtre à Paris excellaient à battre ensem-

ble l'ordure et le sentiment, à donner à la vertu un parfum de vice, au vice un parfum de vertu, à intervertir toutes les relations d'âge, de sexe, de famille, d'affections. Leur art avait ainsi une odeur *sui generis*, qui sentait bon et mauvais à la fois, c'est-à-dire très mauvais : ils nommaient cela « amoralisme »... Leur style n'était pas moins mêlé que leurs sentiments. Ils s'étaient fait un argot composite, d'expressions de toutes classes et de tous pays, pédantesque, chatnoiresque, classique, lyrique, précieux, poisseux et poissard, une mixture de coqs-à-l'âne, d'afféteries, de grossièretés et de mots d'esprit qui semblaient avoir un accent étranger... Parfois cependant la vraie nature de ces écrivains juifs se réveillait soudain, montait des lointains de leur être à propos d'on ne savait quels échos mystérieux provoqués par le choc d'un mot, d'une sensation. Alors c'était un amalgame étranger de siècles et de races, un souffle du désert, qui, par delà les mers, apportait dans ces alcôves parisiennes des relents de bazar turc, l'éblouissement des sables, des hallucinations orientales, une sensualité ivre, une puissance d'invectives, une névrose enragée à deux doigts des convulsions, — Samson, qui brusquement — assis depuis des siècles dans l'ombre — se lève comme un lion et secoue avec rage les colonnes du Temple qui s'écroulent sur lui et sur la race ennemie. » Hein ? Qu'est-ce que vous dites de ce bolide dans votre assiette ? Moi, humblement, je prends du lait ! Oh ! L'amoralisme pour le mouchoir des auteurs en vogue ! L'argot composite poisseux et poissard ! Et le petit vent du désert qui sent la pastille du sérail voisin ! Mais, cher Monsieur, vous avez donc perdu la tête ? On pense ces jolies choses-là, on les pense toujours, on ne les avoue jamais ! vous oubliez que pour appeler un chat un chat ou traiter de juif un israélite, il faut être colossalement riche aujourd'hui ou si fatalement pauvre qu'on ne puisse avoir le droit de rien emprunter. Et tout le volume est de ce ton violent, bourru, d'une insolence irrémédiable. Je sais bien qu'*Antoinette*, sœur dévouée, pâle figure d'ange, nous console un peu de ces coups de trique ; seulement elle n'a aucun rapport avec la figure principale, ce masque wagnérien, grimaçant de fureur du Jean-Christophe parcourant les différents cercles de l'enfer parisien pour y faire entendre sa musique... et des vérités tonitruantes. Monsieur Romain Rolland, vous avez un courage pas ordinaire, un courage vraiment français, cependant, laissez-moi vous dire (aussi bien j'ai fini de boire mon lait !) que vous auriez pu vous abstenir de nous faire envoyer tout ça par un Allemand ! Il ne manque pas de musiciens ennuyeux chez nous et s'il vous en fallait un absolument pour monter cette gamme, vous n'auriez eu que l'embarras du choix.

L'Ile des Pingouins, par Anatole France. « Il est extrêmement difficile d'écrire l'histoire. On ne sait jamais au juste comment

les choses se sont passées ; et l'embarras de l'historien s'accroît avec l'abondance des documents. » C'est sans doute parce que c'est très difficile que l'auteur s'y consacre exclusivement ! Voici au moins trois volumes, des genres les plus différents, que M. Anatole France dévoue à cette noble cause. L'histoire ! Quelle histoire ? Mais la seule, l'unique, l'histoire de *l'Affaire ! L'Ile des Pingouins*, la Pingouinie, qui pourrait bien représenter la France, un beau pays, ma foi, puisque l'auteur en porte le nom, n'est pas une île à proprement parler, c'est un *isthme*, ça sert de pont entre deux continents : *l'Affaire* d'hier et *l'Affaire* d'aujourd'hui ! Pour notre grand académicien qui détient le record de l'ironie pingouine et celui de l'élégance grecque, il n'y a qu'une histoire : celle du crime de *Pyrot*, le petit juif qui avait volé quatre-vingt mille bottes de foin. (Jadis, je veux dire dans l'histoire d'avant celle-ci, ce petit juif s'appelait autrement. Mais j'ai oublié son nom.) Je n'ai pas lu *Jeanne d'Arc*, parce que les livres sérieux ne me regardent point, Dieu en soit loué ! pourtant je parierais mon couteau à papier contre l'innocence du traître Ullmo, autre petit juif de distinction, que l'histoire très véridique, la seule, de cette Jeanne-l'Arc-là contient son chapitre sur *l'Affaire*, et étant donné le singulier non moins que délicieux état d'esprit de M. Anatole France, je ne m'étonnerais guère d'y voir le traditionnel évêque Cauchon se prononcer nettement contre la révision que vous savez. Oui, c'est certainement difficile d'écrire l'histoire, surtout *cette* histoire, et toute la science, toute l'ironie, toute l'élégance grecque, romaine ou française ne peuvent faire que la même histoire puisse nous amuser longtemps. A l'heure actuelle, nous sommes des tas qui ne nous préoccupons plus du tout de savoir comment les choses se sont passées, précisément à cause de l'abondance des documents, j'allais dire : des matières. Nous sommes des tas qui rêverions de lire un beau livre dans lequel nous serions sûrs de ne pas *le* rencontrer innocent ou coupable. Que voulez-vous, cher Maître, il y a même des gens que ça rase si effroyablement de l'entendre appeler *le juste*, qu'ils en prennent un revolver... pour se boucher les oreilles. Or, fait nouveau que je signale à l'attention de votre grand esprit documentaire, les pingouins de Pingouinie les acquittent...

L'Amour guette... par Jean Fossendal et l'auteur d'*Amitié amoureuse*. Encore ! Voyons : de deux choses l'une : si l'auteur d'*Amitié amoureuse* n'a fait qu'un livre de bien, il conviendrait de ne pas l'avancer avec cette noble insistance, et si, comme j'en ai eu la preuve déjà, il a fait beaucoup de volumes très bien, pourquoi ne serait-il pas successivement l'auteur de tous ces volumes de plus en plus forts ? Il y a la troisième chose qui est le souci de la réclame... Mais c'est la solution vulgaire et je ne veux pas m'en occuper. D'ailleurs il faut que je m'occupe du roman de M. Fossendal. L'amour guette une pauvre

souris paysanne, une petite rate des champs normands aimant honnêtement son mari beaucoup plus âgé qu'elle, tout en pensant au marin parti à la mer pour y pêcher la morue. (Comme on entend ce soir la plainte des mouettes!) Le jeune pêcheur, cousin de Marine, revient mélancoliquement. Il est sans ami, sans amie, on l'accueille au foyer conjugal sans penser à mal et le mal arrive, selon l'usage. Les deux amoureux sombrent dans les bras l'un de l'autre, ensuite au fond de l'Océan qui efface leur faute. Il y a de bons détails de mœurs villageoises.

Les Divins jongleurs, par A. Bailly. Le divin roman de François d'Assise qui, jeune homme fortuné, doué de tous les meilleurs dons de ce monde, abandonna famille, fortune et honneurs pour courir les chemins pieds nus, suivi des foules illuminées par les rayons de sa tendresse, un peu aussi par la beauté de son visage, car il y a toujours de l'amour dans une foule montant vers le jeune mâle gracieux qui la domine. Le pauvre jongleur pleure sur l'ordre qu'il a fondé et qu'il voudrait plus proche de son humilité; il protège deux enfants qui s'aiment et leur permet l'amour profane après les avoir déliés de leurs serments ; il parle aux animaux comme à ses frères; il soulève tous les poids humains et se joue de toutes les difficultés de la vie terrestre, parce qu'il est soulevé lui-même par une force inconnue aux mortels. Les paysages à la fois brûlés par le soleil et cette sorte de fièvre intérieure qui les fait voir surnaturels sont bien peints, en manière de fond d'or nimbant le saint vêtu de sombre bure.

Pimprenette, par Willy. Vers la fin de ce livre, on trouvera un joyeux plaidoyer en l'honneur de la légèreté du costume, lequel plaidoyer nous prouvera que Willy (qui a maintenant de la barbe au menton) est très capable de gagner les plus mauvaises causes, y compris la sienne. Il est certain que Willy, avec ou sans barbe, est incorrigible. Il n'aperçoit, dans la vie quotidienne, que des petites femmes court vêtues et longuement coiffées ; mais est-ce bien sa faute ? *Pimprenette*, devant un aéropage d'Europe, représente l'esprit parisien, c'est-à-dire un petit trottin seulement vêtu d'un carton à chapeau, et alors il est facile de prouver qu'il porte le monde entier dans sa tête, vu la grandeur du carton à chapeau... et l'honneur est sauf.

Ma Grande, par Paul Margueritte. En lisant ce joli roman de l'intimité d'un frère et d'une sœur, je pensais au cri sincère de Poil de Carotte : « Tout le monde ne peut pas naître orphelin. » Le héros de cette histoire, un homme doux, impose la présence de la grande sœur acariâtre à la jeune femme qu'il aime et il en résulte les pires ennuis. Moralité : il faut fuir ses parents, surtout quand ils vous adorent, et les tenir à distance dans leur propre intérêt ! C'est d'ailleurs finement expliqué avec toute la délicatesse désirable entre gens

bien élevés, mais c'est curieux tout de même d'introduire ça sous ce vocable : *petite bibliothèque de la famille.*

Le Sequin d'or, par Anne Osmond. Ça, c'est de l'ouvrage pour snobs et snobinettes. C'est bien fait.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Jean-Paul Nayrac : *La Fontaine. Ses Facultés psychiques. Sa Philosophie. Sa Psychologie. Sa Mentalité. Son Caractère*, 1 vol. in-8, 5 fr., Henri Paulin et Cie. — Henri Lavedan : *Bon an, mal an*, 1 vol. in-18, 3.50. Perrin. — Jules Claretie : *La Vie à Paris. 1907*, 1 vol. in-18, 3.50, Fasquelle. — Edition illustrée des chefs-d'œuvre de la Littérature. Choderlos de Laclos : *Les Liaisons dangereuses*, 1 vol. in-8, 0., 95, Maurice Bauche.

M. Jean-Paul Nayrac, dans cet ouvrage, a démonté, pièce à pièce, l'intelligence et la sensibilité de **La Fontaine**; il en a étudié tous les rouages, séparément. Il nous explique ensuite comment ces rouages se commandent les uns les autres et reconstitue ainsi la vie physiologique et psychologique du fabuliste. Il faut avouer que l'analyse psychologique ne saurait avoir la précision d'une analyse chimique ; cependant ce travail est intéressant et peut-être pas tout à fait vain. M. Nayrac, pour ses études, pour ses expériences, s'est surtout servi des lettres intimes et de ce qu'il a trouvé de plus personnel dans les œuvres du fabuliste. Il nous dit comment son cerveau réagissait aux chocs extérieurs, et il le classe parmi les visuels et les impulsifs. La Fontaine est curieux de tout, de toutes les émotions physiques, mentales et sentimentales, et il se donne en entier à sa passion du moment. Mais il a une faculté admirable d'oublier et se trouve ainsi toujours vierge devant la vie et le passé qui ne fait qu'enrichir son subconscient de ses images et le fructifier de sa cendre, sans entraver aucun de ses gestes du moment présent.

M. Nayrac nous explique bien le mécanisme spécial de la mémoire du fabuliste, qui ne retient que les images visuelles des choses, qu'il associe par analogie. Son cerveau rejette aussitôt, sans se l'assimiler, ce qui lui est inutile à retenir, ce qui ne saurait le nourrir. C'est un travail de sélection inconscient. L'auteur nous explique encore que les distractions légendaires du poète, loin de signifier une paresse de son esprit, indiquent au contraire une grande activité cérébrale, une tension perpétuelle de sa pensée. S'il est distrait, s'il semble marcher dans la vie comme un halluciné, c'est qu'il n'est plus dirigé automatiquement que par son subconscient, tandis que son cerveau travaille.

La Fontaine est un exemple de la maturité tardive. C'est à quarante-quatre ans qu'il a produit ses premiers écrits et ce n'est que trois années plus tard qu'il publia ses premières fables : « Si les anthropologistes, observe M. Nayrac, ont pu remarquer, par la suite,

que les intelligences précoces s'étiolent beaucoup plus rapidement que les autres, nous pouvons renverser les termes de ce jugement et dire, en pensant à La Fontaine, que les vrais esprits d'élite, c'est-à-dire ceux qui se maintiennent égaux et uniformes dans le temps, sont ceux qui, comme lui, restent longtemps à l'état de larve et de chrysalide. »

On a souvent parlé, et le poète lui-même, de la paresse du fabuliste. Sa paresse est plus laborieuse que le labeur de beaucoup de ses contemporains, mais il ne veut faire aucun effort pour travailler à ce qui ne le tente pas. Il n'a pas de système préalable où classer ses découvertes, et il aime à pouvoir, selon son humeur, changer d'opinion et de philosophie. Voici un curieux schéma de la philosophie du fabuliste :

Il est un précurseur immédiat des encyclopédistes, car il a des tendances rationalistes. Comme les écrivains du XVIIIe siècle, il possède déjà cet esprit critique, cette vaste curiosité qui constituent la base même de l'édifice scientifique ; de même qu'eux, il rejette comme indémontrables, comme vains, les problèmes des éléments derniers des choses ; comme eux il délaisse et persifle la religion et les prêtres.

Comme il n'accepte que ce qu'il a lui-même contrôlé, il n'a pas ce qu'on appelle de sens moral, au point de vue chrétien. Si même on l'observe de près, on doit reconnaître que la morale de ses fables est immorale, divinement immorale, comme la vie. M. Nayrac l'insinue lorsqu'il constate que La Fontaine doit plutôt être rangé parmi les psychologues que parmi les moralistes.

M. Nayrac voit encore dans La Fontaine un précurseur de Taine, même, davantage, un inspirateur du philosophe. Taine, en disant que « l'hallucination est une perception fausse, et que la perception est une hallucination vraie», n'aurait fait que mettre en formule scientifique une intuition du fabuliste, qui avait écrit que les yeux « ne nous trompent jamais en nous mentant toujours ».

On peut dire, à propos de l'impulsivité du fabuliste, qu'il ne cultive obstinément aucun bovarysme, sinon celui, commun à la plupart des hommes, qui consiste à chercher le bonheur dans la femme, c'est-à-dire, en dehors de soi-même. Nos bovarysmes ont d'ailleurs toujours un peu raison. La Fontaine a la volonté d'obéir à ses impulsions, ce qui est sans doute plus sage que de leur résister. Il ne s'intéresse qu'à lui-même, mais ce lui-même, il le connaît, il a passé sa vie à l'analyser avec minutie. Et, comme c'est la femme et l'amour qui lui donnent le plus grand sentiment de puissance et de vie, il aime la femme, l'amour et ses illusions. Nul n'a mieux décrit les délices et les tourments de l'amour, et on peut citer cette définition de la jalousie :

O triste jalousie ! ô passion amère !
Fille d'un fol amour que l'erreur a pour mère.

Dans un dernier chapitre sur la *Mentalité* de la Fontaine, M. Nayrac essaie de synthétiser les conclusions partielles des chapitres précédents. Il le fait en petites phrases concises qui répètent l'essentiel des pages antérieures, et c'est une excellente méthode. En résumé La Fontaine est un faible, un lymphatique, qui n'a jamais voulu faire effort pour s'adapter à la vie pratique. M. Nayrac nous le présente, avec quelques réserves, comme un neurasthénique, toujours fatigué. Mais par cela même qu'il se sent toujours fatigué, il éprouve du plaisir à faire ce qui le réveille, l'excite. Cette fatigue, qui a besoin d'être secouée, explique sa curiosité qui se veut toujours renouvelée. On trouve en lui un certain fonds de mélancolie, mais aussi un immense besoin de bonheur et la force de le chercher, et de le trouver.

§

Sous ce titre **Bon an, Mal an**, M. Henri Lavedan a réuni en un volume des chroniques légères qui parurent, ces deux dernières années, dans *l'Illustration*. C'est un journal de la vie parisienne où l'auteur relate les petits faits de l'actualité, autour desquels il évoque ses propres souvenirs, avec un esprit qui ne manque pas d'une certaine vulgarité. La caractéristique de M. Lavedan, c'est d'être spirituel avec une petite pointe d'émotion. Parfois, on devine qu'il a fait effort pour être spirituel et le lecteur doit aussi faire effort pour être réjoui ; il n'y arrive pas toujours. Sceptique sur beaucoup de choses, M. Lavedan retrouve sa gravité lorsqu'il parle de l'Académie, « cette antichambre de la Postérité », il ne doute pas une seconde que l'Académie ne soit le centre vivant de la littérature et qu'il n'y a pas de gloire en dehors d'elle. A propos de l'Académie, cette définition qu'en donne M. Faguet : « En majeure partie un choix de vieillards qui se réunissent pour se regarder mourir. Rien de plus triste. »

Au point de vue littéraire, M. Lavedan appartient à ce qu'on appelle la littérature du boulevard. Que M. Lavedan ne se fasse pas trop d'illusions, pas plus que l'Académie, le boulevard n'est « antichambre de la Postérité ». A ce propos, les manuels qui traitent de la littérature actuelle seront tous à refaire, avant dix ans, lorsqu'on aura oublié que M. Rostand fut pris un instant pour un poète, et M. Abel Hermant pour le prince des romanciers.

§

M. Jules Claretie, dans **la Vie de Paris**, 1907, nous apprend, par une citation d'un vieil *Almanach des Spectacles*, qu'il ne faut pas confondre le succès avec la gloire. Un oisif a calculé qu'en 1816 avaient obtenu, au théâtre des *Variétés :*

Corneille, 27 représentations. — M. Dumersan, 239.
Racine, 30. — Swerin, 343.
Molière, 81. — Brazier, 522.
Gresset, 4. — Merle, 432.
Andrieux, 33. — Gentil, 383, etc...

Il serait curieux de rechercher quelles furent ces pièces à succès. Le chroniqueur de l'Almanach fait cette réflexion, à propos de l'année 1817 : « Elle n'a pas été trop mauvaise; les bêtises se vendent au poids de l'or. » Mais le succès a toujours un peu raison, et on oublie trop souvent que le théâtre doit être avant tout un amusement : je préfère le plus stupide vaudeville à une pièce à these: la philosophie au théâtre est tout ce qu'il y a de plus ennuyeux.

On retrouve dans ce volume, ce qui fut de l'actualité, l'an dernier : l'apparition des femmes cochères, des premiers dirigeables, l'affaire Soleilland, etc. Voici Marcellin Albert, le rédempteur. Ce sont surtout d'illustres disparus, à propos desquels M. Claretie raconte ses souvenirs. Telles anecdotes sur Berthelot, Sully-Prudhomme, le vicomte de Lovenjoul, apportent leur précieuse contribution à la petite histoire. D'autre part, M. Claretie, qui sait l'influence du journalisme sur l'esprit des foules, rêve d'un journalisme plus discret qui s'abstiendrait de publier le récit des crimes et le compte-rendu des duels, qui ne parlerait plus des suicides. « qui ont, dit-il, leur terrible magnétisme ». On accorde « plus d'attention à un meurtrier qu'à un grand homme », et « l'effroyable méli-mélo de gloires réelles et de renommées faites d'épouvante a singulièrement détraqué les esprits ». Cependant, M. Claretie se rend bien compte que c'est un rêve et que la curiosité publique aurait tôt fait de réclamer sa « pâture de scandales et sa ration de drames ». Je connais un vieux philosophe qui est plein d'admiration pour les apaches, et les considère comme les derniers représentants d'un... certain esprit chevaleresque.

Cette édition des **Liaisons dangereuses** de Laclos, à 95 c., ne s'adresse pas aux bibliophiles. C'est plutôt une édition de vulgarisation qui reproduit quelques-unes des gravures de l'édition de 1796, qui sont bien, dit l'éditeur, « traductrices de la sentimentalité apparente de cette époque ». Il est regrettable que le goût populaire ne puisse plus supporter une certaine liberté d'images, et l'éditeur a cru devoir supprimer deux gravures dont la licence, dit-il, lui paraît dépasser les limites permises. On a mis en épigraphe la phrase de Baudelaire : « Ce livre, s'il brûle, ne peut brûler qu'à la manière de la glace. »

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

Pierre Vialles : *L'Archichancelier Cambacérès ;* Perrin, 5 fr. — Paul Gautier : *Mathieu de Montmorency et Mme de Staël ;* Plon, 3 fr. 50. — Hector Fleischmann : *Les Filles publiques sous la Terreur ;* Méricant ; 3 fr. 50. — Albert Savine : *L'Assassinat de la Duchesse de Praslin ;* Louis-Michaud, 1 fr. 50. — Memento.

L'Archichancelier Cambacérès, par Pierre Vialles. — Après l'architrésorier Lebrun, objet d'un récent ouvrage, voici l'archichancelier Cambacérès. M. Albert Sorel, dans sa grande histoire, se complaît à lui décerner, en toute occasion, le qualificatif ironiquement flatteur de « considérable ». « Homme considérable. » Dans le personnel impérial, dans l'apparat impérial, il est le figurant « considérable »! Le tableau du Sacre, de David, le montre campé en sa massive importance auprès du profil futé de Talleyrand. Il est là, dans « l'empesure », comme disait Bonaparte, dans l'empesure des grands jours, et chez lui de tous les jours, en toque et manteau à la Henri IV, en culotte courte découvrant de magnifiques mollets. Ce sens de l'apparat, du costume, était d'ailleurs, chez lui, un legs de son éducation parlementaire. « Ces hommes extraordinaires », dit-il des anciens magistrats, « se levaient à quatre heures du matin, revêtaient la robe qu'ils ne quittaient plus que pour se coucher... Cette existence austère et solennelle, ce frein imposé par le costume de la magistrature formaient un sacerdoce réel... ». Ce sont ces impressions qui ont dominé et fait sa vie, — nous voulons dire, par le sens du décorum qu'elles y mirent. Ajoutez-y la prudence et l'égoïsme presque maladifs d'un faible.

Jeté dans la Révolution, tant par l'esprit devenu si frondeur de la Robe, de cette Robe où les siens s'étaient succédé depuis plusieurs générations, que par la disgrâce et la pauvreté qu'une inimitié puissante avait attirées sur sa famille (le père du futur archichancelier, Antoine Cambacérès, conseiller à la Cour des aides de Montpellier et maire de cette ville, n'avait pas su vivre en bons termes avec l'intendant Saint-Priest), il y resta un homme de robe, et un homme de robe décoratif, sagace avec cela, réservé, laborieux, type du méridional froid ; et, de l'état juridique, ajusté avec adresse et mesure aux nouvelles mœurs politiques, il se fit un domaine à lui, un fort inexpugnable où les orages révolutionnaires ne purent l'atteindre. Toute cette partie de sa vie, toute cette partie qui n'est pas médiocre, était particulièrement curieuse à étudier, et M. Pierre Vialles a donné tous ses soins à cette étude.

Envoyé, en 1792, à la Convention par les électeurs de l'Hérault, où il exerçait alors les fonctions de président du tribunal criminel, Jean-Jacques-Régis Cambacérès eut le bon sens de comprendre qu'il devait se laisser en quelque sorte porter par sa forte éducation parlementaire, laquelle, en effet, le porta d'autant mieux qu'un caractère

prudent jusqu'à la pusillanimité ne compromettait point l'homme par par ailleurs. Il put donc jouer, dans le domaine juridique, les grandes utilités. Tel, avec plus de combativité, Merlin de Douai. Dans la terrible Assemblée, toujours en mal de législation, la science juridique était fort appréciée. On pouvait se maintenir par là en dehors des luttes sanglantes des partis, et marquer tout de même, devenir une influence et un personnage. Ce fut une chance unique pour Cambacérès, et nous retiendrons chez lui une science des moyens, une habileté de conduite égale à cette chance. Marquer, devenir un personnage, — tout en se bornant, quant à la lutte immédiate, à voir venir le vent, à savoir se trouver, jusqu'à la veille ou l'avant-veille, derrière le plus fort, — comment n'y fût-il point parvenu, le laborieux et avisé juriste qui, dans moins de quatre ans, « rédigea, en dehors d'une quantité de lois de détail sur des points de procédure, d'organisation judiciaire ou de doctrine, trois projets de Code civil et une Révision coordonnée des quinze mille décrets votés depuis 1789 (1) »? Il recueillit, après Thermidor, les fruits de cette conduite. Président de la Convention, du Comité de salut public, du Comité de défense générale et du Comité de législation ; toujours très actif comme membre des Comités exécutifs et comme législateur ; écarté sans doute lors de la formation du Directoire, mais tout aussitôt membre influent des Cinq-Cents, il sut, en somme, sortir de tout cela l'homme « considérable » qu'il resta et devint de plus en plus.

Mais il ne devint guère que cela, un homme « considérable », en entendant surtout par là un homme en place, confortable, digne, solennel, capitonné. On peut dire que l'intérêt de la vie de Cambacérès finit avec la phase révolutionnaire de cette vie. Depuis, second consul, archichancelier de l'Empire, sa situation grandit d'autant plus que son caractère, qui n'avait jamais été très brillant, s'éclipsa davantage. Ce qui avait été prudence devint effacement. Son grand mérite auprès de Napoléon consistait à avoir été l'homme de toute la Révolution qui avait su se compromettre le moins. Le génie, qui, par définition en quelque sorte, passe le temps à se compromettre, aime à ses côtés cette prudence. Il y trouve la sensation de sécurité qu'il n'a pas toujours en lui-même. De fait, Cambacérès était vraiment une raison solide, judicieuse, gâtée d'ailleurs et rétrécie par l'égoïsme. Méridional rassis, à la froideur diserte et précise, lent, manquant de solennité, facile à son individu corpulent, une forte timidité, habile cependant à sortir, le cas échéant, de sa circonspection pour insinuer quelque conseil, il sut prendre Napoléon comme

(1) C'est sous le couvert de sa réputation de juriste qu'il alla jusqu'à se risquer à une intervention politique aussi hardie (hardie, en apparence seulement, car elle était si bien dans le sens des choses) que la proposition de la création d'un tribunal révolutionnaire sans jurés.

nul ne le sut. On regrettera qu'il n'ait pas été écouté quand il se montra contraire à l'exécution du duc d'Enghien, au mariage autrichien et à l'expédition de Russie.

Mais, habileté dans le conseil, solidité dans la conduite, décorum dans la tenue, ce ne sont là que mérites d'homme en place, et il faut autre chose pour rendre un homme intéressant, à la manière de Talleyrand ou de Fouché. Cambacérès n'eut rien de ces mérites d'un ordre plus haut. D'ailleurs, un ogre de jouissances matérielles et de vanité mondaine. Il s'étale dans le faste de sa situation magnifique, avec une lourdeur et comme avec une application goulue d'homme déterminé à n'en pas perdre une miette. Des amis de trente ans, de toute la vie, doivent, dans l'intimité, lui donner du « Monseigneur ». En public, l' « Altesse Sérénissime » est, pour eux aussi, de rigueur. Le demi-stoïcien de la Convention est devenu un demi-poussah formaliste et goinfre. Le livre de M. Pierre Vialles est semé, sous ces divers rapports, d'anecdotes amusantes. La question des mœurs inverties de Cambacérès est touchée à la fin du volume, à titre d'à-côté, de curiosité.

Cambacérès, on le sait, a laissé des « Mémoires » restés inédits. Il faut supposer que ces Mémoires, qui ont été consultés par Thiers, contiennent vraiment quelque chose, tant sous le rapport des faits que, surtout, sous celui des sentiments. Il faudrait voir ce que deviendrait la deuxième partie, assez creuse, de la vie de Cambacérès, si l'on pouvait avoir la confidence de ces sentiments. Cela la relèverait-il, et renouvellerait-il, ici, un sujet que M. Vialles a dû, dans cette partie, traiter, le plus souvent, selon les données connues, traditionnelles, qui sont peut-être incomplètes? L'appoint de quelques lettres inédites, adressées à l'Empereur durant la campagne de France, ne saurait, même à cette heure grave, faire voir en Cambacérès autre chose que l'homme de Cour qu'il était devenu avec toute l'ampleur de sa vieille solennité parlementaire et toute l'adresse de son profond égoïsme.

Il sied, d'ailleurs, d'apprécier, dans le livre de M. Pierre Vialles, l'ouvrage le plus complet, le plus un, que l'on ait à cette heure sur Cambacérès. Toute l'œuvre imprimée relative à l'archichancelier avait jusqu'ici un caractère fragmentaire. Ce livre est aussi une biographie plus qu'un livre d'histoire, et là gît justement la dernière caractéristique, la caractéristique générale du personnage, dont l'histoire sera toujours celle d'une grande fortune particulière, d'une énorme réussite individuelle, et ne sera jamais celle d'une époque.

Mathieu de Montmorency et Madame de Staël, par Paul Gautier. — On doit déjà à M. Paul Gautier d'intéressants travaux sur Mme de Staël, notamment un livre sur « Madame de Staël et Napoléon ». Il a aussi donné, sous le titre de « Dix Années d'exil »,

une édition corrigée et complétée des Souvenirs de Mme de Staël (1), dont on n'avait que l'édition tronquée établie d'après les trop prudentes indications du baron Auguste de Staël. Poursuivant ses travaux sur l'auteur de *Corinne*, M. P. Gautier nous donne aujourd'hui l'histoire des relations du duc Mathieu de Montmorency et de Mme de Staël, histoire retracée d'après les lettres inédites de M. de Montmorency à Mme Necker de Saussure. C'est de celle-ci, cousine de Mme de Staël, que les éditions ordinaires des Souvenirs (celles composées d'après l'édition princeps d'Auguste de Staël) reproduisent une longue étude sur Corinne, étude interminable, mais d'une sérieuse valeur biographique. Unie par des liens, non seulement de parenté, mais d'amitié, à son illustre cousine, ayant partagé à divers intervalles son existence, Mme Necker de Saussure connut chez sa parente Mathieu de Montmorency, et, une certaine affinité des caractères aidant, elle devint la confidente des sentiments de ce dernier pour Mme de Staël, qu'il aimait, on le sait, d'une grande affection, sans qu'on soit certain qu'il ait été, au moins, « l'élu secret d'un jour ». C'est ainsi que la correspondance publiée par M. Paul Gautier, qui l'a encadrée d'un intéressant récit biographique, éclaire de façon définitive cette liaison célèbre.

Le bon Mathieu de Montmorency, qui eut toujours besoin de se dévouer à une cause, cause de l'Amérique, cause du libéralisme et de la jobarderie politique en 89, cause de la légitimité sous la Restauration, s'était, dans l'intervalle, alors que le Consulat et l'Empire laissaient, dans le domaine politique, des loisirs à son zèle d'apôtre, consacré à ce qui fut la plus absorbante et peut-être la plus ingrate de toutes les causes qu'il défendit jamais, nous voulons parler de Mme de Staël. Corinne, la grande agitée, lui donna beaucoup de mal, et l'on revoit, dans ces lettres où Mathieu de Montmorency a mis l'accent de son affection inquiète, facilement attristée, préoccupée d'un idéal un peu transi de pureté, de tenue morale, toute la vie sporadique de Mme de Staël. Aidé de la douce Mme Necker de Saussure (une vraie vocation aussi pour les bonnes œuvres, branche de l'éducation), l'excellent M. de Montmorency s'était institué le directeur de conscience de son instable et fougueuse amie. Tâche laborieuse, où aussi bien il apportait des exigences, dont on ne sait si c'est quelque sorte d'amour pour la grande passionnée (encore qu'assez hommasse) qui les inspirait, ou plutôt quelque scrupuleuse casuistique du sentiment moral qui semble avoir assez été dans le caractère de Mathieu de Montmorency. C'est ainsi que, scrutant la douleur de Mme de Staël lors de la mort tragique du second fils de celle-ci, il trouve le moyen d'écrire ceci : « Quel malheureux jeune homme...

(1) Voy. *Mercure de France* du 15 janvier 1905 et du 15 décembre 1906.

Quelle mère plus malheureuse encore, ce me semble, par ce qui manque à la pureté de ses regrets ! » (Mme de Staël et son fils n'avaient jamais beaucoup sympathisé, lui soldat, et soldatesque, elle intellectuelle, « tout esprit », comme on disait alors (1).) « J'espérais chaque jour quelques mots d'elle, qui me fissent au moins comprendre la nature de sa douleur. » La « nature » d'une douleur qui devait être ici, malgré les divergences de caractère, la chose la plus naturelle du monde : voilà bien le difficultueux Mathieu de Montmorency, rejeton tardif et trop affiné d'une race millénaire. Et s'il en était ainsi dans un cas aussi simple, que devait-ce être dans des conjonctures beaucoup plus délicates, qui ne manquèrent point, comme la liaison avec Benjamin Constant (oh ! ce Benjamin Constant, comme le candide Mathieu de Montmorency l'aime peu !), comme les opinions politiques et philosophiques de Mme de Staël, comme toute la tenue de sa vie, enfin ! Il faut vivement remercier M. Paul Gautier de nous avoir permis de lire ces curieuses lettres, qui intéressent au plus haut point l'historien, nous entendons l'historien curieux non seulement de faits, mais de caractères et d'âmes. Une « âme », c'est ce que fut Mathieu de Montmorency, dans les conjonctures troublées de son temps, avec la noblesse et les inconvénients parfois un peu ridicules attachés à cette condition. Et c'est ce qui apparaît dans cette correspondance, si curieuse aussi en ce qui concerne Mme de Staël.

Les Filles publiques sous la Terreur, par Hector Fleischmann. — Voulant démontrer l'intérêt de son sujet, l'auteur nous dit que le négliger serait « dédaigner la source la plus merveilleuse des études pathologiques que peut mériter la Révolution ; serait enlever à l'examen de la névrose terroriste la meilleure part de ses documents psychologiques... ». Sans partager absolument l'opinion de M. Hector Fleischmann (ce qu'il y eut surtout dans la « névrose terroriste », ce fut la peur ; il est vrai que la peur pourrait se lier, sinon à l'amour, du moins à la débauche), on doit dire qu'il ne s'abuse pas tout à fait. Michelet, cité par lui, n'a-t-il pas écrit que, pendant la Terreur, « la multiplication des filles, l'énervation de l'homme était un vrai fléau » ? Renan, dans *l'Abbesse de Jouarret* n'a-t-il pas montré l'érotisme de cette société vivant sous le couteau ? Mais nous ne suivrons pas M. Fleischmann quand il voit on ne sait quel rapport entre l'exacerbation érotique du Palais-Royal et la fièvre héroïque des frontières. Il se peut qu'il y ait là une obscure filiation psycho-physiologique ; qu'une fois de plus l'Amour soit « frère de la Mort ». Mais nous laisserons cela, imitant l'auteur lui-même, qui indique le problème et passe outre, pour donner surtout à son livre un intérêt de curiosité documentaire. Cet intérêt ne saurait se nier. Dans une

(1) On connaît ses réprimandes, pour les grossièretés du jeune sabreur envers Schlegel.

première partie, l'on multiplie les recherches et les observations sur « la Vénus des Carrefours ». Mais le morceau de résistance de l'ouvrage est une description du Palais-Royal, où l'on a prodigué des trésors d'érudition historico-galante. Deux études biographique, complètent le volume, l'une sur la fameuse Mme de Sainte-Amaranthes cette reine de la « haute noce » du temps, l'autre, tout indiquée et en quelque sorte de rigueur, de style, sur le Marquis de Sade. L'ouvrage, redisons-le, est composé, texte et gravures, avec un sens très averti, très dil igent de la curiosité. Et si l'un des aspects de la Terreur peut se trouver dans l'érotisme, l'auteur de ce volume aura certainement, par ses recherches, rendu service à l'histoire psychologique.

L'Assassinat de la duchesse de Praslin, par Albert Savine. — C'est une réhabilitation du duc de Praslin que M. Albert Savine semble bien avoir entreprise dans cet ouvrage. On sait que l'assassinat de la duchesse de Praslin, née Sébastiani, par son mari, le duc de Praslin, membre de la Chambre des Pairs, fut un des scandales qui marquèrent les dernières années de la monarchie de Juillet. L'histoire de cette cause célèbre a été plusieurs fois écrite. M. Savine a, pour sa part, apporté un considérable appoint de recherches personnelles. Et il pense avoir trouvé ce que l'on peut appeler du nouveau : le duc de Praslin aurait été un mari malheureux, et spécialement malheureux, trompé à... Lesbos. De là, après de longues souffrances morales, et au dernier terme de la désorganisation de la famille, le meurtre. Quant à Henriette Deluzy, l'institutrice des enfants du duc, elle ne fut point l'intrigante qu'on a voulu montrer ; mais, femme intelligente, cœur droit, affirme-t-on, elle devint peu à peu et tout naturellement la confidente des tristesses du duc, le refuge d'un honnête homme. Telles sont les deux nouveautés qu'on doit à cet ouvrage. Il ne nous semble pas que des preuves bien convaincantes soient données quant à la nature des torts de la duchesse. Cette question, qui était la principale à examiner dans ce livre (à supposer qu'une telle enquête fût possible), n'est guère mieux qu'indiquée. Il est vrai que les lettres adressées par la duchesse à son mari, lettres plus ou moins d'excuses et de regrets, sont d'un ton singulier, équivoque, à la fois comme honteux et exalté. Somme toute, on a l'impression que, pour une raison ou pour une autre, le duc fut surtout un homme malheureux. M. Albert Savine, à la fin de son intéressant ouvrage, aux gravures curieuses, relègue définitivement au rang des fables la légende qui fait survivre le duc de Praslin à son empoisonnement pour ne le faire mourir, après un simulacre d'enterrement, que de nombreuses années plus tard.

Memento. — M. A. Lechevalier a rendu service à l'histoire régionale en composant et publiant ces *Notes pour servir à l'Histoire des Communes du canton de Goderville avant 1789*. (René Doutreligne, Goderville, Seine-

Inférieure, s. p.) Recueillis dans les « Livres du Trésor » (registres paroissiaux), qui subsistent encore dans quelques communes de ce canton, et surtout dans l'état civil qui, « établi en double à partir du XVIe siècle », existe au greffe du Tribunal civil du Hâvre, les matériaux de ces Notes ont été répartis par M. Lechevalier en trois groupes, nettement indiqués pour les communes les plus importantes : Histoire féodale, Histoire religieuse, Histoire civile. L'auteur a eu de la sorte la patience, méritoire, utile, de relever et de classer les éphémérides des vingt-deux communes composant le canton de Goderville, depuis le XIIIe siècle jusqu'à 1789. On n'attend pas que la trame de ces éphémérides soit indiscontinue. Les lacunes, et nombreuses, étaient inévitables. Cela n'empêche pas que nous ayons là, pour un pays donné, la collection de petits faits (ces petits faits dont Taine proclame l'excellence) la plus capable de nous communiquer une idée de la vie du peuple des campagnes durant la seconde partie du moyen-âge et pendant les trois derniers siècles de l'ancien régime. M. A. Lechevalier mérite les félicitations de tous les amis des sciences historiques.

EDMOND BARTHÈLEMY.

PSYCHOLOGIE

G. Revault d'Allonnes : *Les Inclinations*, leur rôle dans la psychologie des sentiments, in-8, F. Alcan, 3 fr. 75. — Georges Dwelshauvers : *La Synthèse mentale*, in-8, F. Alcan, 5 fr. — Paul Souriau : *Les Conditions du Bonheur*, in-16, Armand Colin, 3 fr. 50. — La Vieuville : *Essai de Psychologie japonaise*, in-16, Augustin Challamel, 3 fr. — Memento.

M. G. Revault d'Allonnes a trouvé, dans la psychologie contemporaine, une indifférence à l'égard de la question des **Inclinations**, une pénurie de documents, une absence de vues générales, que M. Th. Ribot avait déjà eu l'occasion de constater en ce qui concernait les passions. « Une atmosphère de théologie et de morale, nous dit M. G. Revault d'Allonnes, semble régner sur cette région de la psychologie, et les psychologues sont comme découragés d'y pénétrer. » Si quelques-uns se sont essayés à des monographies sur des inclinations particulières, l'amitié, la tendresse, la curiosité, le goût esthétique, aucun ne paraît avoir été pris du désir d'esquisser un travail d'ensemble, une psychologie générale des inclinations.

C'est donc une étude de ce genre que l'auteur se propose de mener à bonne fin. Mais, pour être impartial, nous devons ajouter immédiatement qu'il ne semble pas en réalité viser un but aussi désintéressé que tendrait à le faire supposer son exorde. A mesure que se dessine le plan général du livre, il en ressort de plus en plus nettement que les inclinations servent surtout de prétexte à M. G. Revault d'Allonnes pour l'amener, au fond, à défendre une théorie personnelle du mécanisme des émotions, opposée aux thèses de James, Lange, Sergi et Sollier. Aussi le verrons-nous élargir, selon sa commodité particulière, et pour ces besoins ultérieurs, la conception usuelle, le sens ordinaire du terme inclination jusqu'à englober sous ce titre

ces « systèmes vivants, quel que soit leur degré de complexité et de durée » auxquels donnent lieu par leur composition les « forces psychologiques primaires » et auxquels sont applicables « les notions d'association et de dissociation, d'affinité et d'incompatibilité, d'assimilation et de désassimilation, d'évolution », soit presque tout le dynamisme mental. Il devient alors fort simple d'enlever, lorsque les nécessités de l'argumentation l'exigent, l'inclination à la vie purement sentimentale, et de concevoir, sous le nom d'inclination *inémotive*, ce qu'on eût appelé sans cela une tendance motrice, sans ton affectif, située par conséquent dans le domaine intellectuel ou purement moteur. Cette façon de voir qui permet de jouer sur l'équivoque sentimentale créée par le terme inclination, conservé en dépit de la disparition de tout élément affectif, amène également M. G. Revault d'Allonnes à nous proposer d'admettre l'existence d'une mimique émotionnelle, *inémotive*. Ce n'est pas que l'on ne puisse concevoir un relatif degré d'indépendance entre la mimique et l'émotion : l'exemple de certains acteurs, l'existence même d'un code mondain attestent le réalité d'une dissociation partielle de la mimique et de l'émotion. Etait-il besoin, pour l'expliquer, de recourir à l'hypothèse psychologique de la persistance d'une inclination, devenue inémotive, hypothèse qui, selon M. G. Revault d'Allonnes, trouverait une confirmation physiologique dans les expériences de Bechterew et de Sherrington (1), ainsi que dans l'observation de la malade Alexandrine ?

Nous ne pouvons entrer dans le détail d'une discussion de ce genre qui, à elle seule, occupe environ la moitié du livre. Toutefois, il n'est pas indifférent de noter une objection de M. Piéron adressée à l'auteur et attirant son attention sur la possibilité d'un siège sous-cortical de l'émotion (noyau caudé), hypothèse appuyée sur les expériences de Pagano, et le fait psychologique que l'émotion soustraite en général à la volonté par rapport aux autres phénomènes psychiques prend par là « un caractère inférieur » qui rendrait vraisemblable sa localisation dans les ganglions basilaires. Cette objection, M. G. Revault d'Allonnes ne semble pas l'avoir heureusement combattue en continuant à recourir à une « inclination consciente capable de subsister et d'agir en l'absence de l'émotion proprement dite » et en répondant que :

... Jamais un centre particulier n'est conscient, psychique, sensible sub-

(1) Il s'agit d'animaux continuant à donner des manifestations de crainte, de satisfaction, etc., bien que privés, les uns (expériences de Bechterew) de l'écorce cérébrale, les autres (expériences de Sherrington) de toute sensibilité et de toute connexion avec les centres nerveux nécessaires à la réaction consciente, sauf pour la tête, une partie des membres antérieurs, et le diaphragme, apesthésie obtenue par transection de la moelle et des nerfs vagues.

jectivement : il est seulement un appareil récepteur, transmetteur, organisateur des influx afférents et efférents. La sensibilité subjective, l'affectivité, et en général la conscience, supposent des actions d'ensemble, le fonctionnement cyclique de vastes systèmes composés de centres multiples.

D'après cela, il ne saurait donc plus s'agir, dans le cas des expériences de Bechterew et de Sherrington, de l'intervention d'une « inclination consciente », la conscience supposant, d'après M. G. Revault d'Allonnes, « le fonctionnement cyclique de vastes systèmes, etc. ». Si cependant le système qui subsiste est jugé assez vaste pour être traduit psychologiquement par « inclination consciente », ne devient-il pas au moins arbitraire d'accorder seulement la conscience au résultat du fonctionnement de ce mécanisme et de lui refuser l'émotion ? Non, certes, si l'on admet la théorie *viscérale* de l'émotion que nous offre l'auteur ; mais, dans ce cas, nous voici contraints de tenir pour acquis *a priori* ce que l'on se proposait précisément de nous démontrer *a posteriori*.

Quant à l'exemple de la malade Alexandrine, qui se plaint en pleurant de n'éprouver aucune émotion, bien qu'elle en donne tous les signes, dissociation de la mimique et de l'évolution — qui, rappelons-le, peut être volontaire sans s'accompagner d'aucun trouble viscéral — attribuée par M. G. Revault d'Allonnes à une anesthésie viscérale, ou plutôt à une analgésie sans anesthésie tactile et musculaire, nous lui opposerons ce fait d'observation aisée, que, dans certaines anesthésies artificiellement obtenues, et de même nature — analgésie sans anesthésie tactile —, par exemple à l'occasion de courtes opérations de chirurgie dentaire, le sujet peut ressentir une violente émotion, une inclination nullement inémotive (crainte), tout en n'éprouvant aucune douleur, et en demeurant incapable d'articuler un mot — autre dissociation de la mimique et de l'émotion, involontaire celle-là. — Les « sensations affectives » telles que l'angoisse, par exemple, ne peuvent, par conséquent, être appelées, comme le croit l'auteur, « viscéro-cérébrales », puisqu'elles subsistent malgré « l'analgésie sans anesthésie tactile », contrairement à ce qu'il affirme.

§

Dans **la Synthèse mentale**, M. G. Dwelshauvers s'attache à mettre en relief la nécessité d'admettre un acte de synthèse à l'origine de notre vie mentale ; celle-ci, d'autre part, s'opposerait à toute mesure, n'étant pas composés d'états spatiaux, et tiendrait son unité de ce caractère de synthèse. L'auteur combat en conséquence toute théorie mécaniste, et aboutit à une conclusion analogue à celles de M. Bergson.

En réalité, c'est le problème du rôle de la conscience dans notre vie

mentale qui se trouve posé là. Est-il résolu, et dans le sens que désire M. G. Dwelshauvers? Il faudrait pour cela que soient reconnus valables ses arguments. Or, cette légitimité semble difficile à admettre, au moins en ce qui concerne certains d'entre eux. Que penser de l'affirmation suivante :

Notre conscience réfléchie change essentiellement les conditions des actes, si l'on compare ces conditions à celle des faits physiques. Entre l'action et la réaction il n'y a pas équivalence dans la vie mentale : une excitation minime peut déchaîner une explosion de passion, et inversement notre force de caractère peut nous aider à résister aux sollicitations les plus énergiques.

C'est réduire, on le voit, les conditions des faits physiques à une simplicité bien rarement observable. Au fond, la différence que croit constater M. G. Dwelshauvers serait en contradiction avec les plus nombreuses applications de la loi de conservation de l'énergie. Dans la vie physique, également, « une excitation minime peut déchaîner une explosion... »; le manque d'équivalence entre l'action et la réaction, dans ce cas, n'est qu'apparent; et il ne viendra à l'esprit de personne de s'étonner qu'une amorce de fulminate, inoffensive si elle éclate dans un pistolet d'enfant, puisse, en détonant au sein d'une gargousse de poudre B ou d'une caisse de dynamite, produire une catastrophe! Et « inversement » quelques millimètres de gutta et de paraffine suffisent pour empêcher un courant des « plus énergiques » de nous électrocuter.

Selon cet auteur, il y aurait encore une autre différence entre le fait mental et le phénomène, en ce que toute prévision, en psychologie, est impossible :

Même en connaissant très bien la manière de sentir et de penser d'un ami, après l'avoir suivi longtemps dans ses actes, je ne puis dire avec certitude comment il agira demain. Il sera placé dans les mêmes conditions objectives : peut-être agira-t-il d'une façon très inattendue.

Il est assez surprenant de voir formuler sérieusement des objections de ce genre, les conditions hypothétiques d'une telle expérience — il sera placé dans *les mêmes conditions objectives* — étant, par définition, actuellement irréalisables. Ce qui demeure exact, c'est que *demain* apportant un élément *nouveau*, *différent*, toute prévision est impossible. Mais il en est de même, dans les sciences physiques, et à l'égard de phénomènes beaucoup plus grossiers. Un chimiste connaissant très bien les propriétés d'un métal se refusera à prévoir comment il agira si je lui incorpore, même en faibles proportions, un élément nouveau, témoin les longs et coûteux essais auxquels ont dû procéder les usines métallurgiques, lors de la fabrication d'aciers nouveaux, aciers chromés, etc...

Je ne saurais donc, comme nous y invite M. G. Dwelshauvers, conclure de ces prétendues différences à « un dualisme entre la connaissance de la matière et celle de l'esprit, entre les sciences physiques et les sciences morales ». Mais, au contraire, ne suis-je pas autorisé à me demander si c'est bien d'une intuition, en contradiction constante avec le mécanisme infiniment complexe de cette vie mentale, qui m'est décrite comme un flux tourbillonnant de phénomènes toujours différents, que me vient un sentiment d'unité, et si cette unité ne m'est pas plutôt imposée du dehors par la fixité relative du monde extérieur, sa permanence spatiale, sa rigidité de cadre solide, emprisonnant le tableau mobile de ma vie mentale et l'empêchant de s'évanouir, en lui opposant la double barrière d'un automatisme extérieur et mécanique, reflété et renforcé par celui de ma vie inconsciente et organique? Que cette double barrière vienne à se fausser, normalement, comme dans le rêve, ou anormalement, à l'occasion de maladies, la prédominance de la vie mentale *consciente* nous offre, au lieu de sublimes intuitions, le triste spectacle du désordre et de l'incohérence, allant des divagations du rêve jusqu'aux délires et aux hallucinations de la folie. Plus logiques que nos modernes idéalistes, les anciens considéraient, il est vrai, de telles manifestations, à l'égal de révélations surnaturelles et quasi-divines.

§

Nous regrettons de ne pouvoir que citer, en raison des proportions déjà trop considérables de cette chronique, **les Conditions du Bonheur**, un excellent ouvrage de M. Paul Souriau, où sont déterminées scientifiquement, selon les méthodes modernes, les conditions physiologiques et psychologiques du bonheur ; ainsi que l'**Essai de Psychologie Japonaise**, de M. La Vieuville, abondant en vues originales.

Memento. — *Journal de Psychologie*, n° 3 : un curieux article du Dr Legrand étudie *l'Influence du langage* sur la mentalité chinoise. Aux comptes-rendus de la Société de Psychologie, une communication du Dr Sollier montre certaines représentations liées à des fonctions caractérisées par des sécrétions. Elles disparaissent lorsque la sécrétion se tarit, et reviennent en même temps que le rétablissement de la fonction : idées de coquetterie, préoccupations amoureuses surgissant chez une vieille fille de 46 ans, en même temps que les menstrues réapparaissent, après guérison de la morphinomanie qui les avait supprimées à l'âge de 20 ans. — N° 4. M. Bernard Leroy publie une observation de perversion sexuelle, *Passion des chaînes*, qu'il distingue du masochisme.

Au sommaire du n° 28 des *Archives de Psychologie :* une enquête de M. Varendonck sur les *Idéals d'enfants*, et un important article de M. E. Claparède, *Classification*, et plan des méthodes psychologiques.

GASTON DANVILLE.

QUESTIONS COLONIALES

Lucien Hubert : *L'Éveil d'un monde. L'Œuvre de la France en Afrique Occidentale*, Paris, Alcan. — E. Jung : *L'Avenir économique de nos colonies* (Indochine, Afrique Occidentale, Congo, Madagascar), Paris, Flammarion. — Le Congrès de l'Afrique du Nord. — Le prix de revient de la politique marocaine (Enquête du *Courrier européen*). — Memento.

M. Lucien Hubert, député, qui s'est, depuis plusieurs années, spécialisé dans l'étude des questions coloniales africaines, publie chez l'éditeur Félix Alcan, dans la « Bibliothèque d'histoire contemporaine », une importante étude sur *l'Œuvre de la France en Afrique Occidentale*. L'auteur a donné à cette étude un fort beau titre : **L'Eveil d'un monde.** Ce faisant, il a évidemment été entraîné par l'intérêt qu'il portait à son œuvre et il en a condensé là toute la grandeur subjective. Ce monde qui naît est tout à fait en bas âge. Ce n'est encore qu'un enfant débile et balbutiant, réclamant pour de longues années encore les soins vigilants de la métropole, sa mère. Mais, j'admets volontiers l'optimisme de M. Hubert, qui, là, comme dans son œuvre précédente consacrée à la politique française au Maroc, est d'un optimisme sincère et bien renseigné. Envisageant, dans un chapitre liminaire, l'évolution de nos principes de colonisation, M. Hubert constate justement les erreurs successives de la mentalité coloniale en France, il montre le bourgeois français estimant que « les colonies sont un placement de dupes », parce que ces pays nés d'hier ne remboursent pas immédiatement la métropole de ses débours. Il condamne, en passant, un peu trop délibérément peut-être, le système de grandes concessions mis en vigueur au Congo français en 1899, système qui a valu cependant quelques profits à cette colonie, puisque la seule concession des Sultanats du Haut Oubangui a versé à cette heure plus de deux millions dans les caisses du budget local. Ce chapitre général a pour conclusion un los enthousiaste en faveur de la « politique d'association » et le même enthousiasme se retrouve aux dernières pages de l'ouvrage. M. Hubert déclare : « Protégé, dirigé, éduqué par l'Européen, l'indigène peut enfin vivre, se multiplier, s'enrichir. Il est la matière sans laquelle rien ne se crée ; nous sommes l'esprit qui la vivifie. C'est à nous de concevoir les voies, suivant lesquelles ces peuples, qui n'ont rien pu donner spontanément à l'humanité, s'élèveront à une pleine connaissance de leurs moyens, à un plus large rendement de leur énergie. Ils sont, eux, les auxiliaires obligés, la force juste qu'on guide et qu'on dirige, mais qu'il faut d'abord savoir capter et conserver. » Ironie des mots ! cette dernière phrase pourrait parfaitement s'interpréter comme un vœu de l'auteur en faveur du rétablissement de l'esclavage ! Mais, soyons de bonne foi ; que retrouvons-nous ici sinon l'éternel refrain idéaliste ? C'est le grand cliché socialiste : « Rendons le peuple conscient ! »

Depuis Engels et Karl Marx, que de fois n'avons-nous pas entendu développer cette formule du « prolétariat conscient » réalisant sa destinée? Et à quoi tout ceci a-t-il abouti ? A un commencement évident de conscience dans la classe ouvrière qui s'est manifesté aussitôt par une désaffection totale vis-à-vis des politiciens, vis-à-vis des *initiateurs*. L'action socialiste a dû se transformer et de « politique et parlementaire » devenir de plus en plus « syndicaliste ». Ceci s'est passé en France et s'est passé également en Angleterre, où récemment M. Lloyd Georges dénonçait l'inutilité de l'action parlementaire d'un Burns. Précisément, aux colonies comme dans la métropole, l'heure sonne vite où les exploités dont on provoque imprudemment l'éveil prennent conscience exacte de leur sort et s'aperçoivent de l'ironie des prophètes ou de leur aveuglement, comme on voudra. Saisissant avec cette pénétration subtile et presque morbide des déshérités et des désabusés l'énorme contradiction qui sépare et oppose la théorie au fait, ils comprennent que ce qui importe surtout aux « plus civilisés », c'est le maximum de rendement à obtenir. Ils sentent que l'humanité, dans tout cela, n'est qu'une étiquette trompeuse voilant mal la préoccupation « des plus grands et plus sûrs profits ». Alors, c'est l'explosion des haines, c'est le fossé creusé, le malentendu cruel et souvent irréparable, car la sensibilité des masses est exacerbée, quasi-féminine. Alors, c'est la lutte de classes érigée en principe implacable, dans la métropole ; c'est l'hostilité sourde de nos sujets dans nos possessions d'outre-mer. M. de Pouvourville, dans un article de *la Dépêche coloniale*, rappelait dernièrement : « On a mis à Poulo-Condore le fameux rhéteur indigène Pham-chu-trinh ; on l'a déclaré coupable d'incitation à la révolte contre l'autorité française ; or, j'ai lu très attentivement tout ce qu'on a incriminé dans « l'œuvre de propagande » de Pham-chu-trinh, et ses convictions — du moins celles qu'il a énoncées — peuvent se résumer ainsi : « Du moment que les Annamites ne sont pas assez forts pour se conduire eux-mêmes, ils ne peuvent avoir de meilleurs tuteurs que les Français. » On ne saurait demander de meilleurs sentiments à un Lorrain vis-à-vis de l'Allemagne ni à un Polonais vis-à-vis de la Russie. On ne doit pas demander plus à un Annamite vis-à-vis de la France. Et j'estime que l'indigène assez influent sur ses compatriotes pour leur faire accepter notre domination sous cette forme rend un service à la cause française. » M. de Pouvourville a raison. Ce brave Annamite, qui admettait le principe d'association tutélaire posé par M. Hubert et s'en faisait l'apôtre auprès de ses compatriotes, était bien coupable : on le lui fit voir en l'envoyant à Poulo-Condore. Combien faut-il d'expériences de cette sorte pour dégoûter à jamais de notre sentimentalisme même « un monde qui s'éveille » ? Cette question de doctrine générale évoquée, constatons que l'ouvrage de M. Lucien Hubert

contient un exposé parfait de la situation administrative, financière, politique et économique de l'Afrique occidentale française. Il critique vivement l'institution auprès du gouvernement général d'un contrôleur permanent « emprunté au cadre des Finances et dispensateur d'un visa préalable ». Il y a là, il faut le reconnaître, un contrôle illusoire : mais ceci tient plus au fonctionnement en fait du contrôle qu'à son principe même. M. Hubert loue sans réserve l'organisation administrative et financière de l'Afrique occidentale française. J'estime cependant que le décret du 18 octobre 1904, qui a institué le budget général alimenté par les impôts indirects, correspond à une conception fort discutable, aussi discutable que le principe de l'Union des diverses colonies de la côte d'Afrique. On a procédé en Afrique comme en Indo-Chine, en réunissant en un seul faisceau des organismes différents et ayant droit à une vie propre, autonome. Résultat : la Cochinchine en Extrême-Orient, le Dahomey à la côte d'Afrique, ont connu, grâce à l'Union, des déficits qu'ils avaient toujours ignorés lorsqu'ils constituaient des colonies indépendantes. Cette centralisation est des plus arbitraires. Dans plusieurs articles fort remarquables parus dans *le Temps*, M. le lieutenant-colonel Bernard en a fait le procès pour ce qui concerne l'Indo-Chine. La discussion pourrait être, de même soulevée pour l'Afrique occidentale. Il y a, je sais, l'argument tiré de la nécessité d'une personne morale, d'une unité nécessaire, au point de vue financier, pour les emprunts à contracter dans la métropole. Mais, surtout pour l'Indo-Chine, quelle est l'exacte valeur juridique de cette personnalité administrative constituée par l'assemblage hétéroclite de pays d'administration directe, de véritables « possessions » et de territoires de protectorat ? Le mieux est de ne pas insister. De même, au point de vue financier et fiscal, que vaut le principe de l'attribution exclusive au budget général des impôts indirects et aux budgets locaux des impôts directs ? La conception exactement contraire eût pu être envisagée, et elle l'a été. Il faut, d'ailleurs, en matière fiscale, se montrer excessivement modéré dans ses affirmations. C'est ainsi qu'en Indo-Chine une campagne violente a été menée contre le monopole de l'alcool. L'administration locale traita un jour en Cochinchine avec un syndicat chinois pour lui accorder un certain nombre de dépôts régionaux contre engagement de la part du syndicat d'assurer la vente d'une quantité minima d'alcool. Or, certains conseillers locaux indigènes qui avaient fait contre l'alcool produit par la société Fontaine des déclarations sensationnelles au Conseil colonial de Saïgon, lorsqu'ils eurent vent des pourparlers entamés avec les Chinois, demandèrent qu'une part du contingent promis au syndicat chinois leur fût réservée. Il faut se rappeler que cette protestation des conseillers annamites constituait un des plus forts arguments contre le monopole. Et soudain, les représentants élus des Annamites

demandaient à participer à son fonctionnement ! Cet incident laisse rêveur sur la portée exacte à attribuer aux réclamations fiscales et sur leur sincérité ! Quoi qu'il en soit, la valeur exacte de l'organisation fiscale de l'Afrique occidentale française n'apparaîtra vraiment que dans quelques années. En 1902, — quoique à cette époque et dans cette revue même j'en eusse déjà signalé les défectuosités, — l'organisation financière de l'Indo-Chine apparaissait aux hommes les mieux informés et les plus compétents comme une œuvre remarquable. Il a suffi de peu d'années pour déceler tous les points faibles de cette œuvre qui, le constructeur parti, s'est effritée rapidement. En sera-t-il de même pour l'organisation, d'ailleurs similaire, imposée à l'Afrique occidentale française par M. Roume ? C'est à craindre ; mais à quoi sert jouer les Cassandre ? Le mieux, comme l'a fait M. Hubert dans son remarquable ouvrage, c'est de constater scientifiquement les faits, de les exposer clairement. L'avenir en dégagera la leçon nécessaire. M. Jung, tout comme M. Hubert, nous apporte une note optimiste avec son ouvrage consacré à **l'Avenir économique de nos colonies**. L'auteur nous donne aujourd'hui un premier volume consacré aux quatre grandes colonies à gouvernement général : de l'Indo-Chine, de l'Afrique occidentale, de Madagascar et du Congo. Ce livre, très nourri, bourré de chiffres et de documents, sera d'une aide précieuse aux personnes qu'intéressent les « affaires coloniales ». Je regrette seulement que la composition matérielle du volume, trop dense, ne fasse pas se dégager de cet ouvrage toute la clarté nécessaire. L'auteur, qui a appartenu autrefois à l'administration coloniale, est sévère pour celle-ci. Il n'a pas tort peut-être et il convient d'approuver pleinement certaines de ses conclusions générales : avec raison, M. Jung réclame l'autonomie économique des colonies et fait prévoir les conséquences désastreuses qu'entraînerait une exagération nouvelle du système douanier protecteur ou prohibitif de la métropole. M. Jung désirerait que toutes les colonies des pays de protectorat qui n'ont pas de représentants au Parlement pussent élire un commissaire auprès des chambres et du gouvernement. J'imagine trop quels seraient les résultats désastreux d'une semblable institution. La représentation coloniale au Parlement est un effroyable fléau qui, dans les vieilles colonies, rend toute administration sérieuse impossible. Ces délégués, mêlés aux représentants de la métropole, quoique n'ayant pas le droit de voter, ne feraient que de la politique, et les colonies souffrent assez de ce mal sans qu'on aille encore l'aggraver. M. Jung demande encore l'installation d'offices commerciaux des colonies à Paris. De semblables institutions peuvent présenter une utilité. Mais les tentatives faites, jusqu'à présent, dans ce sens ont toujours lamentablement échoué.

Au mois d'octobre dernier, s'est tenu, à Paris, le **Congrès de**

l'Afrique du Nord. Au cours d'une séance présidée par M. Jonnart, gouverneur général de l'Algérie, M. René Millet, ancien résident général de France en Tunisie, a traité la question suivante : « l'Islam est-il incompatible avec la civilisation moderne ? » Le conférencier a conclu que l'Islam tendra de plus en plus à distinguer le domaine religieux du domaine de la politique. Les deux pouvoirs, spirituel et temporel, si longtemps confondus dans la conception musulmane, cherchent à se séparer : la révolution de Constantinople n'a pas d'autre sens. « La tendance, dit M. Millet, est encore plus marquée dans les colonies françaises. Les jeunes musulmans qui viennent à nous disent qu'ils acceptent les contingences politiques. Il en sera de la religion musulmane comme des autres religions.... Cette distinction des deux domaines est la condition même de l'évolution de l'Islam.... »

Tout cela ce sont des mots et de la mauvaise métaphysique, aussi mauvaise que celle de la note diplomatique demandant à Moulaï-Hafid de renoncer à jamais à la guerre sainte. De l'optimisme, toujours! Ce même congrès s'est préoccupé de la question de la conscription à appliquer à nos sujets d'Algérie. Après une discussion des plus intéressantes, encore qu'assez confuse, le congrès, tout en reconnaissant avec M. Messimy, qui avait été appelé à développer lui-même sa thèse, l'utilité, en raison de la dépopulation croissante de la France, de recourir à la collaboration militaire des Arabes, a émis divers vœux, dont l'un, proposé par le comte de Castries, représente une solution raisonnable :

« Considérant qu'il est rationnel et désirable de chercher à utiliser plus largement les ressources militaires que présentent les populations militaires de l'Algérie ;

« Considérant, d'autre part, que l'établissement de la conscription en Algérie, où depuis quatre-vingts ans les indigènes ont toujours été exonérés du service militaire, pourrait être la cause d'agitations préjudiciables à la sécurité de l'Algérie et serait de nature à ébranler la confiance que l'indigène doit avoir dans l'équité de notre domination ;

« Emet le vœu que le système des engagements volontaires actuellement appliqué en Algérie soit développé par tous les encouragements possibles de manière à fournir à notre armée nationale le complément qui lui est nécessaire. »

Il faut espérer que cette solution prévaudra et que sera évitée à l'Algérie l'application de ce que le sénateur Humbert, dans un article du *Journal*, a fort justement appelé une loi de révolte. Enfin, le congrès de l'Afrique du Nord ne pouvait négliger l'importante question du Maroc : le rapporteur de la question était M. André Tardieu. J'ai rendu compte ici de son important ouvrage sur la conférence

d'Algésiras. Le congrès a été unanime « pour formuler la conviction qu'une politique marocaine vigilante, habile à profiter de toutes les circonstances, assurera seule l'avenir de notre empire africain ». Cette formule n'est pas compromettante et a dû faire sourire, s'ils l'ont connue, MM. Oppenheim, Rosen et consorts.

« Habile à profiter de toutes les circonstances ! » Il faut retenir ceci. La façon impromptue, mais non pas imprévue, dont l'Autriche, en s'annexant la Bosnie et l'Herzégovine, a déchiré l'acte de Berlin, a fait naître des désirs d'initiative dans l'âme des partisans de la conquête marocaine. Pauvre acte d'Algésiras si laborieusement établi, le voici déjà menacé ! Ceci, c'est l'optimisme. Le *Courrier Européen* nous rappelle à une conception plus voisine du fait en prenant l'initiative d'une vaste pétition au Parlement sur le **Prix de revient de la politique marocaine**. Je ne sais si les pétitionnaires obtiendront du gouvernement l'établissement des dépenses de toute nature, sans aucune réserve, causées par la politique marocaine. Ce total, en tout cas, doit être considérable et on n'aura pas grand'peine à démontrer que les résultats obtenus à ce jour sont loin d'être en rapport avec les sacrifices consentis.

Memento. — Dans les *Questions diplomatiques et coloniales* du 16 octobre, M. H. Marchand, moins optimiste que M. René Millet, dans un article intitulé *la Turquie nouvelle et l'Islam*, se préoccupant de la répercussion possible du mouvement des Balkhans sur nos possessions africaines, se demande « si le geste de l'Autriche, et à un moindre degré peut-être celui de la Bulgarie, ne vont pas provoquer brusquement un de ces mouvements de fond qui agitent le monde islamique lorsque les apparences donnent quelque crédit à la légende d'une croisade moderne contre le Croissant, et si... on ne serait point fondé à prévoir, en certaines parties du domaine confessionnel de l'Islam, des agitations plus ou moins localisées, une réaction du sentiment religieux froissé... ».

Dans le *Bulletin du Comité de l'Afrique française*, M. Auguste Terrier, parlant de notre *action en Mauritanie*, déclare : « Ne cherchons point la différence entre « l'opération de police » projetée et la « reconnaissance » ou « expédition » dont le nom effraierait sans doute les timidités du parlement. Le ministère des Colonies a raison d'agir contre les Maures de l'Adrar. Mais il faut bien espérer que l'effort qu'il a ordonné *ne sera point seulement une action momentanée* et que la sécurité et la tranquillité de la Mauritanie seront définitivement assurées. »

Ceci c'est le point de vue conquête : attendons les événements.

La Dépêche coloniale, sous la plume de M. A. de Almada Negreiros, conte une amusante histoire intitulée *le chocolat anglais et l'esclavage portugais* et dont le sujet est la croisade anti-esclavagiste d'un sieur Cadbury, sujet anglais, chocolatier de Bournville, qui va enquêter sur la situation des Noirs dans les plantations de San Thomé. M. de Negreiros, non sans raison, renvoie M. Cadbury aux révélations du Bulletin de législation comparée de Bruxelles relatives à l'esclavage qui subsiste dans quelques-

unes des possessions anglaises, notamment dans la Southern Nigeria et au Transvaal, et se demande pourquoi l'activité de ces philanthropes de contrebande ne s'adresse qu'à des petits pays, à l'Etat du Congo et au Portugal, et jamais aux colonies anglo-saxonnes.

CARL SIGER.

ÉSOTÉRISME ET SPIRITISME

Paul Oltramare : *Histoire des Idées théosophiques dans l'Inde*, tome Ier, in-8. E. Lerroux. — L. Revel : *Vers la Fraternité des Religions*, in-18, *Publications Théosophiques*. — Gaston Danville : *Magnétisme et Spiritisme*, p. in-18, Mercure de France.— Paul Flambart : *Preuves et Bases de l'Astrologie scientifique*, in-8, Chacornac. — Urébo : *L'Art de lire l'avenir*, broch. in-18, *id.* — A de Thyane : *Petit manuel pratique d'Astrologie*, p. in-18, Daragon. — Comte de Larmandie : *L'Appel du Fantôme*, in-18, Chacornac. — L. A. Vaught : *Lecture pratique du caractère* p. in-8 ill., et rel., Institut de Culture Humaine, Bruxelles. — A. Lefevre : *Le Christ de l'Evangile et la Doctrine secrète*, in-8, Leymarie. — Ch. Galder : *L'Or, composé métallique*, in-18 carré, Chacornac. — Memento.

Personne, avant M. Paul Oltramare, professeur à l'Université de Genève, n'avait tenté d'écrire **L'Histoire des Idées théosophiques dans l'Inde.** Il mérite d'en être hautement loué. Car il était difficile d'extraire des obscurs hymnes védiques les éléments de la pensée théosophique, de les dégager de ces recueils d'explications des cérémonies cultuelles qu'on appelle les *brahmanas* et de montrer leur développement dans les *upanisad* (1). Il n'était pas non plus aisé de faire voir comment les idées théosophiques se sont précisées, diversifiées, coordonnées et systématisées dans les écoles orthodoxes.

M. Oltramare a écarté la *Mimamsa* (systématisation du rituel et de la science du sacrifice), le *Nyâya* ou l'école des logiciens (théistes mystiques) et le *Vaiseshika* ou l'école atomistique, parce que, « pour les parties essentielles », ces systèmes « restent en dehors de l'évolution théosophique », mais il a retenu et longuement analysé les trois autres écoles, c'est-à-dire le *Védanta*, le *Sankhya* et le *Yoga*, parce qu'elles « ont exercé la plus profonde influence sur la mentalité hindoue » et qu'elles « ont le plus d'affinités avec les doctrines des occultistes occidentaux. En effet le monisme de nos théosophes est proche parent du Védanta ; leur anthropologie a fait de larges emprunts au Sankhya et leurs exercices pratiques ne laissent pas de ressembler à ceux que prescrit le Yoga ».

L'ouvrage de M. Oltramare se termine avec l'exposé de cette dernière doctrine. Il doit être complété par un second volume où l'auteur montrera « les concepts théosophiques sortant des écoles et agissant sur les masses, soit qu'ils se transforment eux-mêmes en une religion, le bouddhisme, — ou qu'ils pénètrent les religions populaires existantes : l'hindouisme ».

(1) Ce mot se prononce *oupanichad* et signifie usuellement : enseignement secret.

Quoique M. Oltramare n'ait pas eu pour but spécial de nous exposer les systèmes Védanta, Sankhya et Yoga, son étude complète d'une manière heureuse le peu de travaux que nous possédons en France sur les Ecoles brahmaniques et qui se réduisent à peu près aux *Essais sur la Philosophie des Hindous* de Colebrooke, traduits par Pauthier, à l'*Introduction à la philosophie Védanta* de Max Müller, et à quelques analyses de Barthélemy Saint-Hilaire.

Son ouvrage présente une lacune importante. Il est muet sur les théories théosophiques concernant la formation, le développement et l'évolution de l'univers, des mondes et de la terre d'une part, de l'homme et des races humaines d'autre part. Ces théories sont cependant issues de l'Inde et elles constituent une importante partie de la *Doctrine secrète* de Mme Blavatsky. Il est vrai que M. Oltramare voit, dans la théosophie, surtout une *méthode* (intuitive ou illuminative), une *révélation* des lois occultes de la vie et de la nature et une *puissance*, celle de disposer à son gré des forces inconnues. Il se peut aussi qu'il se soit réservé d'en parler dans son second volume.

M. L. Revel, dans son livre **Vers la Fraternité des Religions par l'Unité de la Pensée ésotérique**, dont je dirai quelques mots tout à l'heure, — M. L. Revel fait remarquer que, contrairement à l'opinion de M. Oltramare, les idées théosophiques n'ont pas *évolué* depuis les Védas, mais ont été *désoccultées* progressivement. J'incline à croire qu'ils ont l'un et l'autre raison. Il y a certes désoccultation, mais aussi évolution, car il n'y a pas d'exemple que les idées ne se transforment pas dans le cours des âges. Les idées théosophiques, en passant de l'Inde en Europe et en Amérique, se sont modifiées forcément au contact de la pensée occidentale.

Quoi qu'il en soit, le travail de M. Oltramare doit être excellent, puisque M. Revel s'est contenté de le résumer, pour en faire son exposé de l'ésotérisme dans le brahmanisme.

Ce dernier s'est proposé de démontrer l'existence, dans tous les grands systèmes religieux, des trois éléments caractéristiques de la théosophie (méthode, révélation, pouvoirs surhumains) que M. Oltramare a dégagés des écrits brahmaniques. Il a fait voir, en effet, que, quels que soient les temps et les lieux, les mythes dont elle se voile et les langues par lesquelles elle s'exprime, — la pensée ésotérique est *une* par l'esprit, quoique *diverse* par la forme. Aussi s'appuie-t-il sur cette unité de principes religieux, pour appeler les religions à la fraternité.

Le but que poursuit M. Revel est, certes, haut et noble entre tous, mais je crains qu'il ne s'abuse s'il le croit réalisable.

L'unité des sociétés initiatiques n'est pas encore faite, malgré qu'elles soient d'accord sur les principaux points de leurs enseignements ;

bien plus, il y a des divisions au sein même de la société théosophique et l'on veut que les religions fraternisent ?

Il faudrait d'abord, pour rendre la chose possible, abattre tous les chefs : ce à quoi nul ne consentira sans doute ; il faudrait ensuite se mettre d'accord sur tous les points, non seulement relativement à l'dée, mais aussi à sa représentation ou à son symbole. On voit qu'on n'est pas prêt d'aboutir.

Le Parlement des Religions de Chicago, malgré les fols espoirs qu'il a fait naître, n'a pas eu de lendemain, et le congrès de l'Humanité de 1900 n'a laissé qu'un vague et fugitif souvenir de son lamentable échec? Pourquoi cet avortement ? Il serait trop long de l'expliquer.

J'ai dit, dans mon dernier compte rendu, à propos du livre de R. Steiner, traduit par M. Schuré, que l'unité humaine ne pouvait se faire que dans et par la science.

Qui a rapproché et qui rapproche de plus en plus les hommes depuis un siècle ? C'est la science.

Si les *modernistes* et les protestants libéraux sont aujourd'hui sur le point de s'entendre complètement, c'est à la science qu'ils le doivent. C'est encore la science que M. Revel prend pour point d'appui dans la plupart de ses démonstrations.

Cette réserve faite, il m'est agréable de reconnaître que M. Revel a écrit un livre très intéressant et très documenté et que son explication de l'Apocalypse est particulièrement remarquable.

A l'inverse du livre de M. Rudolf Steiner, qui est, par certains côtés, plus profond peut-être, mais qui, par d'autres, présente quelque chose d'étriqué et de restrictif, celui de M. Revel est dans la grande tradition française : il est à la fois largement libéral et hautement humain.

J'ai beaucoup de respect pour la science et j'ai une grande admiration pour certains savants actuels. J'ai même, comme je viens de le faire voir, une idée très haute de son rôle présent et surtout de son rôle futur ; mais je ne puis m'empêcher de faire observer combien les savants diffèrent d'avis sur les questions de magnétisme animal et de spiritisme. Ils ne sont pas d'accord sur le nombre de faits à admettre ; ils le sont encore moins sur l'explication qu'il convient d'en donner. M. Pierre Janet a une théorie et M. Grasset en a une autre, M. Ch. Richet, M. Boirac et M. Maxwell, étant plus larges, sont suspects. Qui a raison ? Je ne sais.

Ce qui importe le plus, pour le moment, ce n'est pas d'expliquer les faits, mais de prouver qu'ils sont certains, observables, propres, irréductibles et indestructibles. Pour faire cette preuve, on ne sau-

rait trop se prémunir contre les causes d'erreur, que M. Gaston Danville énumère dans son **Magnétisme et spiritisme**. Je suis l'accord avec lui sur ce point. J'ajoute que j'ai été le premier à recommander aux spirites, dès avant 1900 et cette année-là même, au Congrès spirite et magnétique », — d'apprendre tous les tours de prestidigitation et aussi d'admettre, dans leurs séances expérimentales, des prestidigitateurs sérieux, comme contrôleurs.

L'étude de M. Danville, quoique très substantielle, est trop courte, pour être suffisante. M. Danville n'accepte qu'un petit nombre de faits et il en rejette qui sont admis par des savants considérables. Il ne tient pas compte des travaux remarquables de la Société des Recherches psychiques de Londres, de Crookes, de Morselli, d'Aksakof (*Animisme et spiritisme*), de Reichenbach, ce Mesmer moderne (*le Fluide des magnétiseurs*), de Carl du Prel (*la Magie science naturelle*), etc. Il ne cite même pas la *Revue de l'Hypnotisme*, où collaborent les Drs Bérillon, Babinski, Voisin, Binet-Sanglé, Raymond, Farez, etc.

En ce qui concerne les théories, je ne discuterai pas celles que présente M. Danville, la place me faisant défaut. Je dirai seulement que celle qu'il donne, p. 48, d'après Larguier des Bancels, me paraît bien vague et bien faible et que celle des coïncidences (p. 77) n'explique rien du tout. Ce mot, ainsi que celui de hasard, est synonyme d'ignorance. Ils ne devraient pas trouver place dans un livre scientifique.

Par contre, j'approuve pleinement les considérations philosophiques dont l'auteur fait précéder et suivre son étude.

Dès 1865, Strada écrivait que nous ne connaissons que des rapports et que toute foi ou croyance est une *raison de sentiment*. On croit parce qu'on est ému, disait-il. Il est bon d'ajouter aussi que la raison — même sans l'intervention du sentiment, — peut faire fausse route, tout en raisonnant suivant les règles de la plus stricte logique. Il suffit que le point de départ soit faux.

Jusqu'en ces derniers temps, l'astrologie était restée exclusivement traditionnelle. Beaucoup d'auteurs, même parmi les plus qualifiés, se contentent d'appliquer les règles formulées par les anciens, notamment par Ptolémée, le prince des astrologues, sans chercher à en faire une étude systématique et à les adapter à la mentalité moderne. C'est un tort sans doute. Car se tenir en dehors du courant universel des esprits, c'est renoncer à tirer profit de la force de ce courant et rester, partant, en arrière. Si l'on veut d'ailleurs que l'astrologie devienne *scientifique*, il faut résolument la soumettre à l'épreuve des procédés d'expérimentation et d'analyse dont la science

dispose et, en premier lieu, démontrer qu'elle a le droit de se constituer en science, en prouvant qu'elle a des faits certains, observables, propres, irréductibles et indestructibles, à sa base, comme en ont toutes les sciences faites et comme l'exige la méthode stradienne, la seule qui soit générale et complète.

La preuve, par la méthode traditionnelle, qui est exclusivement *individuelle* et ne convainc que ceux qui pratiquent l'astrologie, ne donne pas à celle-ci ce caractère de certitude *objective*, *impersonnelle* et *générale* que présentent les sciences mathématiques, physiques et chimiques et qui les fait s'imposer à tous les esprits. Il faut donc enlever à l'astrologie cet élément *personnel* qui la laisse dans la subjectivité, en déterminant, par des observations et des expériences nombreuses et précises, souvent répétées et variées, la nature de l'influence des éléments astrologiques, considérés d'abord un à un, puis dans leurs diverses combinaisons, en suivant leur degré de complexité.

M. Paul Flambart est peut-être celui qui a le plus fait dans cet ordre d'idées. En comparant un très grand nombre d'horoscopes, il est parvenu à dégager certaines lois de l'influence astrale.

La méthode qu'il suit est bonne, mais elle n'est pas, à mon avis du moins, assez analytique. Sans doute il ne faut pas s'égarer dans l'analyse, mais avant toute synthèse, il est indispensable de s'assurer auparavant de la valeur des éléments qui doivent y entrer.

M. Flambart ne me semble pas non plus suivre, dans ses recherches, un ordre logique et déterminé d'avance ; mais, quoiqu'il en soit on ne saurait trop le louer de s'être libéré de la tradition et de marcher hardiment dans la voie scientifique.

Son dernier ouvrage, **Preuves et Bases de l'Astrologie scientifique**, ne fait que confirmer et justifier ses précédents travaux. C'est « une sorte d'*inventaire de tous les faits positifs* que quinze années d'études expérimentales lui ont permis de recueillir sur plusieurs milliers de naissances diverses ». En outre, il y défend l'astrologie et la méthode qu'il emploie, contre toutes les attaques et toutes les critiques dont l'une et l'autre sont ou ont été l'objet, de la part des ennemis de l'astrologie ou des autres astrologues.

Le petit Manuel d'Astrologie, que publie A. de Thyane, est un bon résumé de l'astrologie traditionnelle ; il est très concis et par suite un peu trop sec pour convenir à des débutants. Il peut néanmoins servir de préparation à l'étude d'ouvrages plus complets, comme ceux de Fludd et de Julevno. — La brochure d'Urébo — **L'Art de dire l'Avenir** — ne me paraît pas, malgré son ingéniosité, donner des résultats assez probants, pour qu'elle puisse être d'une réelle utilité. En voulant trop vulgariser et trop simplifier, on

sque fort d'éloigner plutôt que d'attirer les personnes qui désireraient initier à l'astrologie.

§

L'Appel du Fantôme, du Comte de Larmandie, fait suite à *Un Essai de Résurrection*. Un troisième volume, *l'Amour astral*, erminera le cycle ténébreux de cette étrange trilogie.

L'Appel du Fantôme est le troublant récit d'une expérience de écromancie, consistant dans la matérialisation du corps astral d'une ersonne incinérée.

M. de Larmandie excelle à raconter les péripéties, prévues et imprévues, de cette singulière expérience qui aurait été, paraît-il, réellement réalisée grâce à des procédés d'anciens grimoires. Hâtons-nous d'ajouter toutefois qu'il se mêle pas mal de fantaisie dans cette macabre histoire.

§

La Lecture pratique du caractère, par L.-A Vaught est n ouvrage de phrénologie et de physiognomonie combinées. L'auteur décrit ou plutôt fait voir, par de nombreuses illustrations, 42 acultés ou éléments humains. Il paraît que la nature et l'emplacement de ces éléments ont été déterminés par l'examen consciencieux e plus de cinquante mille personnes. Je ne connais pas d'ouvrage e ce genre qui soit plus pratique que celui-ci.

M. A. Lefèvre publie, sous le titre de **Le Christ de l'Evangile et la Doctrine Spirite**, un recueil de textes choisis dans s Evangiles et dans les autres livres du Nouveau Testament, démontrant que le Christ avait deux enseignements : l'un en symboles et n paraboles, qui s'adressait au peuple, l'autre secret, qui était réservé ses disciples, et que les premiers chrétiens n'ignoraient point les ratiques du spiritisme.

Des notes nombreuses éclairent, commentent et facilitent la compréhension des textes.

L'Or, composé métallique, par Ch. Galder. L'auteur cherche à prouver, en cet ouvrage, l'unité de la matière, en s'appuyant r de nombreux faits chimiques et que l'or peut être produit artifiellement. Il cite à ce propos les expériences de quelques alchimis- s modernes, tels que Tiffereau, Strindberg, Emmens et Clavenad. déclare que les recettes des anciens alchimistes ne conduisent à en. S'ils ont connu réellement le secret de préparer la pierre philoophale, ils ont su le garder.

§

Memento. — *Lettres à une amie sur la Théosophie*, par Blanche Sarigéger (Gustave Ficker). Ouvrage de théosophie qui s'adresse spécialement aux débutants. Il renferme de nombreux extraits des principaux

écrivains théosophes, qui montrent que l'auteur, Mme Sari-Flégier, est très érudite en la matière.

Claire Galichon : *Souvenirs et Problèmes spirites*, gr. in-8, et *Amour et Maternité*, in-12 (Chacornac). Ces deux ouvrages disent assez, par leurs titres, ce qu'ils renferment, sans qu'il soit besoin d'insister. Ils sont écrits dans un style ardent et vibrant qui dénote de profondes convictions chez Mme Claire Galichon.

L'Envoûtement, par A. Porte du Trait des Ages, avec préface de Papus, broch. p. in-18 (Daragon). — Curieux et troublant récit d'une histoire d'envoûtement, suivi de quelques autres assez attrayants.

Les Annales théosophiques (2e et 3e trimestres) publient le texte de quelques conférences remarquables faites au siège de la Société théosophique (*le Spiritualisme expérimental*, par Léon Denis, *Médiumnité, occultisme et théosophie*, par L. Revel, *Saint Paul considéré comme mystique*, par Jean Monnier, *la Mystique chrétienne*, par Le Leu, *les Maîtres et l'Enseignement théosophique*, par E. Marcault).

Les Entretiens idéalistes publient un ouvrage inédit du célèbre théosophe Ballanche : *la Ville des expiations*.

Les héritiers de Michel Savigny continuent à exposer dans *l'Hexagramme* ses idées curieuses et originales.

On lit dans *l'Initiation* de très intéressantes études de Papus sur *le Médium Miller*, de Téder sur *les Origines de la Franc-maçonnerie*, des *Lettres à Papus*, par le comte de Tromelin, et un article de Durville sur les phénomènes observés par lui dans le dédoublement du corps humain.

La Revue générale des Sciences psychiques publie la traduction *De la Nature des choses*, de Paracelse.

JACQUES BRIEU.

LES REVUES

La Revue hebdomadaire : MM. J. et J. Tharaud expliquent M. Paul Déroulède. — *La Nouvelle Revue :* « Hymnes à la nuit » de Novalis. — *Hélios* et *la Province :* vers de MM. Pierre Vierge et A. Hennequin. — Memento.

MM. Jérôme et Jean Tharaud ont tant de ressources qu'ils parviennent à expliquer l'énigmatique M. Paul Déroulède. Ils lui consacrent une étude sous ce titre : *Un entraîneur d'hommes*, dans la **Revue hebdomadaire** (17 et 24 octobre). Je n'ai sous les yeux que la première partie de cette monographie...

Pour moi, je n'ai jamais vu M. Paul Déroulède dans sa fonction d'« entraîneur d'hommes » que dans une circonstance. Permettez-moi de vous la narrer. C'était aux funérailles de François Coppée. Nous attendions, en masse, dans une allée du cimetière Montparnasse. Il y avait là les plus vieux amis du défunt, les compagnons de ses premières armes dans les lettres : Catulle Mendès, Léon Dierx, Emile Bergerat, Armand d'Artois... On attendait de pouvoir saluer le mort descendu au tombeau... Je vis d'un œil presque trop amusé, je dois en convenir, M. Auguste Dorchain passer devant la sépulture ouverte

de celui qu'il remplacera, peut-être, à l'Académie Française... Ah ! l'humanité n'est jamais si peu maîtresse de ses secrets que dans un cimetière !... M. Auguste Dorchain était navré, sans doute, mais il était candidat, dès lors, au fauteuil de Coppée... Les poètes en mal d'honneurs voient toujours au delà, chacun le sait...

Je regardais donc vers ma droite, entre les cyprès et les monuments... Tout à coup, un bruit de pas, comme d'une troupe bien disciplinée en marche, attira mon attention vers la gauche. Je ne distinguais rien encore. J'entendis murmurer le nom de Paul Déroulède. Etaient-ce les morts ? Etaient-ce les vivants ? Sait-on jamais, dans un cimetière ?... Large de poitrine, du ventre sous sa redingote, haut sa tête coiffée d'un chapeau de soie qu'il portait presque en bataille, M. Paul Déroulède m'apparut. Aujourd'hui, je trouve qu'il ressemble beaucoup au nouveau roi des Bulgares. M. Paul Déroulède *entraînait des hommes !* Répétant un mot fameux, je dis de ces hommes : « Ah ! les braves gens ! » Ils portaient les insignes de la L. D. P. C'étaient presque tous des vieillards. Ils frappaient du pied, comme pour réconforter les morts : « Nous sommes un peu là !... Alsace... Lorraine... Quand même !... » Je vous jure que j'en éprouvai une tristesse infinie. M. Paul Déroulède la dissipa d'un grand coup de chapeau théâtral. Salua-t-il Catulle Mendès ? ou Léon Dierx ? ou Emile Bergerat ? ou Armand d'Artois, qui écrivit *la Guerre de cent ans* avec Coppée ? Je ne le sais point. Je sais qu'il salua à la manière d'un monarque, mieux que ne salua probablement Bonaparte revenant d'Italie. Et derrière M. Paul Déroulède, tous les ligueurs débiles saluèrent à leur tour. Quelques-uns perdirent la cadence du pas, faute de pouvoir faire deux choses à la fois. Ce n'est pas Raffet qui aurait croqué ce tableau héroïque et bouffon. C'est Daumier ! Ce pourrait être M. Forain.

Voyons, maintenant, ce qu'est M. Paul Déroulède, d'après MM. Jérôme et Joseph Tharaud, s'il vous plaît :

Par un jeu plaisant du hasard, les deux témoins de rencontre qui signèrent sur les registres de Saint-Germain-l'Auxerrois la déclaration de sa naissance furent deux braves gens de tambour. Son père était un des avoues les plus honorablement connus de Paris ; il est neveu d'Emile Augier par sa mère. Un nom qui lui ouvre toutes les portes, bonne mine, de la fortune, c'est-à-dire les loisirs et les élégances nécessaires, voilà qui lui fit à vingt ans la plus aimable jeunesse. Sa famille le destinait au barreau ; il ne s'intéressait qu'aux lettres. On le soumit à une épreuve : il partirait en Charente ; il y travaillerait à son aise et l'on jugerait au retour ce qu'il était capable de faire.

Doux exil ! charmante solitude de Langély ! Dans cette campagne un peu sèche, c'est la plus fraîche retraite. Un ruisseau, des prés ajonneux coupés de baies épaisses, un petit bois, ni trop soigné, ni trop sauvage, des vignes sur les pentes, des pêchers de plein vent et des genévriers, toutes les grâ-

ces de la Charente discrètes et un peu grêles : pays qui ne se livre guère, où il faut vivre longtemps pour en respirer le parfum. Il a la vertu de son cognac : on ne le goûte vraiment que si l'on est du terroir. Au delà, le Périgord mélancolique, plus touffu, plus mystérieux...

C'est une histoire charmante, par sa modestie même, celle de ce domaine familial. Que de peines il a coûté à ces Déroulède, artisans que l'on trouve, dès le seizième siècle, établis à Lavalette! Comme on devine, rien qu'à feuilleter les actes notariés qui relatent les fermages et les ventes, que ce logis fut longtemps l'objet de leur convoitise! On y lit le goût de la terre, une âpreté paysanne, une patience économe qui atteint le but de son désir. Partout on y sent la trace de volontés, d'activités disparues, qui se survivent dans un mur, dans l'aménagement d'une charmille ou d'un jardin potager. Long effort de deux siècles pour ménager une retraite à un poète.

Remarquez-vous avec quelle délicatesse de style MM. Tharaud appliquent au pays charentais les propriétés de la campagne lorraine découvertes par M. Maurice Barrès? Ce grand écrivain « déracine » sans le vouloir ses meilleurs disciples. J'aime beaucoup cette page de MM. Jérôme et Joseph Tharaud, en vérité.

Il faut une extrême adresse, quand on est un lettré, pour vanter les vers de M. Paul Déroulède. Ils valent les chansons de Béranger, sans doute. MM. Tharaud les apparentent à ceux de Corneille. Holà! messieurs...

Cette poésie aux rythmes naïfs, au vocabulaire volontairement simplifié et qui veut, avant tout, se faire entendre, elle est, avec les chansons de Béranger, la seule qui ait atteint, en ce siècle, l'âme enfantine et populaire. Plus éloquente que lyrique (et bien française en cela), elle abonde en vers frappés à la manière de Corneille, et l'on en citerait d'admirables si l'on ne craignait d'humilier tout le menu peuple des autres, qui n'ont que **la beauté des humbles : le courage et la santé.**

— Ce n'est pas assez de ne pas parler de ce jeune homme, disait Leconte de Lisle quand on prononçait devant lui le nom de Déroulède ; il faut **encore en mal parler.**

Quelle parole sotte et méchante! Mais pouvait-il comprendre cette poésie populaire, le poète des choses accablées sous le ciel des tropiques ?

Ceux qui tiennent pour rien ces vertus françaises, l'émotion, l'esprit, la grâce, peuvent dédaigner ces fables du patriotisme. Elles sont entrées dans **le domaine de notre littérature nationale.**

A propos de M. Paul Déroulède et du général Boulanger, MM. Tharaud rapportent en note cette historiette curieuse. Le président de la L.D.P. était allé voir le « brav'général » en sa villa de **Sainte-Brelade, à Jersey :**

Dans la chambre qu'on lui avait préparée, il (M. Paul Déroulède) trouva ce billet :

« Ramenez le général à Paris ; je meurs ici, ce climat me tue. »

Ce billet sur cette table, c'est l'aveu le plus émouvant de l'effacement

volontaire de madame de Bonnemains. Il n'était pas pour surprendre Déroulède. Dès qu'il eut compris la place que tenait cette femme dans la vie du général, il lui avait posé la question :

— Madame, excusez ma hardiesse, mais j'ai besoin de savoir si vous êtes une amoureuse ou une ambitieuse ?

— L'une et l'autre, répondit-elle. Pourtant ne craignez rien de moi : j'aime trop le général pour lui donner un conseil.

Elle disait vrai, ce jour-là. Jamais son action ne se manifesta par des paroles, des avis, des directions imposées. Ce ne fut pas un tyran, mais une esclave et qui ne pensait qu'à plaire. La seule trace un peu sensible de toute sa puissance humiliée, c'est ce détail d'une puérilité qui confond : Boulanger s'appelait Ernest ; elle le fit appeler Georges.

Aujourd'hui elle est phtisique ; les brumes de Jersey la tuent, elle ne se plaint pas au général ; c'est à un étranger qu'elle demande de s'entremettre pour elle.

Cette autre anecdote valait d'être recueillie :

De jour en jour la fièvre boulangiste s'éteint. Encore quelques mouvements çà et là, mais sans force, vite apaisés. Rien qui puisse ramener un homme décidé à ne hasarder son retour que sur d'impossibles certitudes. Pourtant, sait-on jamais les surprises que réservent ces natures ambitieuses et passionnées ? Déroulède raconte qu'à la mort du général on trouva dans ses papiers une lettre adressée à Mme de Bonnemains, qui s'attardait alors à Paris pour régler les affaires de son divorce ou peut-être consulter des médecins.

« Si vous restez un jour de plus, lui écrivait le général, je vous rejoins à Paris. »

Ce que Déroulède commente :

— Que n'ai-je connu ce billet ! Je l'aurais fait enfermer plutôt que de la laisser partir.

Pour terminer, voici un mot de Boulanger qu'on dirait écrit par M. Maurice Barrès :

Il (M. P. Déroulède) ne revit le général qu'à Bruxelles, au cimetière d'Ixelles, sur la tombe de Mme de Bonnemains. Lamentable spectacle, cet homme qui ne dominait pas sa douleur !

Encore une fois il le supplia de le suivre : que faisait-il en exil ? Rien ne l'y retenait plus.

— Je me dois à cette tombe, répondit le malheureux.

Ce fut là le dernier mot du général à l'importun.

§

M. Paul Morisse, qui, avec M. G. Polti, a réalisé une belle traduction de l'*Henri d'Ofterdingen*, de Novalis, publie dans **La Nouvelle Revue** (15 octobre) une version française, la première qu'on ait imprimée, des *Hymnes à la nuit* du célèbre mystique. Peu d'écrivains allemands sont aussi profondément germains que le fut Novalis. Restituer, dans un français pur, sa pensée et la forme dont

il l'a revêtue, cela me paraissait presque impraticable. M. Morisse y est parvenu. Il a trouvé l'équivalent français du rythme original des hymnes et il en transmet l'éloquence un peu surannée, très cousine des écrits de Maurice de Guérin, je trouve. Et, de nos jours, fait assez typique, Mécislas Golberg a trouvé des accents qui s'allieraient à ceux de ces poètes catholiques.

Voici l'hymne VI, dans le texte qu'en donne M. Paul Morisse :

Descendons dans le sein de la terre, quittons l'empire de la Lumière ! La fureur et les coups violents de la Douleur, voilà le signal du joyeux départ. Nous arriverons dans l'étroite barque rapidement au rivage du Ciel.

Que la Nuit éternelle soit louée, loué l'éternel Sommeil ! La chaleur du Jour nous a épuisés, harassés, le long souci. Le goût du pays étranger nous a quittés, nous voulons retourner à la maison du Père.

Que pouvons-nous en ce monde, avec notre amour et notre fidélité ? L'Ancien est dédaigné, que nous importe le Nouveau ? Oh ! solitaire et profondément affligé demeure celui qui aime ardemment et pieusement l'Antiquité.

L'Antiquité, où, lumineuses, les pensées brûlaient avec de hautes flammes, où les hommes reconnaissaient encore la main et la face du Père et où, d'un esprit supérieur, simplement, plus d'un ressemblait à sa primitive image.

L'Antiquité où, riches en floraisons, des races fort anciennes resplendissaient, où des enfants, pour entrer dans le royaume du ciel, réclamaient torture et mort, et où, quoi que pussent encore dire le plaisir et la vie, plus d'un cœur d'amour se brisa.

L'Antiquité où, dans le feu de la jeunesse, Dieu lui-même s'est révélé et, à une mort précoce, par la force de l'amour a voué sa chère vie, n'éloignant de lui nulle angoisse et douleur afin de nous demeurer plus cher ;

Avec un désir anxieux nous la voyons enveloppée dans la sombre Nuit, et jamais en ce bas monde notre soif ardente n'est apaisée. Nous voulons retourner dans notre patrie afin de contempler cette époque sacrée.

Qui retarde ainsi notre retour ? Ceux que nous aimâmes depuis longtemps reposent. Leur tombeau est le terme de notre course. Maintenant l'Angoisse et la Douleur nous étreignent. Nous n'avons plus rien à chercher, le cœur est repu, le Monde est vide.

Infini, mystérieux, nous parcourt un suave émoi. Il me semble, un écho de notre deuil ne s'est-il pas fait entendre au profond lointain ? Les Aimés, eux aussi, doivent nous désirer et c'est le souffle de leur désir qu'ils nous envoient.

Descendons vers la douce Fiancée, vers Jésus, notre Amant ! Soyons consolés ! Le crépuscule du soir point pour les Aimés, pour les Affligés : un Rêve rompt nos liens, et nous voici descendre dans le sein du Père.

§

Dans **Hélios** (nº 1, nouvelle série, octobre), je découpe ce sonnet, le second d'un diptyque de M. Pierre Vierge :

LE CLOCHER

Lys de pierre où fleurit la formule d'un maître,

Pasteur des toits dorés par le soleil latin,
Le premier, couronné des rayons du matin,
Tu dis au laboureur que le jour va paraître.

Pour tous, du faible enfant rieur jusqu'à l'ancêtre,
Ton ombre inscrit la marche et l'heure du destin,
Déjà la nuit te frôle et ton sommet s'éteint,
Quand la lampe s'allume au cadre des fenêtres.

Sur la cité, depuis le soir des anciens âges,
C'est toi qui, résumant en toi le paysage,
T'exalte à la clarté souveraine des cieux

Comme un rocher domine une mer immobile.
En ton granit, clocher, bat le cœur de la ville
Et j'aime en ta beauté l'effort de nos aïeux.

§

La Province (octobre) publie cette pièce de M. Albert Heunequin, qui a trouvé là une belle idée de poète :

LES FAUNES

Bannis des bois sacrés ombrageant les lacs clairs
Où la nymphe emperlait les roses de ses hanches,
Traqués dans les bosquets, aucun gîte des branches
N'étant plus respecté de l'homme armé du fer,

Les faunes, délaissant flûtes et cornemuses
Dont ils risquaient, les nuits sans lune, un vague son,
Ont, des siècles durant, caché dans les buissons
Leurs pieds fourchus de bouc et leur face camuse.

Mourant de continence et d'ans accumulés
(Les nymphes qu'étreignait leur sauvage folie
Dirent au fil de l'eau leur peine en Ophélies),
Un soir qu'un vent d'orage ondulait les grands blés,

Surgissant des ajoncs, des brandes, des fougères,
Tous hurlant l'évohé de leur désir mortel,
En un viol de vengeance horrible et plein de fiel,
Les derniers faunes ont culbuté des bergères.

Des fils d'homme en sont nés, et des fils leur naîtront
Marqués par le talent, la joue encore glabre :
L'âme immense d'un faune en ces cœurs naïns se cabre
Et cherche à dépasser les limites du front.

Et l'inspiration, qui met des flammes jaunes
Aux yeux de l'artisan qui sculpte, grave ou peint,
Du rimeur dont l'aïeul nu sifflait sous les pins,
C'est le rut primitif et débordant des faunes !

§

Mémento. — *Le Correspondant* (10 octobre). — « Napoléon III et l'impé-

ratrice Eugénie », par M. H. Welschinger. — « Les Femmes et la toilette », par Mme Dora Melegari.

La Revue du mois (10 octobre). — « La Criminalité en France », par M. le Dr Lowenthal. — « Balzac, homme politique », par M. Jules Bertaut.

Les Documents du Progrès (octobre). — « L'avenir de la Chine », par le Dr Scié-Tan-Fo.

Roman et Vie (15 octobre) contient des poésies de M. Gabriel Trarieux.

La Revue (15 octobre). — « Autour du sommeil », réponse à une enquête organisée par M. Fernand Mazade. — « Comment les fleurs s'ouvrent », par M. G. Bonnier.

La Nouvelle Revue (15 octobre) publie « Répudiée », la pièce de Mme Louise Dartigues.

Revue bleue (17 octobre) contient des lettres de Piron à son frère, publiées par les soins de M. F. Caussy.

La Grande Revue (10 octobre). — M. Emile Moselly : « Le Songe de la Pentecôte. » — « Conférences françaises en Amérique », par M. R. Duponey. — « L'Evangile moral méditerranéen », par M. Ricciotto Canudo.

La Revue de Paris (15 octobre). — « La Résurrection de Ménandre », par M. Ph.-E. Legrand.

Poesia (septembre) publie la suite du courrier personnel de son directeur et des extraits de journaux favorables à ses travaux de librairie, — cela sous ce titre : IL TRIONFALE SUCCESSO DI... (suivent les titres de deux opuscules). Ce recueil n'emploie pas moins de 18 pages de la revue. Elle contient pourtant des poèmes de MM. Jean Richepin, E. Schuré, Cocteau-Gaubert, et de Mme H. Picard.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Un conte moral, par Maurice Donnay (*Journal officiel*, 27 octobre). — La vieillesse de Barbey d'Aurevilly (*L'Echo de Paris*, 2 novembre).

Il y a en France une littérature officielle. C'est celle qui est recueillie par le journal du quai Voltaire. Elle n'est pas toujours bonne, mais elle est toujours académique.

L'Institut donc s'étant réuni au grand complet, nous dit **le Journal officiel**, M. Maurice Donnay récita la petite historiette suivante :

C'était la distribution des prix, par un beau jour d'été, dans les lycées de Paris. Midi sonnait à l'horloge de la Sorbonne et, la cérémonie terminée, les jeunes élèves s'étaient répandus sur le boulevard Saint-Michel avec leurs familles. Quelques-uns se redressaient littéralement sous le poids des livres et portaient, enfilées sur leur bras, les couronnes de feuillage vert ou doré, dont tout à l'heure des professeurs, des généraux, des ministres même avaient ceint leur tête, avec une indifférence émouvante ; les autres, plus nombreux, s'en allaient d'un pas moins léger, bien qu'ils ne portassent rien du tout ; un rassemblement s'était formé autour d'un cocher qui refusait de conduire, jusqu'à une gare lointaine, un enfant studieux et ses parents :

l'enfant avait vraiment trop de livres. Et je me divertissais à cette petite scène, lorsque je crus reconnaître, parmi les badauds, l'ancien élève Bouvard, mais combien vieilli et changé ! Bouvard, qui fut mon condisciple au lycée Mirabeau, aujourd'hui lycée Gambetta, autrefois lycée Louis-Philippe, toutes choses étant égales d'ailleurs.

Je n'avais pas revu mon camarade depuis que nous avions terminé nos études; nous échangeâmes les questions et les réponses d'usage après un si long temps et, comme il était accompagné d'un jeune garçon :

— C'est votre fils ? demandai-je.

— Oui, c'est mon fils... élève de notre vieux lycée... un jeune camarade, par conséquent. C'était aujourd'hui la distribution des prix.

— Ah ! ah ! fis-je. Eh bien ?

— Eh bien ! il n'a rien eu, dit Bouvard avec une sorte d'orgueil ; pas un prix, pas un accessit; ce n'est pas le déjà nommé Bouvard, c'est le jamais nommé Bouvard, c'est le faible en thème, c'est mon fils !

Comment, pensais-je, Bouvard peut-il se réjouir d'une semblable calamité ? Vraiment, son attitude choquait toutes mes idées sur les récompenses scolaires. Je crus même que le chagrin l'avait rendu fou.

Bouvard devina admirablement mes pensées.

— Où alliez-vous? me demanda-t-il.

— Je rentrais chez moi.

— Je vous accompagne. Mon fils n'est pas un aigle, me dit mon ami ; mais ce n'est pas non plus un cancre : ils étaient cinquante dans sa division et, d'après le classement général, il est le vingt-troisième. Vais-je le lui reprocher ? lui demander avec insistance : Pourquoi es-tu le vingt-troisième dans le classement général ? il ne pourrait pas me répondre. On peut donner les raisons d'être le premier ou le dernier, et au besoin le second ou l'avant-dernier ; mais peut-on donner les raisons d'être le vingt-troisième ? Cela échappe à l'analyse. On ne devient pas vingt-troisième ; il est né vingt-troisième, et j'aurais mauvaise grâce à lui en vouloir, puisque cette particularité, il la tient de moi, son père. Oui, je reconnais en lui toutes les qualités modérées du vingt-troisième : son intelligence n'est ni éveillée, ni endormie; il a la compréhension ni lente, ni foudroyante ; il n'est pas de ces enfants qui apprennent rapidement et oublient de même, ou bien qui apprennent difficilement et n'oublient jamais. Non, il apprend assez vite et oublie assez vite.

Il ne discute pas les informations de ses maîtres : il pousse un soupir de satisfaction, lorsque Malherbe vient enfin ! Il sait, à n'en pas douter, que la différence entre Racine et Corneille, c'est que le premier dépeint les hommes comme ils sont, et le second comme ils devraient être. Il ne s'attend pas à trouver chez les princes mérovingiens, encore barbares, une politique suivie. Aussi je ne lui gâterai pas ses vacances par d'injustes reproches.

Il continuait : Ah ! je me rappelle, lorsque j'étais au lycée, je voyais approcher cette époque des vacances avec angoisse, avec épouvante, car, vous le savez, je n'étais jamais nommé dans aucune faculté. Mes parents se désolaient, attribuaient à la mauvaise volonté, à la paresse, aux pires instincts, ce qui n'était que prédestination sans doute, déterminisme, peut-être hérédité, que sais-je ? Et ils se dépensaient en récriminations amères ,

en prédictions sinistres. Mais, l'année où j'échouai au baccalauréat, mes vacances furent véritablement pathétiques. Avez-vous observé que les baccalauréats, les distributions de prix coïncident parfois avec les grandes causes judiciaires et que la Sorbonne prononce alors ses verdicts en même temps que la cour d'assises?

Cette année-là, on jugeait deux jeunes scélérats, coupables d'un horrible forfait et dont le procès faisait grand bruit. Mes parents se livraient au jeu édifiant des parallèles et, à travers certaines phrases désobligeantes, j'entendais bien que je me préparais une fin semblable à celle de ces tristes déracinés, de petite bourgeoisie, somme toute, et qui, ayant reçu une certaine instruction, quittèrent leur province, vinrent à Paris, assassinèrent une fruitière et montèrent sur l'échafaud. La nuit, je rêvais que le bourreau venait me réveiller; il avait l'apparence du proviseur et la bouche pleine de citations brèves, comme les tapissiers de ces petits clous que l'on appelle de la semence. Il me disait en souriant: *Dura lex, sed lex, mors ultima ratio*, et comme je lui demandais si je souffrirais: *Tot capita quot sensus.* Il me conduisait sur une grande place où cent mille jeunes gens, tous bacheliers, me regardaient en ricanant, tandis qu'un père disait à son fils: « Tu vois, mon enfant, les inconvénients de la paresse. »

Oppressé par ces souvenirs, Bernard se tourna vers notre jeune camarade: « O mon cher vingt-troisième! prononça-t-il gravement, je te ferai des vacances charmantes. »

Il poursuivit: — Eh bien! la vie a continué pour moi le collège. Chaque année, à la même époque, mes transes, mon supplice recommencent avec les distributions de prix, de robons violets, verts ou rouges: on couronne, on palme, on crucifie. Oui, c'est le collège qui continue et comme autrefois mes parents, c'est ma femme à présent qui m'humilie en me comparant à des camarades, à des collègues mieux doués ou plus habiles. Elle accompagne de réflexions sans bienveillance la nomination d'Un-Tel dans l'ordre de la Légion d'honneur, et c'est d'une voix sifflante qu'elle m'annonce que tel autre a eu de l'avancement. Est-il utile de vous dire que je suis dans l'administration!

Tantôt, elle me fait honte, tantôt elle me plaint, ce qui est pire, elle me traîne dans la pitié. J'appréhende de rentrer tout à l'heure à la maison; elle va gémir de ce que notre fils marche sur mes traces: elle me citera des parents qui, obscurs par eux-mêmes, empruntent de l'éclat à leur progéniture; et, ce soir, pendant le dîner, elle enviera des maisons où l'on boit à la santé des lauréats, où la mère de famille voit autour d'elle ses enfants, la tête couronnée de feuillage: elle regarde son époux, et tous deux se souviennent des paroles du prêtre qui les unit: « Vos enfants seront autour de vous comme de jeunes plants d'olivier. » Car ma femme a de l'ambition: poussé par elle, j'ai fait de la littérature, de la politique, j'ai joué à la Bourse, et je n'ai réussi en rien, je ne suis rien, je ne fais partie d'aucune société, ni même d'aucun dîner, ni de la Soupe aux choux, ni de la Pomme, ni de la Poire. C'est affligeant! Alors, tout pour moi est une cause de vexation. Vous ne pouvez pas vous imaginer le mal que me font les journalistes avec leurs enquêtes et leurs interviews. C'est habituellement à l'époque des vacances, encore, que l'on demande aux importantes personnalités de la politique, des lettres, des sciences et des arts, leur opinion sur les grandes

questions qui nous divisent : la décoration des comédiennes ou le désarmement ; ou bien il s'agit de nommer un prince des poètes, un prince des critiques, un général de l'armée du vice. « Ah ! remarque ma femme avec animosité, on ne te demande pas ton avis à toi : on ne s'informe pas non plus de connaître où tu passes les vacances, si tu aimes la mer ou la montagne ; on ne s'inquiète pas de savoir comment tu travailles, si c'est assis, couché, ou debout ; mais on demande tout cela aux autres ! »

— Et, à force de me citer les autres, de me montrer à quoi arrivaient les autres, on m'a fait gâcher ma vie à moi. J'étais né vingt-troisième ; mais, depuis ma plus tendre enfance, on m'a proposé comme but de la vie d'être dans les dix premiers, si bien qu'à vouloir dépasser les autres, je ne me suis pas atteint moi-même. Je n'ai pas joui de ma modeste destinée et j'ai souffert de ma médiocrité qui, sous l'action de ce levain, fermentait.

Je vous parlais d'enquêtes tout à l'heure ; précisément, ces jours-ci, un grand journal en ouvre une sur les récompenses scolaires : convient-il de les supprimer ou de les maintenir ? On s'est adressé aux plus notoires écrivains et la diversité de leurs réponses démontre, une fois de plus, combien, sur n'importe quel sujet, les meilleurs esprits, dans notre pays, sont divisés, éparpillés. L'un estime que l'émulation loyale est pour les jeunes intelligences un bon entraînement au travail, surtout en France où l'on aime toujours l'honneur et la gloire. Un autre ne croit pas d'une façon générale, que l'émulation soit un bon procédé d'éducation. Celui-ci constate que ses condisciples dont les noms revenaient le plus souvent dans le palmarès continuent aujourd'hui à occuper une place considérable dans l'élite du pays. Celui-là affirme, au contraire, que les succès du collège ne prouvent rien et n'indiquent jamais le succès futur.

Ah ! qu'il est malaisé de se faire une certitude et même un doute. Tout compte fait, il apparaît bien que les plus notoires écrivains se partagent en deux camps : les traditionalistes, qui demandent le maintien des distributions de prix, et les « hommes de progrès », qui en demandent la suppression. Mais personne n'a songé à consulter les intéressés et, dans un beau referendum, à faire voter les jeunes élèves. J'ajoute qu'il serait piquant de connaître leur opinion sur le maintien ou la suppression des palmes, croix, rubans, titres dont se parent volontiers les grandes personnes, notamment les « hommes de progrès » comme il convient ; ceux-ci ont vraiment trop l'air de dire aux enfants : « L'émulation et la vanité, ce n'est pas pour vous », de même qu'on leur dit : « Vous pourrez fumer et vous faire du mal quand vous serez grands. » Quant à moi, j'aurais donné mon avis sur cette question le mieux du monde, mais on ne me l'a demandé en aucune manière.

— Naturellement, conclus-je, vous vous seriez déclaré pour la suppression ?

— Pour le maintien, protesta Bouvard, pour le maintien. Vous ne m'avez pas du tout compris ; je ne suis pas un « homme de progrès », ni un révolutionnaire, encore moins un envieux, et j'ai du sens commun. J'exige que le travail et l'intelligence soient récompensés, et solennellement. On n'imagine pas un élève qui viendrait chercher son prix à un guichet, comme un pauvre une ration de pain ou quelque vêtement.

Ne créons pas le lauréat honteux. Je suis pour les distributions éclatan-

tes des prix, et j'ai emmené mon fils à celle de notre cher et vieux lycée, bien que je fusse certain d'avance qu'il n'aurait pas même un dernier accessit. Je voudrais que cette cérémonie eût développé en lui le sens de l'inégalité ; car l'inégalité est une des conditions mêmes de la vie, et elle la rend possible et peut-être belle en la rendant infiniment variée ; on la constate en tout et partout, dans la nature entière, et parmi les pierres même, et l'homme doit l'accepter, sous peine de ne pouvoir jamais être heureux, puisque, pour rester dans le domaine physique et moral, il y aura toujours des forts et des faibles, des grands et des petits, des bons et des méchants, des intelligents et des simples. C'est pourquoi j'ai désiré que mon fils vît, pendant trois heures, ses camarades monter sur l'estrade et en redescendre couronnés, tandis que lui-même demeurait assis sur son banc. J'ai pris des instantanés de ce symbolique spectacle ; j'en composerai un bel album qu'il feuilletera pendant les vacances, qu'il feuillettera sans honte, comme sans mauvaise forfanterie, sans envie comme sans mépris. Non, non, je ne demande pas la suppression des récompenses ni pour les enfants ni pour les grandes personnes ; mais qu'on ne nous fasse pas, ni à mon fils, ni à moi, un grief de n'en avoir point obtenu ; pour Dieu, qu'on nous laisse tranquilles ! qu'on reconnaisse, dans notre humble place, la nécessité sociale qu'il y ait des vingt-troisièmes ; qu'on respecte dans notre modeste personne la loi magnifique de l'inégalité. Mon idéal n'est pas plus un prolétariat de surhommes qu'une oligarchie de primaires. Oui, je veux que mon fils s'habitue, se résigne à cette idée que le travail ne suffit pas sans les dons, ni les dons sans la chance, et que le plus grand savoir peut n'être rien du tout pour celui qui le possède sans la grâce, non pas la grâce selon saint Augustin, saint Bernard ou Malebranche, mais une certaine grâce physique presque et que je ne peux bien vous définir qu'en vous racontant un fait dont j'ai été le témoin. C'était pendant la dernière exposition ; un monsieur et une jeune dame se promenaient sur le trottoir roulant et l'homme disait à sa compagne : — Sais-tu à combien de mouvements nous participons en ce moment ? A six, à ma connaissance. — Tant que ça ! — Oui, d'abord, nous marchons sur ce trottoir, et d'un ; ce trottoir roule, comme son nom l'indique, et de deux ; et la terre accomplit sa révolution autour de son axe, cela fait trois, cependant qu'elle décrit une orbe elliptique autour du soleil, quatre, et tout notre système planétaire est entraîné vers une étoile de la constellation d'Hercule, cinq, elle-même entraînée vers l'inconnu, six. La jeune dame ouvrait de grands yeux, mais parce qu'elle regardait un beau nègre. Quand ils furent arrivés à l'endroit où ils devaient descendre, la femme sauta légèrement ; mais l'homme aux mouvements ne sut pas coordonner le mouvement de descendre avec les six autres, et il fit une chute ridicule. C'est lui qui avait le savoir, mais c'est elle qui avait la grâce.

Ces propos nous avaient amenés jusqu'au seuil de ma maison. — Au revoir, dis-je à Bouvard, en lui serrant la main, et merci : ce que vous m'avez dit m'a beaucoup frappé. — J'ai sans doute été prolixe, me répondit mon ami ; mais je n'ai pas souvent l'occasion de donner mon avis, on ne me le demande pas ; pourtant, soyez certain que notre opinion n'est pas négligeable, à nous autres vingt-troisièmes. Qui sait si notre légion sans prestige n'est pas, comme l'infanterie, la reine des batailles ?

Voilà comment l'Institut s'amuse les jours de fête. On ne l'accusera pas de rechercher les plaisirs déshonnêtes et la littérature pimentée. Willette, cependant, couvre de fresques les murs de l'Hôtel de Ville.

M. Paul Bourget a donné à l'**Echo de Paris** un excellent article sur Barbey d'Aurevilly. Il appuie un peu trop sur le côté « émigré » de Barbey et de sa famille, et beaucoup trop sur son aristocratisme, qui n'était que du romantisme attardé, mais son portrait du vieil écrivain n'en est pas moins curieux et vivant. Jamais personne ne fut plus hautainement vieille garde, — celle de Waterloo :

Il tombe aujourd'hui, ce centenaire. Nous tous qui avons dans notre souvenir le d'Aurevilly d'il y a vingt-cinq ans, si brillant, si vivant, si jeune d'esprit, si robustement alerte de gestes, de tournure, de démarche, nous avons peine à croire que le causeur d'alors fût un vieillard. Ce pauvre fou de Nicolardot, le parasite famélique et envieux du grand écrivain, avait donc raison quand il imprimait lui-même sur des carrés de papier — il venait ensuite les glisser sous nos portes ! — ces mots cruels : « *novembre 1808. Naissance du jeune Jules-Amédée Barbey.* » L'auteur des *Diaboliques* aurait profondément ressenti cette vilenie, s'il l'avait sue. Il a expliqué, dans une page du *Rideau cramoisi*, — une confession pour qui l'a connu, — son attitude devant la vieillesse. « Cet affreux mot qu'il faut savoir dire », écrivait-il pourtant, — mais en 1888 ! — et, jusqu'aux tout derniers mois, il pratiqua la théorie qu'il formulait à propos du personnage du *Rideau :* « On a dans le monde, et même dans les livres, l'habitude de se moquer des prétentions à la jeunesse de ceux qui ont dépassé cet âge heureux de l'inexpérience et de la sottise, et on a raison quand la forme de ces prétentions est ridicule. Mais quand elle ne l'est pas, quand, au contraire, elle est imposante comme la fierté qui ne veut pas déchoir et qui l'inspire, je ne dis pas que cela n'est point insensé, puisque cela est inutile, mais c'est beau comme tant de choses insensées !... » Je l'ai entendu émettre, non pas une fois, mais vingt, cet axione qu'il justifiait rien qu'en le prononçant de sa voix profonde : « Il n'y a pas d'âge, il n'y a que des forces. » Et c'est bien vrai que le « Preux de Valognes » nous semblait indestructible, à nous, ses cadets d'un demi-siècle, quand nous le regardions qui corrigeait ses épreuves, dans un bureau de rédaction, ses gants blancs à broderies de couleur posés auprès de lui, entre sa canne-cravache et son chapeau de soie à coiffe rose et à bords doublés de velours. Nous ne pensions à sourire, ni des artifices par lesquels il maintenait le noir arrogant de sa moustache et de ses cheveux, ni de sa redingote serrée à la taille, ni des sous-pieds de son pantalon à large bande, ni de sa cravate garnie de dentelles, ni de ses manchettes retroussées, ni de la petite glace qu'il avait toujours à la main. Cet attirail de *dandy* révélait non pas une vanité de vieux beau, mais une volonté de ne pas déchoir. Un peu, il l'a dit lui-même encore, « du sentiment de la garde qui meurt et ne se rend pas, à Waterloo ».

Barbey d'Aurevilly, par le nombre infini d'anecdotes cristallisées autour de lui, va devenir un des écrivains du dix-neuvième siècle

dont on s'occupera le plus. Et cela ne sera pas inutile à sa gloire littéraire.

R. DE BURY.

LES THÉATRES

THÉATRE DES ARTS : *L'Eveil du Printemps*, pièce en 3 actes et 15 tableaux, de Frank Wedekind, version française de Robert d'Humières ; *M. Mésian*, comédie en 1 acte, de Pierre Veber, (28 octobre). — Memento.

Si vraiment dans un coin d'Allemagne, à l'heure actuelle, l'éducation des enfants ressemble à ce que nous en fait soupçonner M. F. Wedekind dans **l'Eveil du Printemps**, c'est faire œuvre pie et courageuse de dénoncer de telles turpitudes. Voilà donc un pays évangélisé, christianisé jusqu'à la moelle, et l'hypocrisie des mœurs, la prépotence d'une morale sociale artificielle et servile y étouffent à tel point les élans naturels, les fonctions nécessaires de l'instinct, que lorsque des enfants, harcelés par l'éveil latent de la puberté, s'inquiètent de la mystérieuse transformation qui s'opère en eux, des aspirations nouvelles dont ils sentent impérieusement l'aiguillon, sans en débrouiller avec netteté l'essence et la portée, ils ne trouvent auprès d'eux personne, parents, frères, amis, maîtres, ni même confesseur, pour les initier à ce qui va désormais, pour eux comme pour tous les êtres humains, devenir, qu'ils le veuillent ou non, le grand mobile, le grand motif de douleur et de joie qui décidera de toute leur vie. Rien ne leur ouvre les yeux sur l'office nécessaire et suprême de notre existence terrestre, sinon les révélations clandestines d'un camarade dont l'esprit s'est nourri de lectures hâtives et incertaines. C'est un péché, c'est un scandale, c'est une honte pour cette société corrompue de préjugés qui lui dessèchent les sens et le sentiment, que de parler, avec une sérénité grave et selon la vérité, de choses graves dont la compréhension doit déterminer chez les jeunes gens encore anxieux une ère de bonheur ou d'infortune. Et comme ces jeunes gens sont pétris de bonne heure, en bons allemands qu'ils sont, d'abord dans les irréalités faussement sentimentales d'un folklore un peu niais, puis dans les insanités amphigouriques de la métaphysique la plus abstruse, ils se débattent éperdûment dans un conflit sans bonne issue possible : ou ils s'enfourneront plus avant, prunelles éteintes, oreilles bouchées, dans les ténèbres du rigorisme le plus papelard et le plus sinistre, ou, bousculés de doutes, d'irrésolution, torturés de désirs, de honte et de mépris de soi-même, ne pouvant tuer en soi la force vivifiante et transfiguratrice, ils fuiront le monde, ils fuiront ceux-là même qu'ils eussent aimés, ils se fuiront, hébétés et pantelants, dans le suicide.

J'eusse aimé que du moins, comme conclusion à sa pièce, M. Wedekind, autrement que par l'apparition impérieuse de cet étrange

et inexplicable homme masqué, plus glacé encore que le mort par suicide qui s'est levé une heure de son tombeau, eût exalté, avec un enthousiasme plus fier et plus chaleureux, la volonté de se mêler à la vie, dont regorge tout être juvénile et qu'il ne lui est pas permis de réfréner en vain ; j'aurais voulu qu'il mît glorieusement en pleine lumière la beauté des choses terrestres et sensibles, la grandeur de l'instinct qui porte à tout admirer, à tout aimer, à tout étreindre. J'aurais désiré une conviction fervente qui l'eût poussé à magnifier à leur taille véritable la grandeur et la splendeur des plus matérielles réalités, à proclamer avec orgueil l'ivresse héroïque de la sensualité et de l'amour, la frénésie merveilleuse des effusions charnelles.

Mais dans une œuvre destinée à combattre de fausses conceptions morales, implacables et stérilisantes, peut-être M. Wedekind a-t-il estimé plus profitable de ne point transgresser les limites d'une froide morale qui, admissible même à des esprits faussés par la religiosité maladive de notre temps, signifierait déjà quelque relâchement, quelque conciliation avec les nécessités d'une vie plus réelle. C'est, il ne faut pas l'oublier, œuvre de combat plutôt qu'œuvre de principe.

Le détail de l'anecdote dramatique n'importe ici que secondairement. Dans une suite rapide de tableautins, coupés à la manière des drames de M. Maeterlinck, l'auteur nous expose l'ingénuité de petites filles qui, innocentes et abusées, se trouveront, par les fatalités de l'existence, détournées soit, comme Ilse, vers les noces et les fêtes insouciantes, soit, comme l'attendrissante Wendla, vers une maternité précoce, irrégulière et mortelle, sans même que leur candeur en soit effleurée, tant elles sont saturées du poison des fables puériles dont on les a volontairement perdues. D'autre part, voici deux jeunes écoliers, dont l'un sait, non sans quelque forfanterie, et dont l'autre cherche, avec angoisse, avec peur. Quand il a découvert, ce dernier se tue ; l'autre a cédé à la poussée de l'instinct, c'est lui qui a rendu Wendla mère ; il est chassé, comme élément de trouble dangereux, de son collège ; son père, homme d'ordre et de justice, malgré les supplications de la mère qui croit encore avoir tout fait en inondant son fils du déluge continuel de prêches froidement moralisateurs, le fait enfermer dans une maison de correction ; il s'en échappe, et c'est alors que, dans le cimetière où, se heurtant à la tombe fraîchement creusée de Wendla, dont il se croit l'assassin, il voit apparaître d'une part, portant sa tête sur son bras, son ancien ami mort qui veut l'entraîner vers le néant, d'autre part l'homme masqué qui le décide à vivre et à se mêler aux vivants. Il vaut mieux ne rien dire de deux ou trois scènes ridiculement et lourdement caricaturales que les acteurs, MM. Dayle, Sauriac, Stengel, Ferny, Duperré, ont réussi avec succès à faire supporter.

Il est regrettable que cette pièce, de tendance louable et salutaire, ou plutôt que ces tableaux successifs soient irritants par la composition artificielle, fictivement ingénue, et parfois spécieusement lyrique, du dialogue. Nous pouvions nous attendre à de l'ingénuité plus délicate de la part du poète qui a su mettre un charme plus spontané dans les gracieux poèmes de son recueil, *Die Vier Jahreszeiten*. Cela est froid comme un exposé de doctrine, à l'aide d'exemples vécus. M. d'Humières s'est, avec un tact et sans doute une précision, merveilleux, acquitté de sa charge de traducteur, ce qui ne saurait surprendre, il nous y a accoutumés; Mme Deshayes, qui fait à la perfection l'enfant, Mmes Gisèle Gravier, si joliment sautillante, Gina Barbiéri, Bernold; MM. de Guingand, L. Roger, Durec ont interprété la pièce avec un remarquable ensemble et un talent parfait. La mise en scène, très sobre et très soignée, pourrait servir de modèle à des théâtres plus riches et de prétentions plus grandes.

Quant à **Monsieur Mésian**, comédie en 1 acte, de M. Pierre Véber, c'est une bouffonnerie inoffensive et agréable, menée avec beaucoup d'entrain par Mmes Caumont et Gisèle Gravier, en compagnie de MM. Bouchez, Dayle et Sauriac.

Memento. — Palais-Royal : *L'Heure de la bergère*, comédie-vaudeville en 3 actes, de M. Maurice Ordonneau (24 octobre). — Athénée : *Arsène-Lupin* (nouvelles aventures d'après les romans de M. Maurice Leblanc), pièce en 3 actes et 4 tableaux, de MM. Francis de Croisset et Maurice Leblanc (28 octobre). — Gymnase : *Le Passe-Partout*, comédie en 3 actes, de M. Georges Thurner (30 octobre). — Athénée : *Gaby se marie*, pièce de caractère en 1 acte, de M. Maurice de Faramond (2 novembre). — Nouveau Théâtre Indépendant : *Le Fossé*, pièce en 3 actes, de M. Georges Jouvent ; *Le Libertaire*, pièce en 1 acte, de M. Olivier de Tréville; *Le Chat parti, les souris dansent*, pièce en 1 acte, de MM. Géo Thur et René Delime (6 novembre).

ANDRÉ FONTAINAS.

MUSIQUE

Opéra : *Le Crépuscule des Dieux*, de Richard Wagner.

En mai 1854, Wagner terminait l'instrumentation de *l'Or du Rhin*, en novembre 1874, avec la partition d'orchestre du **Crépuscule des Dieux**, il achevait sa tétralogie. Vingt-deux années s'étaient écoulées depuis la rédaction du poème (1852) jusqu'à l'accomplissement de l'entreprise gigantesque, de l'œuvre proclamée par son orgueilleux créateur « la plus grandiose qui fût jamais ». Qui oserait sourire aujourd'hui d'une telle assurance et contester l'affirmation hautaine? « La plus grandiose », certes, Wagner avait raison. La plus inouïe d'audace et de puissance, mais peut-être aussi de volonté. Vingt ans, c'est un long morceau de vie, toute une ère d'évo-

lution pour un artiste. Il semble que Wagner ait été quelque peu prisonnier de la grandeur de son rêve. Déjà peut-être, quand il composait *la Walkyrie*, un art tout différent hantait son impatient génie en genèse d'un monde sonore inconnu. Peu à peu le musicien s'irrite ou souffre du délai matériellement nécessaire à la réalisation homogène et ininterrompue de la tâche immense imposée par le dramaturge. Il tente en vain de résister. Au beau milieu de *Siegfried*, il s'arrête et se libère avec *Tristan*. Ce n'est qu'après *les Maîtres Chanteurs* qu'il aura le courage de reprendre l'ouvrage abandonné. Aussi, dans son ensemble, *l'Anneau du Nibelung* apparaît-il une œuvre, sinon inégale, du moins dépareillée. C'est un tout autre musicien que celui qui la commença, celui qui la finit avec ce formidable *Crépuscule*. C'est un autre homme aussi, et, en songeant que cet homme était sexagénaire quand il en écrivit la dernière mesure, on est certes moins étonné d'y devoir constater quelque latent effort que stupéfait de la splendeur du résultat. On se convainc bientôt que cet effort visible dénoncerait malaisément la fatigue de l'âge, mais trahit bien plutôt un acharnement volontaire à poursuivre un dessein insciemment périmé. Jamais Wagner ne déploya peut-être ailleurs verve plus étincelante et plus souple, inépuisable à enrichir, renouveler, refondre et triturer l'innombrable substance thématique en exploitant, avec une telle infaillible et désinvolte sécurité, toute la gamme des ressources expressives ou pittoresques, des nuances les plus délicates de la grâce aux envols d'une force écrasante. Et, en présence de cette extraordinaire jeunesse de son génie, on peut se demander ce qui fût advenu si Wagner, au lieu de le mettre aux prises avec des inspirations anciennes quelquefois de vingt ans, avait exigé du nouveau de sa fécondité exubérante. Peut-être la Tétralogie nous a-t-elle privés d'un chef-d'œuvre intermédiaire entre *Tristan* et *Parsifal*, ou succédant à un *Parsifal* moins tardif. Elle nous a valu ce *Crépuscule* hétérogène et magnifique, que depuis si longtemps nous souhaitions de connaître chez nous au théâtre.

Ce n'est évidemment pas la faute des actuels directeurs de notre Opéra National, si cet événement subventionné n'arriva qu'en l'octobre de ce 1908. On ne saurait assez hautement les louer au contraire pour une activité artistique dont on avait perdu, non seulement l'habitude, mais jusqu'au souvenir en l'endroit, et on sent que, nous offrant enfin *le Crépuscule*, ils y ont apporté des soins exceptionnels. M. Messager, qui présida assidûment au travail des répétitions, eut la coquetterie de nous présenter l'œuvre au pupitre du chef d'orchestre. Et, de fait, sous son geste et son bâton, cet orchestre apparut quasiment méconnaissable, et réussit le plus souvent, par d'inaccoutumés contrastes ou l'ampleur des sonorités, à vaincre la piètre acoustique du local. Toutefois, si l'exécution fut ici à bien peu près par-

faite et digne des plus sincères compliments, l'autre côté de la rampe procura maintes déceptions. D'abord, on n'éprouva pas un instant que les décors du *Crépuscule* dussent ruiner notre Opéra, sans davantage soupçonner qu'ils lui aient coûté plus d'imagination que d'argent. Sauf peut-être le coin de forêt rocheuse et ensoleillée où Siegfried vient mourir, ils s'attestent assez économiquement, voire gauchement quelconques, pour qu'on déplore amèrement qu'une indisposition malencontreuse ait empêché, dit-on, M. Pierre Lagarde de surveiller leur élaboration. Tels quels, cependant, ces décors pourraient à la rigueur fournir un acceptable cadre à la légende wagnérienne, à condition d'y être aidés par des jeux d'éclairage et la polychromie appropriée des lumières. Est-il vrai que notre Opéra soit, à ce point de vue, aussi bien outillé, sinon mieux, que la salle Favart? Dans ce cas, son chef électricien devrait aller passer de temps en temps sa soirée à l'Opéra-Comique. Il y apprendrait bien des choses, entre autres l'art des dégradations insensibles, le mystère radieux ou sinistre des ombres mauves, bleues, irisées, glauques ou livides. A l'Opéra, tout se déroule imperturbablement sous un jour cru ou bien dans l'opacité terne d'un gris plus ou moins foncé. Les scènes les plus saisissantes du *Crépuscule* ont pâti regrettablement de ce défaut d'une ambiance adéquate, en son mélange de réel et de fantastique, où mythe ou héros, gnômes, ondines, hommes, demi-dieux et dieux enchevêtrent leurs destinées et leurs progénitures. L'œuvre, pourtant, subit de plus sérieux dommages de la part d'une mise en scène dont quelque inexpérience, excusable aux débuts de janvier, paraît en train de s'aggraver jusqu'à laisser craindre le retour des toulousainiaiseries d'antan. N'est-il pas singulier que, malgré la meilleure bonne volonté manifeste, notre Opéra semble impuissant à se désengluer de ses pires traditions? Est-ce routine ou insouciance qui nous fit contempler tout d'abord, au centre exact du décor, les trois Nornes plantées debout en triangle équilatéral de plusieurs mètres de côté et chacune à son tour attrapant au vol, adroitement lancé, un peloton de corde ou de ficelle dont le « flic, floc » cinglait les planches pour, après ce scabreux exercice, se rassembler sur une trappe étroite et non moins centrale et disparaître graduellement dans les dessous grâce au candide et antédiluvien machinisme? L'exorde était fâcheux et, si ce qui suivit ne le racheta guère, la péroraison dépassa toutes appréhensions. Je n'insisterai pas sur le bateau qui vogue sur le Rhin et aborde tout seul, sans aviron ni voile, portant Siegfried casqué, lance et bouclier dans sa dextre, et tenant du poing gauche son cheval par la bride; sur l'étrange fantaisie qu'eut Brunnhilde, livrée par Siegfried à Gunther et retrouvant, avec au doigt l'anneau dérobé, son amant époux de Gutrune, de choisir la cloison d'une « loge sur la scène » pour y exhaler sa douleur; ni sur un tas des menus ou non détails

jusdem farinae. Mais, au dernier tableau, cette apogée du drame, oici ce qui se passe : M. Van Dyck-Siegfried, peu désireux de faire e mort pendant 35 minutes, est remplacé par un figurant qui ne lui essemble pas assez pour qu'on puisse montrer sa figure, ce qui nécessite l'entrée du brancard à l'envers et l'exposition corrélative du adavre ; là-dessus, M. Delmas-Hagen tue Gunther et M. Gilly, elui-ci, qui n'a pas plus envie de rester là que M. Van Dyck d'y être, 'en va tomber au pied de l'escalier qui conduit chez Gutrune, près les coulisses favorables à un escamotage subreptice, si bien qu'il n'y a plus personne quand Gutrune doit « tomber sur le corps de Gunther et demeurer ainsi jusqu'à la fin de l'acte », aussi la pauvre enfant, Mlle Féart, soutenue par ses femmes, en profite-t-elle pour gravir le susdit escalier et s'éclipser dans ses appartements. Enfin, Brunnhilde ordonne qu'on dresse le bûcher et, pour dissimuler l'opération vulgaire, tout le monde s'éloigne aussitôt, se groupe dans le fond en tournant un dos unanime à Mlle Grandjean, à l'instar de Hagen dans son coin. De sorte que l'infortunée Walkyrie, dépourvue d'auditeurs autant que d'interlocuteurs, est bien forcée de s'adresser au public par-dessus le trou du souffleur pour déclamer sa plainte et son oracle. Le spectacle est des plus pénibles, et — (en un tel moment!) — frise le ridicule. De semblables négligences de mise en scène, irrespectueuses des prescriptions de l'auteur, sont trop facilement évitables pour qu'on les puisse pardonner en aussi solennelle occurrence. Par ailleurs, encore que l'interprétation, si peu zélée au dénouement, ait, en somme, été très honorable, on n'oserait pas dire qu'elle fut le rêve. Corsetée sous un albe et élégant peignoir à traîne, coiffée en bandeaux ondulés, Mlle Grandjean affichait impéremptoirement l'aspect, le type et les allures d'une vierge chassée du Walhall, endormie 20 ans sur un roc, entourée de flammes et réveillée d'hier. Son chant valait mieux que ses gestes. M. Delmas, blafard, orné d'une paire de sourcis noirs dont la pointe menaçait le ciel, s'évertua non sans quelque bonheur intermittent de dépouiller une indurée grandiloquence idoine à la majesté wotanienne qui lui devint une seconde nature. Mlle Féart et M. Gilly semblaient passivement résignés à l'ingratitude de leurs rôles. M. Van Dyck était le seul qui parfois essayât de jouer d'autre façon qu'il est coutume à l'Opéra. Malheureusement, il jouit de beaucoup plus d'embonpoint que de voix. Son organe est usé jusqu'à la corde ultime et, sauf le respect dû à nos institutions, avec sa perruque bouclée, sa barbe rare aux joues et sa vaste encolure, il évoquait, en blond, étonnamment l'honorable Magistrat suprême et Président de notre République. Il mourut d'ailleurs assez mal, gêné sans doute autant que nous des effets de sa corpulence, et peut-être celle-ci fut-elle aussi la cause que le rideau tomba dès les premiers accords de la marche funèbre, châ-

trée de la vision du cortège nocturne à travers les rochers abrupts. Outre la cruauté d'en imposer la charge à des épaules, il y eût eu évidemment quelque imprudence à risquer sur les praticables un Siegfried de ce poids.

Tout cela bien probablement ne contribua pas peu au sentiment de déception que j'avoue avoir emporté d'une représentation tant attendue. Mais n'y aurait-il pas des raisons plus profondes ? *Le Crépuscule*, hélas ! nous arrive trop tard au théâtre pour que nous l'y puissions accueillir avec cette fièvre des enthousiasmes néophytes propices à l'aveugle illusion. Aux temps héroïques du wagnérisme, nous aurions accepté bien pis que ce qu'on nous octroie et sans y prendre garde. M. Van Dyck eût pu impunément ceindre 1 m. 75 de tour de taille pour suspendre à son flanc Nothung et articuler sans pitié le petit nègre de la traduction Ernst. Aujourd'hui, notre regard est plus lucide, parce que notre cœur est plus froid. Et nous discernons mainte excuse en faveur de notre Opéra. La scènerie qu'exige ici le poème est d'un réalisme parfois puéril et souvent irréalisable. Si on peut exhiber des chevaux sur les planches, rarement animal s'y avéra plus encombrant que Grane et plus nuisible à l'éventuelle gravité des situations. Le plongeon de Brunnhilde en selle dans le brasier et de Hagen dans le Rhin demeurent impraticables avec quelque vraisemblance et, d'un bout à l'autre de la tétralogie, Wagner use et abuse de trucs de machinerie dont on peut dire tout autant. Mais nous apercevons aussi que tout ce bric à brac d'accessoires n'est guère plus oiseux que son prétexte. Il est remarquable que ce soit dans des livrets selon la formule que Wagner ait modelé ses plus humaines créatures, et que, dès *l'Or du Rhin*, où il naît, et depuis, le « drame wagnérien » dévoie de plus en plus à l'abstraction alambiquée du verbe, se peuple d'entités peu ou prou mystico-métaphysiques. Même ainsi panachée d'humanité occasionnelle, cette multi-théogonie de *l'Anneau* est trop loin de notre âme pour nous toucher durablement et ne pas apparaître, à notre sensibilité ressaisie, aussi fastidieuse bientôt que la mythologie de l'Opéra des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles français. Entre Olympiens et Sous-Olympiens, voire eddiques, les conflits d'influence ou de sentiment ont toujours quelque chose de plus curieusement décoratif qu'émouvant pour les simples mortels que nous sommes, et l'adaptation wagnérienne, en truffant de philosophie la légende, l'a contaminée par surcroît de morale et de dialectique. La radieuse figure du « jeune Siegfried » exceptée, avec peut-être le couple épisodique Siegmund et Sieglinde, les personnages de la tétralogie ne sont pas moins que ceux d'Hugo en baudruche gonflée de pathos. Ils ne vivent pas : ils symbolisent et déclament. Ils s'agitent enfin dans une action composite, diffuse jusqu'à l'incohérence grâce à l'arbitraire adjonction de ce symbolisme

étranger à la saga originale. L'amalgame est factice et, nulle autre part peut-être, le disparate n'en semble si flagrant qu'en cet aboutissement de l'intrigue. En dépit du sublime annoncé, on songe irrésistiblement que, dans ce *Crépuscule*, il y a presque un sujet de vaudeville, avec ce falot Gunther qui envoie un ami, déguisé sous ses traits, lui quérir une épouse en un lieu dangereux, et puis qui se demande après s'il ne s'est rien passé d'inconvenant durant le court voyage, ahuri quand sa femme dénonce en l'obligeant commissionnaire un infidèle qu'elle nomme et dont elle réclame un anneau. Toute cette histoire d'amnésie, de remplacement, de bague et bigamie, qui nous conduit, avec Hagen, à l'Ambigu, est, en somme, assez puérile en sa complication laborieuse. On y goûterait volontiers la saveur d'une chanson de geste primitive, délassement de simplistes ancêtres, mais que, de ce mélo candidement entortillé, sorte impromptu l'écroulement d'un Ciel et « la régénération du monde par l'amour », il n'y a plus ici, à l'heure qu'il est, que de quoi nous interloquer. Avec son falbalas d'allégorie postiche, son affabulation incontinente opiniâtrement ajustée au fruste réalisme épique ou légendaire, le drame lyrique wagnérien portait en soi le germe de sa ruine. Nous constatons aujourd'hui sans remède tout le faux, le chiqué de cette symbologie mâtinée d'intellectualisme abstrait. De tout cela, il reste et restera la musique intangible à travers les siècles. Et cependant cette musique immortelle, elle non plus, nous ne l'entendons pas comme autrefois. Cette musique, dont l'enchantement dionysiaque nous enivra jadis jusqu'à l'hypnose, où nous croyions entendre la voix de la nature impolluée, nous l'éprouvons désormais incoërciblement comme un *art*. Et il est troublant qu'il puisse nous sembler déjà que cet art soit décidément devenu « historique ». Peut-être notre illusion durerait-elle encore pourtant sans la révélation de *Boris* après *Pelléas*. Que d'insues conventions nous furent dévoilées soudain par l'ingénu chef-d'œuvre! Il ne saurait être question d'égaler ou d'opposer Moussorgsky à Wagner, mais, à l'éclair de ce *Boris*, nous avons mesuré tout d'un coup stupéfaits l'inconscient artificiel inhérent à notre culture occidentale, partant, à notre sensibilité même, marinée dans ce bouillon inéluctable. Et sans doute en percevons-nous plus nettement qu'hier la dose de culture corrélative infuse, inhérente à l'art wagnérien.

JEAN MARNOLD.

ART ANCIEN

Le Portrait de François René Molé, par Etienne Aubry. — J'ai raconté dans la *Chronique des Arts* (1er novembre) comment j'avais eu le plaisir de découvrir l'auteur du très joli por-

trait de François-René Molé, prêté par M. G. Dormeuil à l'exposition récente du Théâtre :

Le portrait de Molé a en effet été gravé par Augustin de Saint-Aubin en 1786, et ainsi que je m'en aperçus alors d'une visite au musée des Arts Décoratifs, cette estampe n'est précisément que la traduction de la peinture de la collection Dormeuil. J'avais été vivement frappé par la qualité de l'original, par la sûreté du modelé, la finesse du coloris, la vie de la physionomie et j'avais éprouvé la curiosité vague de découvrir l'auteur de cette œuvre remarquable, quand je reconnus tout à coup mon personnage à l'Exposition même du Théâtre, le visage simplement renversé à contre-sens par le tirage de la gravure. J'étais en face de la planche de Saint-Aubin, qui porte non seulement son nom, mais aussi, comme on sait, le nom du peintre E. Aubry.

Il n'y a entre la toile et la gravure que quelques légères différences. Saint-Aubin a naturellement supprimé les fleurettes brodées sur l'habit jaune à manches mauves, et pour remplir cette partie il a indiqué un col à revers, mais il a conservé le petit motif décoratif de la cravate de dentelle. Quant au visage, il est exactement copié sur la peinture : même dessin, même éclairage, même modelé, même lobe de l'oreille ; seule la valeur des sourcils et de l'ombre au-dessous du nez paraît dans la planche légèrement adoucie. Le changement le plus important porte sur la perruque, qui est arrondie, tandis qu'elle affecte dans la peinture une forme plus conique et d'ailleurs plus amusante. Mais ce changement peut s'expliquer par le fait que les deux œuvres sont d'époques différentes. Etienne Aubry était déjà mort depuis cinq ans lorsque le portrait de Molé fut gravé, et celui-ci même, à en juger par l'âge du personnage représenté, devait remonter aux environs de 1771. Peut-être même cette modification est-elle due au désir du portraicturé : Molé devait en effet s'y connaître en perruques, étant par son mariage avec sa camarade de la Comédie Française, Mlle de L'Epinay, gendre du sieur Claude-André Pinet, perruquier.

Voici comment le *Mercure de France* de février 1786 annonça la gravure :

Portrait de François-René Molé, comédien français, pensionnaire du Roi et professeur de l'école royale de chant, de danse et de déclamation. Ce portrait vu de face et format grand 4° est gravé par Augustin de Saint-Aubin d'après le tableau original de feu M. Aubry, peintre du Roi. Il se vend à Paris chez l'auteur, rue des Prouvaires, n° 54. Prix : 3 livres. Ce portrait doit exciter l'empressement du public par la beauté du burin, le mérite de la ressemblance et les talents rares de l'original.

Je ne puis m'arrêter longtemps à l'hypothèse dans laquelle le même personnage se serait fait peindre deux fois avec la même pose par deux artistes différents : elle soulève trop d'invraisemblances et d'impossibilités pour pouvoir être prise au sérieux. Il faudrait admettre que les deux peintres ont choisi la même toile ovale, chose déjà rare, que le modèle a pris exactement la même pose, chose plus difficile

encore, que la mise en page dans la toile fut identique, nouvelle coïncidence tout à fait inadmissible. Il faudrait admettre par surcroît que les deux artistes ont dessiné exactement de la même façon les profils, les yeux, l'oreille et quiconque a touché un pinceau sait combien diffèrent deux interprétations du même sujet. Et ce n'est pas tout : il serait nécessaire que la cravate du personnage elle-même se soit replacée avec les mêmes plis, pour que son motif décoratif ait gardé le même dessin. La chronique du XVIII^e^ siècle s'occupait trop de Molé pour que pareil fait pût passer inaperçu.

On me permettra de ne pas insister. Et comme Molé vivait encore lorsque le portrait fut gravé, Saint-Aubin ne pouvait avoir sur l'auteur de la peinture le moindre doute. Si d'ailleurs l'acteur avait possédé un portrait d'un peintre plus célèbre qu'Aubry, il n'eût pas manqué de le choisir pour le confier à Saint-Aubin. La peinture de la collection Dormeuil, quel qu'en soit le mérite, dénote d'ailleurs une observation patiente, une timidité de la touche, une certaine maigreur, un peu de sécheresse, qui indiquent un artiste encore à ses débuts, comme l'était Aubry vers 1770 ; ses portraits connus confirmeraient au besoin cette attribution. On ne saurait du reste songer à aucun des grands maîtres du XVIII^e^ siècle, pas même le moins du monde à Greuze, dont Aubry cherchait à se rapprocher, mais qui possède une facture sensiblement plus grasse et plus libre.

Le portrait de Molé est la seule gravure connue de Saint-Aubin d'après Aubry. Mais celui-ci a été reproduit par de Longueuil, J.-C. Levasseur et les Delaunay. Nicolas Delaunay grave *Abus de la crédulité* et la *Première leçon d'amitié fraternelle;* Robert Delaunay le *Mariage rompu* et la *Reconnaissance de Fonrose;* J.-C. Levasseur, l'*Amour paternel* et les *Amants curieux*, qu'il dédie au comte d'Angiviller. Celui-ci du reste entraînait Etienne Aubry à la suite de Greuze ; et bien qu'il appréciât assez le portraitiste pour s'être fait peindre par lui à deux reprises, il préférait certes le genre sentimental ou héroïque. Sur ses conseils, le peintre versaillais fit le voyage de Rome et il prit malheureusement assez au sérieux les Italiens de la décadence pour les imiter dans un *Coriolan faisant ses adieux à sa femme.* Cette toile ne fut exposée qu'en 1781, après la mort de l'artiste. Il disparaissait à trente-six ans, étant né à Versailles le 10 janvier 1745 ; dès sa jeunesse il avait fait d'assez nombreuses copies de portraits et il acquit lui-même rapidement quelque réputation comme portraitiste. Il expose donc d'abord des portraits en 1771 quand il débute au salon et son *Jeaurat* lui vaut de suite les éloges de Bachaumont :

> Le dernier en rang des peintres à portrait, mais qui s'annonce par les plus grands talens et qui laissera bientôt derrière lui ses confrères, c'est M. Aubry. Une vigueur mâle, de la hardiesse, du caractère dans toutes ses

têtes le distinguent déjà singulièrement. Son portrait de *M. Jeaurat* est d'une vérité de figure et de costume frappante ; mais celui d'un peintre dans la manière libre de Greuze a arraché le suffrage de ce dernier, au point de lui donner de l'humeur et de ne pas contribuer pour peu à l'empêcher de rien mettre de ses ouvrages au Sallon.

Je placerais volontiers vers cette époque l'effigie ferme et distinguée de François-René Molé. Celui-ci, qui était lui-même fils d'un peintre-sculpteur, devait avoir quelque goût naturel pour l'art. En 1771, l'acteur avait près de 37 ans ; il venait de se marier, et conservait encore cette jeunesse d'allure et de physionomie qui rend son portrait si frappant. N'est-il pas même permis de se demander si cette œuvre charmante ne figurait pas parmi les toiles exposées sous le même numéro, sans indication plus détaillée ?

Etienne Aubry reparaît au salon de 1773 avec les portraits de *Mme Victoire*, de *feu M. le duc de la Vauguyon*, gouverneur des enfants de France, du *maréchal de Broglie*, du *comte de Noailles*, du sculpteur *Vassé ;* les portraits d'*Adam le jeune* et d'*Hallé* le font recevoir membre de l'Académie en 1775. Mais à partir de cette époque précisément, les portraits se font plus rares dans son œuvre, et l'anecdote l'emporte. Le comte d'Angiviller possède l'*Amour paternel;* Aubry peint une *Femme qui tire des cartes*, un *Enfant demandant pardon à sa mère*, des visites à la nourrice, et il lui faut un long commentaire pour expliquer au livret le sujet du *Mariage rompu*. A Rome, où il peint *Un Fils repentant de retour à la maison paternelle*, il prend une ruine antique comme décor, et il a soin de copier les costumes locaux. Le *Coriolan* sera sa dernière œuvre.

C'est moins pour ses peintures anecdotiques que pour ses portraits qu'Etienne Aubry retient maintenant notre attention. Si même dans le genre larmoyant où versait l'artiste, son métier conserve assez de tenue, l'intention littéraire et quasi moralisatrice nous gêne un peu. Mais les visages témoignent d'une grande sûreté d'observation, d'un sens aigu du caractère, d'un savoir remarquable de dessinateur ; le coloriste est sensible aux nuances et sait voir parfaitement les variations du ton selon la diversité de l'éclairement. Les portraits d'*Adam le jeune*, d'*Hallé*, de *Vassé*, de *Molé* suffisent à montrer le mérite d'Aubry, et seule sans doute la brièveté de sa carrière et la rareté fatale de ses œuvres ont empêché son nom de devenir plus glorieux ; mais ses figures peuvent être placées à côté de celles des Tocqué, des Aved, voire de Greuze, et ce n'est déjà pas un si mince éloge.

Memento. — Dans la *Revue de l'Art ancien et moderne*, M. de L. de Fourcaud termine la série de ses remarquables articles sur le *Pastel et les Pastellistes français au XVIIIe siècle ;* M. Prosper Dorbec étudie la *Tradition classique dans le paysage au milieu du XIXe siècle*, et M. Jean

de Foville résume les découvertes récentes de M. Biadego, archiviste de Vérone, sur la biographie de *Pisanello*, qui fut jusqu'ici prénommé *Vittore*, sur la foi de Vasari, et s'est en réalité appelé *Antonio*.

Les documents retrouvés et publiés dans les *Atti del R. Instituto veneto di scienze, lettere ed arti*, t. LXVII, 13 juin 1908, nous apprennent en effet qu'en 1433 un peintre nommé Antonio Pisano, âgé de 36 ans, vivait à Vérone, rue San Paolo, avec sa mère Isabetta, âgée de 70 ans, et sa fille Camilla, enfant de 4 ans. Antonio Pisano, né en 1397, était le fils cadet d'Isabetta et d'un Pisan du nom de Bartolommeo; il fut exilé de Vérone après 1438 comme partisan du marquis de Mantoue, et nous savons d'autre part que le peintre Pisanello avait subi le même sort à la même époque. Antonio prend lui-même le nom de Pisanello, et il doit donc se confondre avec le pseudo Vittore. En 1442, Antonio Pisano obtint du Conseil des Dix l'autorisation de rentrer sur le territoire vénitien et d'aller à Ferrare rechercher des objets mobiliers. En 1443, Pisanello, depuis longtemps en rapport avec la maison d'Este, revient donc à Ferrare. C'est à 42 ans que Pisanello exécuta sa première médaille, puisqu'elle est de 1439 : il est possible que la fresque célèbre de Sainte-Anastasie soit postérieure à 1442, puisque Pisanello demeura toujours en relations avec Vérone, où il était à nouveau en 1445 et 1446.

Ces documents, joints à ceux précédemment publiés par M. Venturi, vont permettre de reconstituer à peu près complètement l'œuvre du grand peintre et médailleur véronnais, et il est à souhaiter qu'un nouvel ouvrage d'ensemble soit bientôt publié sur l'artiste.

TRISTAN LECLÈRE.

LETTRES PORTUGAISES

Le Portugal social. — Paulo Osorio : *Lisboa, chronicas ;* Emprêza litteraria, Porto. — Alvaro d'Oliveira : *Corja ;* Anselmo de Moraes, Porto. — V. de S. de F. : *Os partidos que se partem e repartem ;* Vva Tavares Cardoso, Lisboa. — José de Figueiredo : *Algumas palavras sobre a Evoluçao da Arte em Portugal ;* Livraria Ferreira, Lisboa. — Julio Dantas : *Rosas de todo o anno; Mater Dolorosa ;* Vva Tavares Cardoso, Lisboa. — Luiz Guimaraes filho : *Pedras preciosas*, vers; Montevideo. — Memento.

Comme un malade inquiet qui se retourne fiévreusement sur sa couche et cherche à lire dans les yeux du médecin le secret de son existence, **le Portugal social** demande à la littérature de le renseigner sur lui-même. Il désapprend l'idylle et renonce à l'épopée; il veut savoir ce qu'il vaut au juste. Hésitant au bord de la révolution et n'osant pas se livrer à l'inconnu, il pressent vaguement qu'un lourd problème psychologique s'enchaîne à la crise économique et politique qu'il traverse. Il devine qu'il a besoin d'hommes et ne sait où les trouver; il doute. On lui a tant parlé de réformes, vainement. Ses penseurs les plus éminents, ceux qu'il révère pour la noblesse inattaquable de leur âme, lui ont dit : « D'abord, instruis-toi ! » Le Portugal voudrait bien s'instruire ; mais il a faim ; il a faim et il ne veut pas le laisser paraître. Il a cru, il croit encore à la

supériorité française, et il a fini par trop nous ressembler, dans le marasme.

Au fait, il a peur, ce chevalier devenu bourgeois, peur d'agir ; car il demeure profondément catholique, presque à son insu, et il est entré dans sa volonté quelque chose de destructif. Par nature, il envisage la vie comme une figuration de théâtre; il y voudrait paraître glorieux. Comme pour tous les peuples d'éducation latine, la grosse affaire est de jouir, non de conquérir. Aussi, quand on lui recommande de s'instruire, il en agit comme nous-mêmes ; il songe à cultiver d'abord l'intelligence, qui sert à ruser, à ergoter, à couper les cheveux en quatre, oubliant qu'avec de la volonté et du bon sens on arrive à tout, à la condition de ne pas hésiter. Or, c'est dans la famille qu'une pareille éducation dynamique se prépare, et il faut que chaque membre du groupe soit intimement convaincu du sérieux de la vie, avant que celle-ci ne soit venue étreindre à la gorge les imprudents, sans quoi toute désillusion devient démoralisante, par excès de sentimentalité blessée.

Au reste, tandis que l'esprit scientifique de raison pure tend à ruiner, chez les hommes que sollicite un idéal de progrès, l'immobilisme traditionnel et religieux, la femme n'emprunte à l'évolution moderne que le goût du luxe et des frivolités trop coûteuses. Pour tout le reste elle demeure docile aux suggestions catholiques de soumission à une autorité morale, dont on ne discute pas et vis-à-vis de qui tout ce qui sait se cacher est sûr d'être pardonné. Ainsi éclatent, à la base de la famille et dans le cœur de chacun, de désastreuses divergences, source intarissable de mille faiblesses et de mille hésitations.

Sur cette stagnation fleurit abondamment l'arrivisme sans scrupules ou, chez les meilleurs, cette fausse conception que l'énergie d'un seul homme peut un jour tout sauver socialement et politiquement. Ce fut là l'erreur de Franco. Le dictateur avait annoncé l'intention de gouverner « à l'anglaise » ; il oubliait que les âmes anglaises sont plutôt rares en Portugal et que, pour en susciter un nombre suffisant, une longue préparation de liberté, de responsabilité individuelle, est nécessaire.

Ah ! comme le Portugal nous ressemble ! me disais-je, tout en savourant l'humour exquis des chroniques alertes que Paulo Osorio consacre à la société actuelle de **Lisbonne**. Grâce à lui, on saura dans l'avenir à quels travers de vanité, à quels égarements de sensualité misérable elle était en proie, quand se produisit en pleine rue l'assassinat de deux princes, et l'on trouvera plus sûrement l'explication du formidable événement. Directeur d'un journal franquiste, observateur mordant et très averti des causes du malaise social, critique alerte et fort au courant des choses du théâtre, Paulo Osorio

ne se fourvoie point ici dans la politique et sait demeurer littéraire. Il est dans son rôle de journaliste : il renseigne ; mais il n'oublie pas les exigences de l'art et du goût : il sourit. Ainsi nous supportons plus allègrement ce que son ironie cache d'amer et de presque volontairement pessimiste. Il excelle à dire aux femmes la dure vérité tout en se défendant de la dire ; il est psychologue et il a de l'esprit. De plus il cherche consciencieusement à voir la vie telle qu'elle est. Seulement est-il bien vrai que Porto soit demeuré si provincialement traditionnel, idyllique et ennemi du faux luxe, quand on nous montre une Lisbonne si éprise de clinquant qu'elle en préfère se priver chez elle du plus élémentaire confort ? Sous ce rapport, on est certainement en avance sur nous, aux rives ensoleillées du Tage. C'est que Lisbonne est pauvre et veut paraître opulente. Mais, comme Paris, ne ferait-elle pas étalage de sa corruption même, en haine du Philistin ? Et puis cela permet si bien la satire en un pays où, dans le cœur de chaque Properce, sommeille un Juvénal.

Et si ce Juvénal en herbe ne se hausse qu'à la hauteur d'un Paul-Louis Courier, pourquoi nous en plaindre ? Tout le monde n'est pas Gomes Leal ou Guerra Junqueiro, et l'ironie d'un Eça ou d'un Camillo a bien également son prix. C'est pourquoi le pamphlet à travers lequel Alvaro d'Oliveira s'évertue à définir ce qu'est la **Corja** portugaise (la canaille) ne nous a point déplu. Nous partageons volontiers sa haine des modernes vilenies ; mais, parmi les vieux systèmes de culture humaine, en est-il encore un qui puisse nous fournir le remède immédiat ? J'en doute. Honnêteté, amour, vertu ! Qui viendra persuader l'homme actuel qu'il y va de son bonheur d'être généreux et juste ? Nous retournerons-nous, avec l'auteur des *Partis qui se subdivisent*, vers un idéal d'améliorations politiques, en dehors des ambitions de coteries ? Les programmes n'ont de raison d'être que le désir perpétuellement inassouvi de figurer à l'assiette au beurre, on le sait ; mais, encore une fois, comment réformer l'homme ? — « Lavons le corps social des vices qui le souillent ou nous allons tomber au niveau du Maroc ! » s'écrie le pamphlétaire. Et il a raison. Mais c'est toute une éducation à tenter en conformité des tempéraments, et cette éducation prendra longtemps. En attendant, il convient que le Portugal ne se départisse pas d'une vertu qu'il a dans le sang : la patience. Sa gloire, au surplus, est non pas uniquement dans le colossal effort des grandes découvertes maritimes, mais surtout dans son art et dans sa pensée.

A cet égard, les revendications esthétiques d'un José de Figueiredo ont peut-être une meilleure portée pour réintégrer l'élite en sa fonction propre, qui est de faire progresser le sentiment national. **Quelques paroles sur l'Evolution de l'Art en Portugal** documentent de façon précise la tendance à la nationalisation pro-

gressive manifestée par l'art lusitanien, depuis ses origines jusqu'au premier tiers du XIXe siècle, et forment un heureux complément aux judicieuses opinions critiques de *Portugal à l'Exposition* et d'*O Legado Valmor*. En même temps, ceux qui ont pu lire aux pages du *Portugal Contemporain* le chapitre éloquent que José de Figueiredo consacre aux artistes lusitaniens d'aujourd'hui désireront sans doute que toute cette matière intéressante et peu connue serve bientôt à former un précis historique intégral de l'art portugais jusque maintenant.

Dès aujourd'hui, nous savons que le mariage intime de l'influence flamande et du sentiment portugais était en passe de faire éclore une école autochtone, quand survint l'envahissement du jésuitisme et la chute de la nationalité portugaise au XVIe siècle. Il nous est en même temps démontré que l'école dite de Madrid eut pour véritable précurseur le portugais Sanches Cœlho, que l'influence du tempérament portugais fut énorme chez Velasquez, dont les ascendants étaient originaires de Porto, et que la grande époque picturale de l'Espagne se clot avec un autre fils de Portugais, Claudio Cœlho.

Si la fine et enveloppée manière flamande de voir et sentir la lumière se fit admettre si facilement en Portugal, c'est que ce pays est côtier, brumeux et que la domination arabe s'y fit moins sentir qu'en Espagne. De là également son refus d'accepter sans résistance les canons esthétiques de l'Italie. Il fait bon mettre en lumière ces faits qui expliquent dans une certaine mesure comment l'influence de la France fut le point de départ de la renaissance contemporaine. Notre art, en effet, se veut d'abord expressif et personnel ; c'est pourquoi il rayonna.

Avec raison le brillant dramaturge Julio Dantas est allé demander à la tradition le secret d'une rénovation théâtrale, et son art, comme celui de Grao Vasco, cherche à s'enraciner directement dans la vie portugaise. Qu'il demande à l'histoire ses sujets ou qu'il les emprunte aux événements de l'existence quotidienne, c'est au cœur qu'il s'adresse, et il ne tire ses meilleurs effets que de l'intériorité de ses personnages. Les péripéties contrastées ne sont pas son fait; il aime mieux émouvoir que surprendre. Sa récente comédie en un acte, **Rosas de todo o anno**, très dix-huitième siècle, met en scène un sentiment analogue à celui qui rendit célèbres les lettres de la Religieuse portugaise et constitue un agréable pendant au *Souper des cardinaux*. Ce pourrait être également le dernier acte en épilogue de quelque *Don Juan* nouveau, encore que le personnage n'apparaisse sur la scène qu'en portrait, aux mains de la pauvre nonne impuissante à arracher la passion de son cœur meurtri. Ah ! cette confidence de la religieuse à l'enfant innocente qu'il s'agit de sauver est une trouvaille de simplicité, et combien émouvante !

Mater Dolorosa dramatise un autre calvaire, celui de la mère pauvre et veuve, dont tout le monde abuse et qui, poitrinaire, bientôt repoussée de chacun, se résigne à léguer son enfant, sans même l'embrasser une dernière fois de peur de l'empoisonner. Chaque détail ici s'emprunte à la réalité même et le dialogue est d'une rare acuité. Sans démonstrations sociales, sans thèse à faire prévaloir, Juho Dantas suscite ici le frisson tragique et souverainement humain de la pitié.

Ainsi l'Art, comme le Géant de la Fable, ne reprend de forces qu'au contact du sol, c'est-à-dire dans l'étreinte de la Nature, de la Tradition, du génie de la Race.

Qu'un peuple soit transplanté, et certaines de ses facultés vont se trouver exaltées. Ainsi nul poète portugais ne se manifeste aussi rutilant, aussi bibliquement sensuel que le brésilien Luiz Guimaraes filho, dont les **Pierres précieuses** semblent l'œuvre de quelque Catulle d'Arabie ou de Chaldée.

Cependant, toutes ces qualités de luxuriance tropicale sont bien réellement en germe chez Eugenio de Castro, et Luiz Guimaraes est bien de la même race, tout en étant d'une autre terre.

Sous ce rapport, l'Exposition de Rio (section des Beaux-arts) peut servir à montrer comment les deux nations sœurs d'Europe et d'Amérique se complètent, à travers des directions communes. Cette exposition, à laquelle fit défaut la visite espérée du Roi Carlos — et pour cause — ne peut que favoriser une féconde compénétration réciproque.

Memento. — Reçus, pour être prochainement étudiés, *Variaçoes sobre um velho thema*, contes par Paulo Osorio; *No solio de amanhan*, roman par Dario Vellozo; *Divorciados*, roman de Cunha Meander, etc. Nous aurons à parler également d'un beau livre d'analyse psychologique : *Cartas d'amor*, du maître romancier Teixeira de Queiroz, et des *Mémoires d'une actrice*, de Mercedès Blasco.

PHILÉAS LEBESGUE.

LETTRES NÉO-GRECQUES

Aristote Valaoritis : *Vios kai Erga*, trois volumes ; « Bibliothèque Marasli », Athènes — Crise balkanique. — Pol. Dimitracopoulos : *To mystikon tou Bosporou*, roman oriental ; Dionysos Eustratios, Athènes. — Varlendis : *I Klironomia* ; Athènes. — Alex. Pappadiamandis : *Un Rêve sur les flots*, traduit par Jean Dargos ; « Le Monde hellénique », Athènes-Paris. — Démétrius Bikélas. — Jean Pergialitis : *Ta Orea*, B. *Trella Tragoudia*, Athènes. — Sotiri Skipis : *I Megali Avra* (prôti sfrayida), poèmes ; Chaponet, Paris. — Memento.

Il est des commémorations meilleures que les statues ou les stèles funéraires, plus instructives surtout et plus fidèles gardiennes de la vertu des peuples : ce sont les chants qui célèbrent la gloire des héros ; ce sont les éditions définitives de poèmes où s'immortalise l'âme de la race. Voici trois tomes que tout Hellène digne de ce nom

devra posséder : ce sont la **Vie et les Œuvres d'Aristote Valaoritis**, le dernier des rhapsodes grecs, de qui la lyre ne vibre que pour faire souvenir, comme la cloche des morts glorieux. Ce monument de piété poétique et nationale vient à son heure s'ajouter à l'édition Solomos, et Kalvos, nous l'espérons, aura bientôt son tour.

Encore que M. Roïdis, avec son voltairianisme compréhensif, ait tenu à montrer combien la manière du grand Epirote influencée de Victor Hugo s'éloigne des vrais classiques, nous ne pouvons nous empêcher de le considérer comme l'héritier le plus direct du vieil Homère. Nul n'est davantage épique au sens propre du terme, tant par la profondeur du sentiment que par la puissance de l'image et la faculté suréminente d'animer les choses elles-mêmes. La matière dont il se sert est celle des chants klephtiques, et quand il célèbre *Vlakhavas*, *Phrosyne* ou *Athanase Diakos*, c'est le même but de libération qu'il poursuit. Son atmosphère naturelle est l'enthousiasme ; aussi son œuvre dégage-t-elle une impression toute spéciale de romantisme, mais de romantisme spontané, vivant, non artificiel ni voulu, malgré le souci parnassien du mot. On s'étonnera que nous ayons pu tout à l'heure lui donner le titre d'Epirote, alors que la destinée le fit naître et mourir Ionien, à Sainte-Maure. C'est que toute son inspiration et la langue dont il se sert, sa race même le rattachent particulièrement à l'Epire ; c'est que Sainte-Maure est en réalité une île épirote. « Valaoritis était bien, dit Nirvanas, de la race des aigles ; il avait la nostalgie des temps héroïques. » L'édition nouvelle permettra d'autant mieux d'apprécier l'homme et l'œuvre qu'elle nous offre toute une série d'inédits, spécialement les lettres, les discours politiques et qu'elle recueille pour la première fois toute une série de précieux documents biographiques.

Il faut, comme Vlakhavas, être le fils des amours suprêmes de l'Olympe et de l'Ossa pour porter en soi cette flamme, cette passion de grandeur et de liberté. On reconnaît à l'accent cette sorte de Grecs de qualité supérieure. Je songe à Christovasilis, dont précisément je viens de lire *les Funérailles du Platane*, un conte qui a la saveur musicale d'une rhapsodie des montagnes; je songe au doux Krystallis et à tout ce que la Grèce nouvelle doit à la terre d'Epire. Ceux-là n'ont guère perdu leur temps en vaines discussions d'école ; leur art s'enracine dans le sentiment pur ; il jaillit directement du sol natal, et la source de toute véritable renaissance est là.

Ah ! par ces temps troubles de **Crise balkanique**, qu'il fait bon relire les vers vibrants du grand aède ! L'Europe, en vérité, s'est montrée injuste envers les Grecs, qui constituent bien, à travers l'Orient rouméliote, le plus vivace élément du progrès et de civilisation. Les Crétois, une fois de plus, se jettent dans les bras de la mère patrie, et n'est-ce pas chez eux qu'il faut aller chercher les premiers

monuments de la résurrection littéraire hellénique ? Au fait, depuis quelques années, leur large autonomie les avait à peu près délivrés du joug turc. Mais le vrai cœur indomptable de l'Hellénisme, l'Epire et la Macédoine, doivent attendre. La constitution d'un état grec trop exigu, en portant atteinte à la séculaire et légitime hégémonie morale de l'élément hellénique dans la péninsule, fut sans doute le point de départ de tous les troubles balkaniques. L'audace bulgare ne connut plus de bornes et, après un siècle de luttes, les races hostiles, à qui l'initiative grecque montra le chemin de la délivrance, vont retrouver côte à côte le Grec et le Turc alliés. Singulier retour des choses, bien peu fait pour faciliter la tâche de l'Hellénisme dont la Jeune-Turquie espère bien pouvoir se servir. Son chef, le prince Sabaheddine, est, paraît-il, un philhellène sincère. A défaut d'autres considérations, l'intérêt bien entendu de sa patrie devait le porter vers la Grèce ; car, si l'élément grec n'exerce à Constantinople la suprématie morale, c'en est fait peut-être de l'Empire turc en Europe. Et il peut advenir de cette collaboration éventuelle de deux races ennemies que soit restaurée, dans les limites qui lui sont dues, la prépondérance de l'Hellénisme. Mieux vaut le Turc que le Bulgare : telle est la devise d'Athènes. Reste à savoir quelle réaction va produire sur les sympathies turco-grecques d'hier et d'aujourd'hui le geste de la Crète. Mais cela ne saurait entamer les suggestions de l'instinct réciproque de conservation, que les Grecs ottomans aient favorisé ou non le mouvement constitutionnel de la Jeune-Turquie.

Si l'on s'en rapporte à un roman qui fit quelque bruit à Constantinople, il y a quatre ans, et qui met en scène toute l'action des Jeunes-Turcs en faveur de la liberté, les Arméniens auraient joué dans la préparation de l'état de choses actuel un rôle décisif.

Alertement écrit, quoique la langue employée soit plutôt celle des journaux que celle du peuple, **Le Secret du Bosphore** semble s'appuyer sur une documentation précise, et l'intérêt qu'il dégage n'est pas fait pour diminuer l'estime que l'on doit aux brillantes qualités dramatiques de M. Dimitracopoulos. Avec **L'Héritage**, le verbe vigoureux de Varlendis nous remmène vers la Macédoine et l'Epire. Un feu concentré de patriotisme couve sous ce récit âpre. La langue étincelle comme la rosée au flanc des monts, à l'aube. Et tout cela est tellement vécu, quoique à l'écart de nos lâchetés civilisées ! Emmanuel Roïdis avait raison à propos de Valaoritis : l'atmosphère qui règne ici n'est pas très classique.

Mais avec Pappadiamandis, dont *le Monde Hellénique* publie **Un Rêve sur les Flots** suivi de l'*Amour dans les Neiges*, traduit en français par Jean Dargos, nous nous rapprochons du vieux Longus. Moschoula, la craintive baigneuse, est bien la sœur de Chloé, comme le remarque le traducteur lui-même dans sa judicieuse étude

sur l'écrivain ; toutefois l'accent a quelque chose de mélancolique et de presque fataliste, que l'antiquité ne connut point. Cela, et le permanent souci de réalité stricte, en même temps que le tempérament profondément religieux de l'auteur ont pu faire surnommer Pappadiamandis le Dostoïewsky néo-grec. Au fait, c'est le côté inconsciemment païen qui nous rend son art captivant, et cela est spécialement grec. Malgré le caractère presque intraduisible du texte, dont Jean Dargos s'est ingénié à conserver le charme ingénu, ceux qui liront en français ces deux contes ne seront point déçus : l'âme qui s'exprime là ne doit rien à personne, c'est celle d'un Verlaine capable de s'atteler chaque jour pour vivre à d'ingrates besognes et qui trouve consolant, aux heures de loisir, d'aller chanter à l'église.

On a de lui un roman, *la Tueuse*, que l'on devrait aussi traduire, à cause des menus détails de mœurs et d'âme populaire dont il abonde et du sentiment profond qui l'anime. Certes, l'œuvre a ses défauts ; elle n'a ni le mouvement qui signale les beaux récits d'Ephtaliotis (je songe à *Marinos Kondaras* que vient de traduire Hubert Pernot), ni la vigueur imagée du *Mendiant* de Carcavitsas ; mais elle est séduisante comme un sentier fleuri au bord de l'eau. La parenté n'est pas niable avec certains contes de **Bikélas**, sur lesquels la mort récente de l'écrivain appelait mon attention, ces jours-ci : *La Sœur laide* par exemple, le *Pappas Narkissos*, *le Cap des Deux Frères* et surtout *Philippe Marthas*. La jeune Grèce doit énormément à Démétrius Bikélas, né à Syra en 1835 et qui s'était fait parisien. A son heure, il fut un initiateur. A l'encontre des Roïdis, des Bernardakis, il ne se contenta point d'exprimer à l'égard du langage populaire des opinions libérales ; il prêcha d'exemple et, l'un des premiers, c'est-à-dire avec Polylas, bien avant le mouvement littéraire de 1880; il montra que le démotique était apte à tout exprimer dans le domaine de la prose. On lui doit ainsi de remarquables traductions des drames de Shakespeare et Petros Vasilikos, en interprétant le *Faust*, n'a fait que suivre une voie ouverte par lui. De plus il a proprement créé la nouvelle et le roman néo-grecs. Son *Louki-Laras*, suite de récits épisodiques de la Révolution grecque sous forme de roman, est bien la première œuvre du genre écrite en vulgaire. Mais la fin de sa vie, malgré la généreuse contribution aux *Poètes grecs contemporains* de Mme Adam, signale un retour en arrière. La *Collection des Livres utiles* inaugurée par lui et la revue *I Meleti*, malgré leur haute valeur de divulgation documentaire, sont rédigées en puriste. Il faut le regretter.

Jean Pergialitis est un Bikélas jeune et qui aurait eu Krystallis pour camarade. La deuxième série de ses **Ta Oræa** nous est offerte sous le titre de *Folles Chansons*, et ce sont de discrètes mélodies un peu vagues, un peu teintées de mélancolie, çà et là nuancées de songe

amoureux ou nostalgique. La mer est toute proche et l'on distingue, à travers les rimes, l'écho de sa chanson ; mais cete fois c'est l'île natale et le rêve jailli de ses contours qui fournissent le thème. Ce poète est gracieux, aérien et pur ; c'est un Hellène de bonne race, aux yeux tournés vers l'Ionie de Solomos.

En Sotiri Skipis, il faut saluer un vrai lyrique ; il y a dans son verbe une force qui dénote chez le poète la présence du sang épirote. Autant que l'auteur justement applaudi d'*Argô*, dont le talent s'apparie à celui d'un Swinburne, il n'ignore rien des secrets de l'art ; mais chez lui, l'émotion est plus intérieure, plus musicale et moins directement visuelle. Hermonas est plus divers ayant beaucoup vu et lu ; Skipis est plus concentré, et son vers est comme une eau qui coule au flanc d'une montagne pour se précipiter dans la mer. Son nouveau recueil, **Le grand Souffle**, justifie réellement son titre : en ces poèmes passent tous les grands souffles de la vie. *Le Chant de l'Étranger*, *Le Nostalgique*, *Le Chant du malade*, ont une profondeur d'émotion que les poètes néo-grecs, depuis Kalvos, ont rarement atteinte. Et quelle souplesse lyrique dans *la Chevelure de Bérénice*, dans les *Rythmes des Larmes !* Skipis est l'un des premiers qui aient réussi, dans la langue moderne, à retrouver la force et la beauté de l'antique, tout en conservant quelque chose d'autre, quelque chose d'un peu romantique aussi, au meilleur sens du mot. De la musique et du songe avec je ne sais quoi d'éperdûment religieux et passionné ; voilà sa caractéristique.

Memento. — A la scène : *L'Hirondelle*, *Maria Pentayotissa* du très délicat et fervent artiste qu'est Paulos Nirvanas, *Photini Sandri* de Grégoire Xenopoulos, les *Petrocharides* de Pandélis Horn, *l'Emancipée* de Papazophiropoulos, une pièce de Christomanos témoignent d'efforts soutenus en vue de créer un théâtre national. Nous avons dit les mérites de *l'Emancipée*, que nous avons goûtée en volume et dont le succès s'est affirmé à la représentation ; mais nous avons foi dans un art essentiellement grec, tel qu'il paraît s'ébaucher en la structure d'une *Maria Pentayotissa*, par exemple, que nous attendrons toutefois de lire pour la juger définitivement.

Reçu *Callirhoé*, d'Achille Caravias, *Nuits*, d'Irène l'Athénienne et de beaux vers d'Hélène Lamari. Nous en rendrons compte, ainsi que des vaillantes revues : *Panathinaea*, *Néa Zoï*, *Pinacothiki*, *le Noumas*, etc.

DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS.

LETTRES RUSSES

La Convention littéraire. — Il y a peu d'années encore, rares étaient les voix qui se levaient en Russie en faveur d'une convention littéraire avec n'importe quel pays étranger. La convention avec

la France, qui existait depuis une vingtaine d'années, fut lamentablement dénoncée par le gouvernement russe au début des années 80 du siècle dernier sur la demande unanime des sphères littéraires. Et depuis, les œuvres littéraires et artistiques des auteurs étrangers devinrent une proie facile et gratuite à qui voulait les traduire, ou même contrefaire en Russie. Il y a près de cinq ans, j'ai fait une enquête sur la question et j'en ai publié ici même une grande partie. Ce fut un cri général et unanime des écrivains français contre cette absence de protection de leurs droits d'auteurs en Russie. Les expressions de « vol », de « piraterie », etc., étaient les plus douces parmi celles que je recueillis. Partout on réclamait une Convention littéraire. D'ailleurs les écrivains français ne se bornaient pas à crier *au voleur!* Victor Hugo, Emile Zola, Alfred Capus, Marcel Prévost (les trois derniers allèrent même en Russie dans ce but) firent des démarches spéciales pour obtenir la sauvegarde des droits des auteurs français en Russie, comme, à l'heure actuelle, les mêmes démarches sont faites d'une manière encore plus énergique par M. Georges Lecomte, président de la Société des gens de lettres.

Les démarches cependant restaient vaines. On se heurtait à l'indifférence des autorités et à l'hostilité des milieux littéraires et artistiques russes. Ces derniers avaient pour raison non pas la mauvaise volonté, mais une notion surannée des droits d'auteur.

Cette notion, en vertu de laquelle la traduction non autorisée ne serait pas une contrefaçon, est due à une mentalité spéciale, idéale et en même temps très élémentaire; d'après la tradition russe, l'écrivain a une mission à accomplir : la propagation libre des idées, des connaissances, de la littérature; le culte pour le principe de la liberté, pour les intérêts de la civilisation et de l'instruction publique. Cette conception dominait si bien toute autre considération que la pensée des honoraires qu'on aurait à payer en établissant le budget d'une publication, la pensée du pain, du vêtement, du logement, voire même de la récompense du travail de l'auteur, semblait entièrement secondaire, purement bourgeoise et mercantile ; qu'on pût appeler ces appropriations un vol, une piraterie, cela paraissait incompréhensible.

A part cette mentalité, qui entre de plus en plus dans le domaine du passé, c'est encore les intérêts du progrès de la culture du peuple russe que les écrivains russes croyaient défendre en se prononçant pour la liberté absolue de traduction et contre toute convention littéraire. La Russie, disent encore les partisans attardés, mais nombreux, de la liberté absolue de traduction, consomme plus d'œuvres scientifiques, littéraires et autres qu'elle n'en produit et, en sa qualité de pays arriéré, elle en a besoin plus qu'un autre: en l'obligeant à payer à l'auteur des droits de traduction, on grève le peuple russe

d'un impôt qu'il ne peut pas payer et qui le privera des bienfaits de science et de la civilisation.

Mais je ne vais pas m'arrêter à tous les vieux arguments, d'ailleurs connus, *pour* ou *contre* la liberté des traductions. Tous ils peuvent être ramenés à deux causes : l'une morale et l'autre matérielle.

Au point de vue moral, les partisans de la Convention et la *majorité* des adversaires, après des débats passionnés de la dernière année, se sont déjà mis d'accord : profiter des œuvres des auteurs de pays étrangers sans les rémunérer, sans les défendre, surtout après que nos auteurs russes ont trouvé le moyen de sauvegarder leurs droits et le mettent en pratique (1), cela, évidemment, il est impossible de l'admettre comme une situation normale. « Mais, ajoutent immédiatement nos adversaires : 1° on nous lit relativement peu à l'étranger et le côté moral n'est pas aussi terrible qu'on le dit ; 2° la Convention amènera le monopole des éditeurs et lésera, par conséquent, les intérêts des traducteurs ; elle créera la cherté du livre, diminuera par conséquent son écoulement et sera nuisible à l'instruction du peuple. »

Le premier point, c'est encore de l'anachronisme. On lit à présent les auteurs russes autant que les autres, si ce n'est plus. Tolstoy, Dostoievsky, Gorky, Andreieff sont lus partout. Et ce n'est pas seulement en France, où même un écrivain démocrate comme l'auteur de *Sous-Off*, de *la Colonne*, des *Oiseaux de Passage*, etc., s'est plaint, il y a quelques années, dans *l'Echo de Paris*, de l'envahissement de la librairie française par les écrivains étrangers, et principalement par les Russes, mais ailleurs, et notamment dans l'hebdomadaire *Blätter für Bücherfreunde* de Munich, nous trouvons, par exemple, cette plainte contre les traductions russes publiées en Allemagne et en Autriche, en 1907, soit en librairie, soit dans les périodiques :

(1) Grâce à Tourguéneff et ensuite à Melchior de Vogué, la mode est venue à la littérature russe. Des traducteurs ou plutôt des *fabricants en traductions* ont ensuite compromis le mouvement et la *mode* allait disparaître, lorsqu'avec Gorki et une pléiade de *jeunes* — Veresaïeff, Kouprine, Ionckevitch, Aïzman et surtout L. Andreïeff — l'intérêt pour la littérature russe reprit et un nouvel état de choses se fonda. D'un côté, la Convention de Berne permit aux auteurs russes de se faire protéger sur le territoire de l'Union en y éditant leurs œuvres, en texte russe, ce qui les assimilait au point de vue *protection* aux œuvres du pays et ce que la maison d'édition *Znanié* sut organiser en Allemagne sur une large échelle ; d'un autre côté, quelques auteurs étrangers en vue, notamment des auteurs dramatiques, s'entendaient avec des traducteurs russes de choix ou avec les directeurs de théâtre pour la remise préalable du *manuscrit* de leurs œuvres et distançaient par cette combinaison détournée les « fabricants de traductions ». Ce nouvel état de choses augmenta encore, si possible, l'état d'anarchie dans les relations littéraires de la Russie avec les pays étrangers. Des procès s'ensuivirent en Allemagne, en Italie, en France. On ne savait, et on le sait de moins en moins, quels étaient les traducteurs autorisés ou non à traduire telle œuvre russe qu'on apportait à un directeur de théâtre ou à un éditeur.

Il se trouve, en effet, que pas un écrivain et poète russe de talent n'est passé sous silence par la critique allemande; plusieurs d'entre eux sont même traduits plusieurs fois. A commencer par Léon Tolstoy et à finir par Alexandre Blok (jeune poète). « On ne voit rien de semblable — finit l'organe ci-dessus — en Russie par rapport à notre littérature allemande. On n'y connaît de nos écrivains contemporains que trois ou quatre noms glorieux; le reste n'est pour le lecteur russe qu'un son vide. »

Cette situation nouvelle de la littérature russe sur le marché universel écarte tous les vieux arguments d'un caractère aussi bien moral que matériel que nos contradicteurs puisaient toujours dans la faiblesse de la propagation des œuvres des auteurs russes en comparaison de celle des œuvres étrangères en Russie.

§

J'aborde le second point : monopole, cherté du livre, etc.

Cet argument serait plus sérieux, s'il était juste. Mais, en théorie, il est plein de sophismes et, en pratique, il est faux. Le monopole ne peut pas être le résultat de la Convention pour la raison fort simple que ce qu'on appelle *monopole* existe déjà à présent et se développe de plus en plus sous et en dehors de la Convention : Maeterlinck, Mirbeau, Gorky, Andreieff, Sudermann, etc., s'arrangent, grâce au système que j'ai indiqué tout à l'heure, de sorte que sans et en dehors de la Convention ils vendent le droit exclusif de traduction à tel ou tel autre traducteur et éditeur, et ce phénomène anarchique se développera, sans la Convention, de plus en plus, tant qu'il n'aura pas provoqué le dégoût profond et complet même chez les plus acharnés adversaires de la Convention, constituant du moins un régulateur légalement organisé des rapports littéraires internationaux. Dans ce mouvement anarchique, hors des défenses de par la Convention, entreront aussi les revues, comme y sont entrés *les Almanachs* qui donnent des *traductions d'après manuscrit*. Les éditeurs de livres et ceux de revues ont déjà et auront toujours leurs propres traducteurs. Et dans ce domaine aussi auront lieu, comme ils ont d'ailleurs d'ores et déjà lieu, différents changements et transpositions de forces, comme cela se passe dans tous les domaines de l'activité humaine lors de nouvelles conditions — juridiques et autres — de réalisation et de matérialisation du travail humain. Or, il est en général plus rationnel d'introduire le régime conventionnel, c'est-à-dire l'ordre et la loi aussi dans cette branche, où règne, à l'heure qu'il est, une anarchie complète.

Dans les premiers temps qui suivront la conclusion de la Convention, quelques perturbations se produiront peut-être dans les rapports entre traducteurs, auteurs et éditeurs. Mais elles seront encore moins considérables que l'on pourrait penser, car ces rapports « futurs » s'établissent déjà. Et dans ce domaine aussi la vie devance la loi écrite.

L'argument le plus grave que les adversaires de la Convention apportent, c'est que la Convention aura pour résultat la hausse du prix du livre et sera dangereuse pour la culture du pays. Si cet argument était juste, il suffirait seul pour que nous renoncions à toute Convention.

Mais l'argument ne supporte pas la critique. L'éditeur, en effet, qui, sous un régime légal, reçoit le droit exclusif de publier la traduction d'un livre, pour un délai de quelques années, a la possibilité, connaissant son marché (russe) et ne *craignant pas la concurrence*, d'éditer mieux et un plus grand nombre d'exemplaires afin de conserver, si possible, le marché, même après le délai conventionnel. Cette considération est confirmée par la vie et la pratique des pays qui ont adhéré à la Convention de Berne. Des éditions chères existent aussi bien dans les pays adhérant à la Convention que dans ceux qui ne le sont pas, et ce n'est pas de la Convention que dépend cette cherté, mais de l'état et des conditions du marché du livre, dans tel ou tel pays. J'ai examiné une quantité de catalogues de différents pays qu'on m'a envoyés de France ou qu'a mis obligeamment à ma disposition la maison d'éditions de la Société Wolff à Saint-Pétersbourg, et j'ai acquis la conviction que dans tous les pays les traductions non seulement ne sont pas plus chères que les œuvres originales du pays, mais qu'elles sont publiées comme les livres du pays aux prix ordinaires, ou moyens, ou réduits qui y existent aussi bien pour les éditions originales que pour des traductions. Lors des récents débats à la Société des Gens de Lettres à Saint-Pétersbourg, on nous a cité la différence des prix de certaines maisons d'éditions en Allemagne, mais ce fait n'a rien à voir avec la Convention : sans toucher à la question de savoir lequel des auteurs cités est supérieur ou a le plus de talent, on peut dire que tel ou tel y est plus à la mode, et alors, grâce à l'absence d'un prix accepté (comme en France, par exemple, celui de 3 fr. 50 pour un livre ordinaire), l'on vend l'œuvre de l'écrivain à la mode plus cher (en l'espèce Gorky) que celle d'un autre. Mais, en général, à toutes les questions et enquêtes dans les pays de Convention on n'obtient qu'une seule et même réponse : *la Convention n'a pas provoqué la cherté des livres.*

Ce qui confirme ce fait, c'est que les traductions des auteurs étrangers se trouvent publiées, par exemple en France, dans tous les formats, à commencer par les éditions à 3 fr. 50, en passant par celles de 2 fr., 1 fr. 50 et en finissant par celles de 25 centimes et même moins. Ce fait est connu de tout le monde, même sans statistique spéciale. A propos de cette dernière, je me suis adressé au Bureau de Berne qui obligeamment m'a fait connaître la seule statistique de ce genre qui existe, celle de la Suède.

La Société des gens de Lettres de Suède, en effet, dans son adresse au roi, du 12 décembre 1894, insistant sur la nécessité de conclure une Convention Littéraire, s'exprimait ainsi (1) :

C'est une inconséquence et cela reste une inconséquence d'introduire dans le code le principe d'après lequel le vol dont un étranger est la victime constitue un crime, mais d'ajouter : « Sauf quand ce crime est commis contre un écrivain ou un artiste. »

Les écrivains suédois appuyaient leurs considérations par des chiffres sur le mouvement de leur marché littéraire ; ils montraient que les conventions séparées (avec la France et l'Italie) n'ont pas du tout amené la cherté des œuvres traduites. Ils ont pris précisément plusieurs des auteurs les plus populaires français et italiens, Amicis, Bourget, Daudet, Feuillet, Gréville, Loti, Maupassant, Zola, et ont comparé les prix de leurs œuvres avant et après la conclusion de la convention (en 1884) et il se trouva que dans la grande majorité des cas (6 sur 8) les traductions des œuvres de ces écrivains se vendaient *moins cher après la Convention*. C'est à ce cas, probablement, que faisaient allusion ceux qui citaient la Suède comme le pays où la Convention avait provoqué la baisse du prix des livres et des traductions.

Il me semble que le cas isolé d'une statistique (la Suède seule), incomplète d'ailleurs, ne nous donne pas le droit d'affirmer que la Convention amène l'abaissement des prix des traductions. Mais il nous donne une fois de plus le droit de répéter qu'il confirme la thèse générale, à savoir que la Convention ne produit pas la cherté du livre et que par conséquent elle ne peut être nuisible ni à la culture ni à l'instruction du pays. Et s'il en est ainsi, si la Convention littéraire, ou, plus exactement, l'adoption de la loi internationale, l'adhésion à la Convention de Berne ne viole pas les intérêts de la culture et de l'instruction du peuple et, par conséquent ne va pas à l'encontre des traditions idéales de notre société, alors notre argument demeure dans toute sa force, impérieux et catégorique.

Les écrivains russes voient bien qu'ils n'ont plus de raisons légitimes pour défendre la liberté des traductions, qu'ils ne peuvent pas plus longtemps défendre une situation, où leurs confrères les plus en vogue — qui restent, *quoi qu'on en dise*, écrivains russes — sauvegardent leurs droits d'auteur sur leurs traductions, tandis que les écrivains étrangers ne jouissent pas de cette sauvegarde.

Nous n'avons plus aucune justification à opposer à l'accusation que l'Europe porte contre nous — d'être des « voleurs littéraires », « des pirates »...

Cette réputation, cette situation doit cesser

(1) *Droit d'Auteur*, nº 12, du 15 décembre 6.

Nous devons nous joindre à la famille Européenne des Sociétés Littéraires et nous prononcer catégoriquement pour l'adhésion à la Convention de Berne. Cette dernière est préférable aux Conventions particulières avec des pays séparés, vu qu'elle introduit dans ce domaine plus d'ordre et de droit et assure la sauvegarde des droits d'auteurs contre les velléités changeantes politiques, commerciales et autres des gouvernements et qu'elle établit un régime qui régulièrement aux délais fixés (tous les 10 ans) subit des révisions internationales. C'est en 1906 que la dernière conférence de l'Union Littéraire de Berne a dû se réunir, mais elle fut ajournée et vient justement de se réunir à Berlin, où elle siège encore.

§

Les considérations et l'état de fait que je viens d'exposer plus haut ont été débattus et examinés pendant des mois à la Société des Gens de Lettres de Saint-Pétersbourg. On n'a pas pu s'y mettre d'accord. Une commission fut élue et chargée de présenter un rapport sur la question, à propos du projet de loi que le gouvernement russe a soumis à la Douma sur la propriété littéraire et dont je dirai tout à l'heure quelques mots. La commission ne put, elle non plus, se mettre d'accord, et la Société des Gens de Lettres, finalement, décida de publier en volume (1) tous les rapports de la minorité et de la majorité de la Commission sans se prononcer ni pour, ni contre la Convention Littéraire, ce qui, vu les précédents, peut être considéré comme une victoire morale des partisans de la Convention.

La Société Dramatique de Saint-Pétersbourg, ainsi d'ailleurs que toutes les Sociétés Littéraires de Russie, suivit l'exemple de la Société des Gens de Lettres et, à présent, partout la question de la Convention Littéraire est étudiée et débattue. La Société Dramatique n'a pu arriver non plus à une solution, bien que la majorité se soit prononcée pour la Convention : elle s'est déchargée sur une commission du soin de trouver une formule unique. Tout fait prévoir qu'elle se prononcera pour une Convention.

Au point de vue moral, la cause d'une Convention Littéraire est donc gagnée même dans les milieux littéraires jusqu'ici réfractaires à toute idée de Convention.

Reste le côté décisif de l'affaire, celui du gouvernement et de la Douma.

Or ici on est à peu près d'accord. Sous l'influence surtout des réclamations de la France et de l'Allemagne, le Gouvernement Russe, lors de la conclusion des traités de commerce avec l'Allemagne (le 15/28 1904), avec la France (le 16/29 septembre 1905) et avec l'Autriche-

(1) Le livre vient de paraître à la *Société des Gens de Lettres*, Saint-Pétersbourg, 50 kopeks.

Hongrie (le 2/15 février 1905), s'est engagé à « entamer dans les 3 ans des négociations pour la conclusion d'une entente sur la défense réciproque des droits d'auteur sur les Œuvres littéraires, artistiques et photographiques ».

Fidèle à cet engagement, le Gouvernement Russe présenta à la Douma le projet de loi dont je parle plus haut et qui a pour but de réviser toutes les lois et règlements concernant les droits d'auteur qui existent en Russie depuis 1828. La clause qui nous intéresse est celle sur le *Droit de Traduction* (1), la Commission de la Douma vient d'approuver à l'unanimité cette clause du projet gouvernemental qui protège ce droit pendant dix ans, pourvu que l'auteur l'ait réservé sur la feuille de titre et pourvu qu'il publie la traduction dans un délai de cinq ans à partir de la publication de l'original. La Commission propose de supprimer cette dernière condition en faisant observer très judicieusement que le besoin de traduire un ouvrage se fera sentir seulement lorsque celui-ci aura acquis une certaine réputation, ce qui demandera fréquemment plus d'un lustre.

Si la suppression du délai d'usage se réalisait, cela serait d'une grande importance au point de vue du droit international, car une disposition semblable permettrait à la Russie d'adhérer au moins à la Convention de Berne de 1886, étant entendu que la mention de réserve ne saurait être exigée des auteurs unionistes. La voie vers l'accession de l'Union serait, d'ailleurs, ouverte grâce à la nouvelle rédaction de l'article 33 (ancien article 16, v. *Droit d'Auteur*, 1907, p. 96) que propose la Commission et qui serait la suivante : « Les œuvres publiées à l'étranger par des sujets étrangers peuvent être traduites en russe ou en d'autres langues *seulement* si le contraire n'est pas stipulé dans les traités conclus par la Russie avec les puissances étrangères. »

Auteurs étrangers. La Commission propose encore une autre innovation qui serait destinée à étendre le rayonnement de la protection des auteurs ; elle désirerait compléter l'article 4 par la disposition suivante :

« Le droit d'auteur des auteurs étrangers sur leurs œuvres publiées à l'étranger sera reconnu en Russie autant que, dans les États dont ils ressortissent, le droit d'auteur garanti aux sujets russes ne sera pas soumis à une protection inférieure. »

C'est là le principe de la réciprocité légale qui serait d'une réelle utilité pour faire avancer la cause de la protection internationale.

On pense que le Gouvernement acceptera les modifications de la Commission. Dans ces conditions, on est sûr que la loi passera à la

(1) Ceux qui s'intéressent à tous les détails de la question les trouveront dans *le Droit d'Auteur*, organe mensuel du Bureau International de l'Union de Berne, n° 8, du 15 août 1908.

Douma aussi bien qu'au Conseil d'Etat. D'un autre côté, l'ambassadeur de France a la promesse du Président de la Douma de mettre la question à l'ordre du jour dès la rentrée, c'est-à-dire incessamment. Et comme le délai des trois ans, prévu par les traités de commerce avec l'Allemagne, la France et l'Autriche vient d'expirer et que les quatre gouvernements sont d'accord, on espère que tout sera réglé vers la fin de l'année.

Nous n'adhérerons pas encore à la Convention de Berne, mais nous aurons des conventions littéraires avec la France, l'Allemagne et l'Autriche. Le premier pas, le plus difficile, sera fait. Le reste viendra. Mais dans tous les cas l'anarchie actuelle aura cessé.

E. SÉMÉNOFF.

LETTRES NÉERLANDAISES

Frederik van Eeden : *Minnestral*, Amsterdam, W. Versluy, 1907. — Adama van Scheltema : *De Grondslagen eener nieuwe Poëzie*, Rotterdam, W. L. en J. Brusse, 1908. — Is. Querido : *Guy de Maupassant*, tiré à part. — Mouvement dramatique : Vondel : *Adam in Ballingschap* : Shakespeare : *Hamlet*, traduit par Jac. van Looy ; Shakespeare : *Othello*, traduit par Edw. B. Koster ; Henry Bernstein : *De Klauw* (la Griffe).

Dans **Minnestral** nous retrouvons le réformateur social que je vous montrais naguère, en quête du despote éclairé dont M. Van Eeden attend le salut des hommes. Cette fois, Dante et Béatrice viennent à la rescousse. Ils apparaissent (l'auteur nous prévient que c'est six cents ans après leur mort) au petit pâtre Joost, surnommé Va-nu-pieds, et le chargent d'aller chercher le Roi inconnu qui d'une main ferme mènera l'humain troupeau. Le gamin, baptisé désormais Minnestral (ce qui veut dire rayon d'amour), s'acquitte à merveille de sa difficile mission. Il s'en va à la ville voisine, entre tout droit dans la maison du puissant et féroce spéculateur Rolland, qu'il n'a jamais vu et dont il ignore même le nom, le distingue sans nulle hésitation de plusieurs autres messieurs présents et le proclame Roi. Le banquier aussitôt croit à son rôle de tyran-libérateur et de bonne grâce accepte la royauté. Donc, voilà la délivrance de l'humanité prochaine. En attendant, le pauvre Minnestral meurt assassiné par les ennemis du despote, ses créatures de naguère.

A la lecture, la valeur dramatique de *Minnestral* m'a paru assez mince. Les personnages ne sont pas devenus des hommes vivants ; ils me font l'effet d'automates clamant de leur voix enrouée les idées sociales, passablement troubles, de M. Van Eeden, chaque fois qu'il plaît à celui-ci de tourner la manivelle. Quant à la valeur littéraire, artistique, elle ne pèse pas très lourd non plus, le zélateur anti-parasite ayant, cette fois, quelque peu tordu le cou à l'artiste. Il y a de jolis vers encore, surtout dans les indications scéniques, qui

sont parfois d'une réelle beauté plastique, et çà et là un court fragment trahit le poète de race ; mais l'impression totale est plutôt pénible. Cependant, puisque l'auteur nous dit dans la préface que « ce spectacle a été écrit pour être joué », nous ferons bien, je crois, de remettre notre jugement définitif après la représentation. Pourvu que celle-ci ne se fasse pas trop attendre ! Pour moi, j'avoue que la pièce, telle qu'elle est, me semble absolument injouable, attendu que les indications scéniques sont si bien fondues ensemble avec le texte proprement dit, avec la narration dramatique, qu'elles en constituent une partie intégrante. Même j'incline à croire que *Minnestral* fut primitivement destiné à la lecture et qu'après coup seulement, et sous l'influence de certaines idées réformatrices peu à peu mûries en lui et exposées dans la préface, M. Van Eeden s'est avisé que son drame pourrait bien être joué. Quoi qu'il en soit, pour achever la représentation il demande le concours de la musique « qui rehaussera la beauté des choses vues et en éclaircira le sens ».

Quand le vrai compositeur sera trouvé pour cet ouvrage, celui-ci pourra devenir un modèle du spectacle musical, un genre qui, de l'avis de l'auteur, a plus droit à l'existence que l'opéra, ou que le drame musical wagnérien, lequel n'est autre chose qu'un opéra plus sérieux.

Et nous voici arrivés aux idées réformatrices à quoi tout à l'heure je faisais allusion et que j'estime plus intéressantes pour le moment que le drame lui-même et que toutes les théories socio-religieuses du poète.

Dès 1906, dans un article publié en allemand sous le titre *Drame et Musique*, M. Van Eeden déclarait que le drame musical de Wagner est « un opéra, rien de plus, c'est-à-dire une absurdité », et il prédit que dans cinquante ans ou même avant, la musique wagnérienne ne sera plus exécutée que comme musique, sans tout « ce monstrueux gâchis d'opéra ». Il ajoute :

Dans les drames musicaux de Wagner l'économie artistique est perdue, et la fin est un déficit. La musique, l'art céleste, fait l'œuvre terrestre qui revient à la seule parole orale. La musique raisonne, argumente, discute, — s'abaisse à des fonctions pour lesquelles elle est trop élevée et qui ne lui vont nullement. L'inévitable effet est le ridicule. Tout homme dénué de préjugés ne pourra se défendre de rire s'il voit ces gens se quereller, flirter et mourir en chantant. Alors que la vraie beauté de la parole orale, la fine nuance du langage, du geste, de la musique, l'art dramatique en un mot se perd, noyé dans la musique. Musique délicieuse, tant qu'on voudra, — qu'on se noie dans l'eau ou dans le nectar, pour la victime cela revient au même.

Tous les drames de Wagner sont « des mariages malheureux entre la poésie et la musique ». L'équilibre est rompu aux dépens de

l'élément dramatique principal : la parole. C'est que Wagner était un génie musical en qui l'élément musical dominait tellement qu'en dépit de mille efforts il n'a pu faire droit aux autres arts.

Est-ce à dire qu'une combinaison harmonieuse du drame et de la musique soit impossible? Nullement. Un drame ne saurait être complet sans musique. Mais la parfaite harmonie ne s'établira qu'à cette condition — et ici nous revenons à notre préface — que « la parole orale, claire, bien articulée, avec ses subtiles intonations et inflexions » reprenne entièrement ses droits et qu'on n'aille pas la remplacer par le chant ou la musique instrumentale dont les fonctions sont de nature toute différente. La musique — de l'invisible orchestre — aura son rôle bien marqué. Elle remplira les vides, elle alternera avec la parole, mais ne devra jamais dominer la diction.

Avant le lever du rideau, la musique prédispose le spectateur, et aussitôt que la scène est visible elle traduit le caractère des choses vues, en éclaircissant et intensifiant le sens. Du moment que l'on commence de parler elle se tait, ou accompagne tout bas, de façon que tout ce qui se dit puisse être bien entendu. Qu'est-ce que la diction, en effet, si, comme dans nos opéras, elle est couverte par le chant ? A quoi bon les mots qui ne sont que des sons chantés ? C'est violer et détruire la langue... Un poème dramatique n'est pas un chant et jamais on ne pourra en faire un chant sans le gâter et le réduire à toute autre chose.

Le chant reprendra ses droits toutes les fois qu'un morceau purement lyrique ou un chœur viendront momentanément interrompre l'action dramatique, soit pour la souligner ou la résumer, soit pour préparer le spectateur à ce qui va suivre. Là se borne sa fonction.

Le rôle principal incombera donc à la parole orale, mais elle aussi restera simple moyen, et avec elle la musique et les autres arts concourront en parfaite harmonie à ce but unique : la beauté dramatique.

Cette rapide et incomplète analyse vous donnera, j'espère, une idée du « spectacle musical » tel que le conçoit M. van Eeden et dont *Minnestral*, à son dire, pourra devenir un modèle, quand, etc. Espérons que le poète, pour réaliser sa pensée artistique, offrira bientôt à nos compositeurs un texte qui soit mieux fait pour tenter leur plume.

§

Un autre ouvrage aux tendances réformatrices, mais d'une bien plus large portée que celui de M. van Eeden, puisqu'il veut renouveler la poésie entière, occupe et préoccupe depuis des mois la critique néerlandaise. Il est de la main du robuste et délicat poète Adama van Scheltema et s'intitule **Grondslagen eener nieuwe Poëzie** (Fondements d'une Poésie nouvelle). Ce livre de critique courageuse, souvent âpre et violente, de théorie ardue, de patiente méditation,

mais aussi de foi ardente et d'amour généreux, et tout débordant de belle santé, constitue le fait le plus saillant de notre littérature de la dernière année. Nous y reviendrons à loisir.

Faute de place nous devons remettre aussi l'analyse de la si originale étude sur **Guy de Maupassant**, par Is. Querido. Outre qu'elle contient sur votre admirable conteur, sur son tempérament et son « double sensualisme » des pages telles que nul autre chez nous ne serait capable d'en écrire, elle place Maupassant sous un jour tout nouveau, que jusqu'à présent aucun critique n'avait entrevu, pas plus en France qu'ailleurs.

§

Depuis *les Jeux d'été*, dont je vous ai parlé l'an dernier, l'action réformatrice se continue aussi au théâtre, grâce aux efforts énergiques de deux acteurs très intelligents et d'un haut goût artistique, MM. Willem Royaards et Eduard Verkade, qui travaillent séparément au même but, qu'on peut résumer d'un mot : créer l'harmonie la plus complète entre le drame, les costumes et les décors. Déjà ils ont obtenu ainsi de forts beaux résultats, et c'est un plaisir exquis de voir une pièce montée par eux. Ajoutons que leur bonne influence commence à se faire sentir un peu partout et que le public aussi, guidé par la critique, sait apprécier leurs efforts.

Parmi les représentations dramatiques remarquables auxquelles il nous a été donné d'assister dans la saison commencée depuis peu, signalons d'abord celle donnée par « Het Tooncel », sous la direction de M. Royaards, de la tragédie **Adam in Ballingschap** (Adam en exil) de notre Vondel (1). Elle nous a prouvé de nouveau l'excellent acteur et surtout l'admirable régisseur qu'est M. Royaards. Comme il a su charmer nos yeux et caresser tous nos sens ! Malheureusement, cette représentation m'a prouvé aussi de façon définitive que, si Vondel est un très grand poète lyrique et lyrico-épique, il n'est qu'un médiocre poète dramatique. Aussi je doute que, en dépit de plusieurs représentations successives vivement applaudies, la pièce se maintienne longtemps à la scène. La tentative de M. Royaards n'en demeure pas moins louable. A défaut de vive émotion dramatique, il nous a procuré une haute jouissance esthétique, à quoi, du reste, a contribué pour une bonne part Mme Royaards, qui a délicieusement tenu le rôle d'Eve.

La représentation de **Hamlet**, dans la traduction de M. Jac. van Looy, a valu coup sur coup un succès très mérité aux « Hagespelers » et surtout à leur jeune directeur, M. Eduard Verkade. Plus que le jeu

(1) Remarquons que cette Tragédie des Tragédies, comme l'appela son auteur, n'avait jamais été représentée jusqu'ici. Il faut savoir gré à M. Royaards d'avoir eu le premier ce courage.

des acteurs, la plupart assez médiocres, nous y avons admiré la belle sévérité des lignes, l'harmonie des décors et costumes. Somme toute, la représentation la plus achevée que nous ayons vue du fameux drame shakespearien.

« Het Nederlandsch Tooneel » a donné à Amsterdam **Othello**, dans la traduction de M. Edw. B. Koster, parue naguère dans la Wereldbibliotheek. Je n'ai pas eu l'occasion d'aller voir la pièce, mais j'ai lu avec grand plaisir la traduction, qui m'a semblé excellente et m'a fait souhaiter de nouveau que M. Koster nous donne petit à petit un Shakespeare complet.

Notons encore la représentation de *la Griffe*, de M. Henry Bernstein, sous le titre **De Klauw**. Notre génial acteur Louis Bouwmeester y a été tout simplement énorme. Il a soutenu à lui seul toute la pièce et a réussi à la sauver.

Disons en terminant que les journaux annoncent pour bientôt un nouveau drame de M. H. Heyermans et deux de M. Frederik van Eeden.

H. MESSET.

LETTRES HONGROISES

Földes Imre : *A császár katonái*, dràma 3 felvonàsban; Magyar Irók intézete, Budapest, 1908. — Memento.

Ce drame est un drame militaire, social et politique à la fois. **Les Soldats de l'Empereur**, ce sont ces officiers d'origine, ou tout au moins d'éducation, d'âme et de principes autrichiens, qui commandent en Hongrie les régiments de l'armée commune. Et le titre évoque à lui seul tout un passé de souffrances, de deuil, de larmes, le souvenir des vingt années durant lesquelles les *Soldats de l'Empereur* étaient les seuls et incontestables maîtres du pays hongrois. Chez bien des officiers de l'armée commune, il reste de cette époque un fond de haine et de mépris pour la population civile aujourd'hui émancipée; une certaine hostilité règne au cœur de cette population à l'endroit des soldats autrefois souverains. Et ce malaise se complique de ce qu'on appelle les « questions militaires » : langue de commandement, langue de service, insignes, etc. C'est cette situation sans issue que M. Földes se propose d'étudier.

Dans une petite ville hongroise, la garnison vivait en paix relative avec l'élément civil. Les officiers fréquentaient le Cercle, et même un mariage était annoncé entre un jeune capitaine d'infanterie et la fille d'un des notables de la bourgade. Mais voici qu'un officier, d'origine hongroise et d'idées libérales, écrit un article sur les réformes qu'il conviendrait d'introduire dans l'organisation, le fonctionnement et l'esprit de l'état-major général. Ceci se passe au moment de la grande

crise constitutionnelle de 1903-1906, alors que le parti de l'Indépendance vient de poser le principe de la langue de commandement hongroise et des insignes nationaux. L'armée, attaquée dans sa forme vieillie et étrangère, est en pleine effervescence : l'article anonyme, du reste absolument objectif et technique, fait déborder le vase. Les épreuves du compromettant « topo » sont surprises par un jeune « cadet » (élève-officier) d'origine tchèque, Jean Sedlaček, et le nom du coupable est livré mystérieusement à Schneller, colonel du régiment Un conseil de guerrre est réuni, où siège précisément le capitaine Ernest Szilassy, le fiancé d'Elisabeth Karàly. L'auteur du libelle, ayant avoué, est condamné et dégradé.

C'est ici que nous en sommes au début du premier acte. Etienne Karàdy, le père de la fiancée, a lancé des invitations aussi bien aux officiers, camarades et supérieurs de son futur gendre qu'à ses amis de la ville. Au moment où le rideau se lève, des domestiques sont en train d'apporter des lettres des notabilités civiles, qui s'excusent tous de ne pas venir à la fête. Les vieux amis ne veulent pas s'asseoir à la même table que les membres d'un Conseil de Guerre qui vient de prononcer un arrêt inique. Sur ces entrefaites, arrive le lieutenant en premier Joas, type intéressant de l'officier réfractaire, resté Hongrois de cœur sous le dolman. Il aime Elisabeth, et pourtant, c'est lui qui est venu demander sa main pour le capitaine Ernest, son rival, son adversaire, aussi bien en amour que dans les choses de service.

Il est détesté au régiment à cause de son esprit frondeur, de sa liberté de langage; ayant dit son avis un peu crûment lors de l'affaire de l'article, il vient de purger une forte punition. Et il travaille en ce moment à découvrir l'officier qui a trahi son malheureux camarade : il soupçonne le « cadet » Sedlaček.

Le capitaine Ernest arrive enfin. C'est l'officier modèle, travailleur, zélé, dur aux carottiers, Autrichien de cœur et d'esprit. Sa fiancée lui annonce la désertion de l'élément civil, et il veut courir provoquer toute la ville. Karàdy le retient, et lui dit que s'il se bat avec un seul de ses amis, il ne pourra plus jamais franchir le seuil de la maison. Là-dessus arrivent les officiers et le rideau tombe.

Au second acte, Ernest essaye de fléchir Karàdy : le vieux noble tiendra sa parole. A ce moment, on apprend que l'officier dégradé s'est tiré un coup de revolver dans la tête, et laisse une veuve et deux enfants. A l'annonce de cette nouvelle, Ernest pâlit et se trouble. Le frère d'Elisabeth arrive de la ville, et raconte l'indignation, la fureur de la population contre les officiers qui viennent de causer la mort d'un bon patriote. Le Cercle a délégué quelques-uns de ses membres pour demander au colonel Schneller le nom du dénonciateur. Le colonel ayant refusé, le Cercle a pris ses mesures en conséquence : il a blackboulé tout le corps des officiers, a interdit à ses membres de

se battre en duel avec eux, et leur a intimé l'ordre de ne sortir que par groupes, afin de pouvoir se défendre à l'occasion. C'est la guerre. La ville est en feu ; une grande manifestation se prépare.

Pendant ce temps, le lieutenant Joas a grisé le « cadet » Sedlaček pour lui faire avouer sa trahison. L'élève-officier confesse qu'il a vu les épreuves de l'article tragique chez son auteur, qu'il n'a pas songé à le dénoncer, qu'il l'a fait inconsciemment, sans le vouloir, et qu'il en est fou de désespoir. Il se tenait dans la cour du quartier avec un officier qu'il ne veut pas nommer, et qui disait que celui qui avait pu écrire un pareil article était un coquin ; à ce moment, le coupable était venu à passer, et Sedlaček avait poussé du coude son camarade pour le faire taire. Le camarade était allé chez le colonel, et le malheur était arrivé.

Au moment où le cadet achève sa douloureuse confession, on entend sonner l'alarme à la caserne. La manifestation étant devenue menaçante, on fait sortir deux compagnies. De la maison Karady, nous assistons de loin au drame : un vieux domestique est grimpé sur le mur, et nous le dit au fur et à mesure. Le lieutenant Joas commande une des compagnies, et l'on ne voit pas celui qui commande l'autre. On entend le clairon, puis une décharge : l'autre compagnie a tiré ; le clairon sonne encore, et donne le signal « ouvrez le feu » au lieutenant Joas : mais le lieutenant refuse d'obéir, et commande « l'arme à l'épaule ». Il s'est sacrifié. On l'arrête, et on lui prend son épée.

Le troisième acte se passe à la caserne, où on va interroger le lieutenant rebelle. Mais une autre tragédie va se dénouer en même temps. Le lieutenant, accusé par le colonel d'avoir collaboré à l'article cause de tout le mal, a nié, pour forcer le colonel à le confronter avec le dénonciateur. Et le colonel envoie chercher le capitaine Ernest, qu'il désigne ainsi pour l'auteur de la dénonciation. Le mariage d'Elisabeth est rompu, mais Joas ne veut pas qu'elle méprise jusqu'au souvenir de son ex-fiancé : et fait jurer aux assistants de ne jamais lui révéler la honte dont Ernest s'est couvert.

Je me suis étendu un peu longuement sur l'analyse de ce drame ; je l'ai fait d'abord parce que je le considère incontestablement comme l'œuvre la plus belle qui ait été produite depuis longtemps en Hongrie, ensuite parce qu'il est caractéristique d'un *genre* fort vaste, et d'un état d'esprit très répandu. Parmi toutes les questions politiques et sociales qui ont coutume de diviser la Hongrie et l'Autriche, la question de l'armée est la plus dramatique, la plus connue, et c'est celle-là que nous retrouvons le plus souvent transportée au théâtre, étudiée dans les romans. Depuis quelques années cependant, on l'a reléguée au second plan, pour des raisons qui ne sauraient nous intéresser ; on a mis en avant les difficultés d'ordre économique, et l'on

n'a pas eu tort. Le succès de la pièce de M. Földes nous prouve que, dans son for intérieur, le peuple hongrois considère toujours les revendications militaires comme les plus immédiatement intéressantes, et c'est là un signe de l'esprit public qu'il importe de noter.

Au point de vue dramatique, la pièce est bien faite, avec un sens très vif des nécessités scéniques : c'est là ce que l'analyse ne peut rendre. Comme dans la « Retraite » de Beyerlein, l'unité de temps, de lieu et d'action, sans laquelle il est bien difficile de faire une bonne pièce, y est rigoureusement observée.

Les personnages sont presque tous des types : j'en excepte toute la famille Karady, qui est de pure convention. Joas, Ernest, Schneller sont tous au même titre représentatifs de leur classe, avec les différences que l'éducation, le caractère individuel ont pu produire. Ainsi l'Ecole de Guerre qui a fait d'Ernest un soldat rigide, ne connaissant rien en dehors de l'intérêt supérieur du régiment, a fait de Joas un être malheureux, tiraillé continuellement entre deux traditions contraires.

MEMENTO. — *Revue de Hongrie.* Dans les derniers nos de l'excellent périodique de la Société Française de Budapest, je signale une fort jolie nouvelle de François Herceg : *Sirius*, un article très documenté de M. le Dr Chyser sur l'Action contre la Tuberculose en Hongrie ; un autre de Paul Balogh sur la Hongrie et les nationalités, ainsi que les études excessivement intéressantes de MM. Jules Siegfried, Ernest-Charles, Fürstenhoff, Eugène d'Harcourt, etc.

La Revue de Hongrie, dont le rédacteur en chef a prononcé au Congrès pour l'extension de la langue française, tenu à Arlon, un discours fort applaudi sur la Langue et la Culture françaises en Hongrie, vient de créer, outre ses deux dépôts (Hachette et Champion), une Agence Spéciale à Paris. Ceci est un signe de prospérité, et une promesse d'avenir. Souhaitons à cette jeune Revue, en laquelle nous possédons un si puissant instrument de l'extension de la langue, de la civilisation et de l'esprit français, tout le bonheur et tout le succès qu'elle mérite, et rendons hommage à l'intelligente et patriotique œuvre entreprise avec tant de veillance par M. le vicomte de Fontenay, consul général de France à Budapest.

— *Revue Transylvaine* (*Erdélyi Lapok*). — La Société littéraire Transylvaine vient de fonder une Revue bimensuelle destinée à ramener, par l'amour et la culture des belles-lettres, un peu de vie et d'unité dans cette pauvre Transylviane que tant de gens se disputent. Le premier numéro de la « Revue Transylvaine » a paru à Kolozsvàr le 1er octobre dernier, avec un sommaire des plus intéressants; à signaler, une nouvelle de Léon Tolstoï, une poésie de M. Szabolcska, une étude sur Euripide, une autre sur le Théâtre français contemporain, et une notice curieuse de M. Seprödi sur les Petits-Russiens, parmi lesquels l'auteur a retrouvé presque tous les motifs principaux de la musique populaire hongroise. Ayant eu moi-même l'occasion de constater les ressemblances de la musique hongroise et de la

musique russe, j'ai trouvé les observations de M. Seprödi très probantes en faveur de la théorie qui voudrait donner à toutes ces musiques populaires une origine commune dans l'imagination de cette admirable race de musiciens que sont les tziganes.

— *L'Occident* (*Nyugat*). Cette jeune Revue est une Revue de jeunes. Elle présente un certain intérêt au point de vue critique, comme expression d'un état d'esprit peu banal : celui de gens qui ont sauté de la Renaissance à la Décadence, de Régnier à Mallarmé. La littérature hongroise a peu connu la classicité ; elle a franchi d'un seul pas la distance qui sépare le moyen-âge du romantisme ; les rédacteurs de *l'Occident* sont allés plus loin encore. De là une recherche dans l'expression, dans les comparaisons, dans les figures qui rend le style pénible, hérissée de heurts, d'obstacles, de bizarreries. Il est évident que les littérateurs qui s'escriment ainsi à donner à la langue hongroise à coups d'antithèses une souplesse et une richesse que d'autres ont cherchées précisément dans le calme et l'égalité du style, n'ont pas encore trouvé leur voie. Leurs essais n'en sont pas moins fort intéressants et fort louables. Je leur souhaite un peu plus de mesure, de goût, et, au demeurant, le plus de succès possible...

— A signaler l'apparition d'un second « Comœdia », dans la ville de Szatmar, le *Szinhazi Ujsag* (Journal Théâtral). C'est un quotidien qui s'occupera exclusivement d'art dramatique. L'entreprise, la première du genre en Hongrie, est hardie ; le nom de l'homme de courage qui s'y est consacré est M. Litteczky, rédacteur en chef du grand régional *Szamos*.

F. DE GERANDO.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Esotérisme

L.-A. Vaught : *Lecture pratique du Caractère ;* Bruxelles, Institut de Culture humaine. » »

Ethnographie

M. S. Zaborowski : *Les Peuples Aryens d'Asie et d'Europe ;* Doin. 4 »

Histoire

G. Bonet-Maury : *La Liberté de Conscience en France, depuis l'Edit de Nantes jusqu'à la séparation* (1598-1905) ; Alcan. » »

Paul d'Estrée : *Le Père Duchesne-Hébert et la Commune de Paris* (*1792-1794*) ; Ambert. 7 50

Emile Lafons : *La Politique Religieuse de la Révolution Française ;* J. Rousset. 3 50

Achille Luchaire : *Innocent III. Le Concile de Latran et la réforme de l'Eglise ;* Hachette. 3 50

Henri Malo. *Les Corsaires. Mémoires et documents inédits.* « Mercure de France ». 3 50

Albert Mousset : *Un Résident de France en Espagne au temps de la Ligue ;* Champion. 4 »

Albert Savine : *La Vie à la Bastille ;* Michaud. 1 50

J. Urne : *La Politique orientale de François Ier ;* Champion. 6 »

Littérature

Joseph Anglade : *Les Troubadours ;* Colin. 3 50

Adrien Bertrand : *Catulle Mendès ;* Sansot. 1 »

Douxménil : *Mémoires pour servir à l'histoire de la Vie de Mlle de l'Enclos.* Ed. nouv. ; Sansot. 2 »

Paul Flat : *Nos Femmes de Lettres ;* Perrin. 3 50

Raoul de Houdenc : *Le Songe d'Enfer, suivi de la Voie de Paradis,* poèmes précédés d'une notice historique et critique, etc. ; par Philéas Lebesgue ; Sansot. 3 50

Marcel Lenoir : *Raison ou Déraison du Peintre Marcel Lenoir ;* L'Abbaye. » »
Georges Normandie : *Articles de Paris;* Gastein-Serge. 3 50
Léon Pineau : *L'Evolution du roman en Allemagne au XIXe siècle;* Hachette. » »
Henry Roujon : *En Marge du Temps :* Hachette. 3 50
H. Taine : *Pages choisies,* avec une introd., des notices et des notes par Victor Giraud ; Hachette. 3 50
Alexis de Tocqueville : *Correspondance avec Arthur de Gobineau,* publiée par L. Schemann : Plon 5 »

Musique

Georges Bizet : *Lettres. Impressions de Rome (1857-1860). La Commune* (1871) ; Calmann-Lévy. 3 50

Philologie

Albert Dauzat : *La Langue française d'aujourd'hui ;* Colin. 3 50
Ant. Grégoire : *Les vices de la Parole ;* Champion. 1 50

Philosophie

Edmond Picard : *Le Droit Pur ;* Flammarion. 3 50
Clodius Piat : *Insuffisance des philosophes de l'Intuition ;* Plon. 5 »

Poésie

Adrien Bertrand : *Les Soirs Ardents ;* Sansot. 3 50
Adrien Chevalier : *Au gré de l'Heure;* Sansot. 3 »
Marie-Anne Cochet : *Idéale semence ;* Gastein-Serge. 3 »
F.-I. Marinetti : *La Conquête des Etoiles ;* Sansot. 3 50

Psychologie

Henry Laures : *Les Synesthésies ;* Bloud. 1 50
Princesse Lubomirska : *Les Préjugés sur la Folie ;* Bloud. 1 50
Dr A. Marie : *L'Audition morbide ;* Bloud. 1 50
N. Vaschide : *Les Hallucinations télépathiques ;* Bloud. 1 75
N. Vaschide et Raymond Meunier : *La Pathologie de l'attention;* Bloud. 1 50
Dr Marcel Viollet : *Le Spiritisme dans ses rapports avec la Folie ;* Bloud 1 50

Publications d'Art

André Fontaine : *Les Doctrines d'Art en France. De Poussin à Diderot ;* Laurens. 9 »
Georges Lechevallier-Chevignard : *La Manufacture de Porcelaine de Sèvres ;* Laurens, 2 vol. 7 »
Emile Michel : *Nouvelles études sur l'histoire de l'Art ;* Hachette. 3 50
Léon Riotor : *Les Arts et les Lettres,* 3e série; Lemerre. 5 »

Questions coloniales

Pierre de Vaissière : *Saint-Domingue (1629-1789) ;* Perrin. 7 50

Questions militaires

Lieutenant M. Roland : *L'Education patriotique du soldat ;* Perrin. 3 50
Lieutenant-Colonel Rousset : *Le Haut Commandement des armées allemandes en 1870 ;* Plon. 3.50

Roman

Comte Paul d'Abbes : *Timandra, courtisane d'Athènes ;* Ambert. 3 50
Adolphe Aderer : *Le Drapeau ou la Foi ;* Calmann-Lévy. 3 50
Edmond Bailly : *La Légende de Diamant ;* Librairie de l'Art Indépendant. 3 50
Simone Bodève : *Clo ;* Jouve. 3 50
Daniel Borys : *Le Royaume de l'oubli ;* Cluchaud. 3 50
Paul Bourget : *Les Détours du Cœur ;* Plon. 3 50
Léo Claretie : *Cadet la Perle ;* Oliendorff. 3 50
Pierre de Coulevain : *Au Cœur de la Vie ;* Calmann-Lévy. 3 50
Alphonse Crozière : *L'Ecole des Pique-Assiettes ;* Garnier frères. 3 50
Jean Drault : *Le Barbier Gracchus ;* Nouv. libr. nationale. 3 50
Albert Irlande : *Le Défaut de l'Armure ;* Sansot. 3 50
René Fraudet : *Les Fatidiques ;* « Monde Illustré ». 3 50

Arnold Golsworsty : *Un cri dans la Nuit*, trad. de l'anglais par Henri Huart ; Lafitte. 3 50
Marc Hélys : *Le Jardin fermé ;* Plon. 3 50
Jean de la Brète : *Illusion masculine ;* Plon. 3 50
Pierre Maël: *L'Enigme du Transtévère ;* Flammarion. 3 »
Tancrède Martel : *Loin des autres ;* Fasquelle. 3 50
Jules Perrin : *La Terreur des Images ;* Fasquelle. 3 50
Michel Provins : *Le Cœur Double ;* Fasquelle. 3 50
C. Psycha : *Rêves Païens ;* Impr. de Vaugirard. » »
G. Réval : *Les Camp-Volantes de la Riviera ;* Calmann-Lévy. 3 50
R. de Rivasso : *Nedjma ;* Jouve. 3 50
Mme de Tencin : *Mémoires du Comte de Comminge*, avec une introd. par Henri Potez ; Sansot. 2 »
René Thiry : *M. Gendron va au Peuple ;* Plon. 3 50
Jean-Louis Vaudoyer : *L'Amour Masqué ;* Calmann-Lévy. 3 50
E. Vernon : *L'Homme Divin ou la Nouvelle Religion ;* Fasquelle. 3 50
Marcelle Weissen Szumlanska : *Hors du Harem ;* Juven. 3 50

Sociologie

J. Girod. *Démocratie, Patrie et Humanité ;* Alcan 2 50
Cercle Joseph de Maistre. Etudes sociales et politiques ; Nouv. Librairie nationale. 3 50

Théâtre

Aurel : *Pour en finir avec l'amant ;* « Mercure de France ». 3 50
Ernest Gaubert : *Quand on tenait la poule...* Un acte ; « Chroniqueur de Paris ». 1 »
Nancy Vernet : *Dix ans de Coulisses ;* Rudeval. 3 50

Voyages

Dr Adrien Loir : *Canada et Canadiens ;* Guilmoto. 6 »
E. Pouvillon : *Terre d'Oc ;* Plon. 3 50
Jeanne et Frédéric Régamey : *Nos Frères de Bohême ;* Nouv. Librairie Nationale. 5 »
Guillaume Vasse : *Trois années de chasse au Mozambique ;* Hachette. 4 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Société anonyme du *Mercure de France*. Assemblée générale ordinaire annuelle. — Nietzsche et la Renaissance. — Une lettre de M. Jean Capart. — Machado de Assis. — La taille de Schiller. — Les Hospitalières de l'Elite. — Centenaire beyreuthien. — La Société Française des Conférences à l'Etranger. — La Renaissance Tragique. — Publications du *Mercure de France*. — Le Sottisier universel.

Société anonyme du « Mercure de France ». — Assemblée générale ordinaire annuelle. — Les actionnaires de la Société anonyme du *Mercure de France* sont convoqués en assemblée générale ordinaire annuelle le dimanche 29 novembre prochain, au siège social, 26, rue de Condé, cinq heures de l'après-midi.

ORDRE DU JOUR

Rapport du Conseil d'administration ;
Rapport du Commissaire aux comptes ;
Emploi des bénéfices ;
Nomination du ou des Commissaires aux comptes pour l'exercice 1908-1909.

Pour faire partie de l'assemblée, il faut être possesseur de trois actions au moins ou les représenter comme fondé de pouvoirs.

Le Président
du Conseil d'administration,
A. VALLETTE.

§

Nietzsche et la Renaissance.

Cher Monsieur,

Me voici donc d'accord avec M. Dumur sur l'interprétation qu'il convient d'attribuer à la pensée de Nietzsche en ce qui touche au protestantisme. « Ni M. Jules de Gaultier, ni moi, dit-il, ne différons d'avis sur la façon dont Nietzsche l'a envisagé, comme une manifestation du pouvoir d'arrêt. » Et M. Dumur ne conteste pas non plus le caractère défavorable de l'appréciation portée par Nietzsche sur ce fait social.

Si je rapproche de cette appréciation une manière de voir identique dont j'ai reproduit les termes dans le numéro du *Mercure* du 16 septembre 1908 à l'égard de l'Eglise, quelle qu'en soit la forme, catholique, protestante ou autre, manière de voir dont M. Dumur n'a récusé, ni la portée, ni la direction, si j'en rapproche l'appel à la révolte que renferme la deuxième étude des *Considérations inactuelles*, cet appel à la jeunesse en vue de son émancipation spirituelle dont M. Dumur admire sans restriction l'accent, M. Dumur voudra-t-il bien reconnaître que voici un certain nombre de circonstances concrètes, à l'occasion desquelles Nietzsche a pris parti de la façon la plus nette contre le pouvoir d'arrêt ou en faveur du pouvoir d'impulsion ? Dès lors, que reste-t-il de son affirmation selon laquelle chaque fois que Nietzsche a été amené à exposer son point de vue à propos d'un fait d'histoire, d'art ou de sociologie, il lui est arrivé de prendre parti *toujours* pour le pouvoir d'arrêt et *jamais* pour le pouvoir d'impulsion? — Jusqu'ici nous voyons Nietzsche adopter l'attitude exactement inverse, prendre parti pour le pouvoir d'impulsion contre le pouvoir d'arrêt.

Reste la question de la Renaissance. M. Dumur apporte sur ce point quelques citations de Nietzsche dont je n'ai garde de contester la signification. Mais ces textes ont trait à l'opinion de Nietzsche sur un point singulièrement important, certes, — mais sur un point particulier, limité et défini du mouvement de la Renaissance, sur la signification de ce mouvement, on ne saurait dire dans son rapport avec l'Art lui-même, mais dans son rapport avec la technique de l'Art. Ces citations n'infirment donc en rien celle que j'ai relatée dans le numéro du 16 septembre et dont voici de nouveau la teneur : « La Renaissance italienne, dit Nietzsche, cachait en elle toutes les forces que nous devons à la civilisation moderne : par exemple, affranchissement de la pensée, mépris des autorités, triomphe de la culture sur l'orgueil de la lignée, enthousiasme pour la science et le passé scientifique des hommes, libération de l'individu, chaleur de pensée véridique et aversion pour l'apparence et le simple semblant. » Ici Nietzsche apprécie la Renaissance au point de vue de sa signification dans l'ordre politique, social, religieux, et M. Dumur, en reconnaissant à ce texte un caractère hautement dionysien, lui attribue la même signification que je lui attribue moi-même. Il demeure donc qu'en prenant parti pour la Renaissance Nietzsche encore a pris parti en faveur du pouvoir d'impulsion, si l'on excepte un point particulier, si l'on excepte ce qui a trait à la technique de l'art et de la pensée.

Sur ce point déterminé je partage entièrement l'opinion de M. Dumur : Nietzsche prend ici parti pour le pouvoir d'arrêt. Aussi bien, n'ai-je pas

formulé que, selon les circonstances et guidé par des considérations d'opportunité, Nietzsche se prononce tantôt en faveur de ce pouvoir et tantôt en faveur du pouvoir contraire ? Au point où nous en sommes, il m'importe donc autant qu'à M. Dumur de voir Nietzsche se prononcer en faveur du pouvoir d'arrêt à l'occasion de quelque phénomène. Et c'est bien, en effet, avec l'art de la Renaissance, avec l'art français des XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles, avec l'aspiration tardive de Goethe vers la même forme d'art, c'est bien l'introduction, — dans la technique de la pensée, — de la règle, de la mesure et de la contrainte que Nietzsche célèbre comme une résurrection des formes grecques. Mais il importe de dissocier ici l'idée de contrainte de celle de régression, l'idée d'impulsion de celle de progrès. Il suffit d'interroger la physiologie pour qu'elle atteste le caractère hautement évolutif des fonctions d'inhibition. Ces fonctions jouent dans l'art un rôle analogue. Or, les formes de la pensée grecque et latine dans le domaine de l'art, si l'on excepte peut-être l'architecture, sont marquées, par l'opportunité du compromis qu'elles ont réalisé entre la liberté de l'inspiration et la contrainte de la forme, d'un caractère infiniment supérieur, dans l'ordre de l'évolution, à celui que dénote la pensée du Moyen-âge. En matière d'art, c'est le Moyen-âge qui est archaïque en comparaison de la Grèce. C'est donc en considération de l'idée de perfection et d'évolution progressive que Nietzsche, dans ce domaine de l'art et à l'égard de circonstances et de périodes déterminées, — non en toute occasion (on ne le voit pas s'enthousiasmer pour la poésie de Delille), — prend parti pour le pouvoir d'arrêt.

Il est donc bien vrai qu'en fait, et dans le domaine de la contingence historique, Nietzsche se déclare tantôt en faveur du pouvoir d'arrêt et tantôt en faveur du pouvoir d'impulsion en vue d'une considération unique, celle de la perfection de la réalité en jeu qui est partout et toujours un compromis entre ces deux pouvoirs.

« Encore une fois, affirme M. Dumur, il n'y a pas dans Nietzsche cette rigueur analytique que M. Jules de Gaultier a mise dans ses propres conceptions. » Ceci est entendu, mais j'ai pris soin d'en avertir moi-même : « Nietzsche, il est vrai, ai-je noté, au sujet de la théorie du réel, n'a pas traité cette question de la même façon systématique dont on vient de l'exposer (1). » Il n'y a en cause d'autre question que celle-ci : Nietzsche est-il en contradiction avec lui-même ? Est-il vrai qu'ayant formulé théoriquement une conception de la vie comme d'une chose devant se dépasser constamment elle-même, il se soit prononcé en toute circonstance concrète en faveur des forces d'inhibition ? Il en est ainsi, disait M. Dumur. Or, il me paraît acquis, à la suite de ce débat et avec l'assentiment de M. Dumur, qu'en ce qui touche au phénomène chrétien, au protestantisme, à l'Église, à la Renaissance, sous ses aspects politiques, religieux et sociaux, — Nietzsche a pris parti, si l'on s'en rapporte à la conception qu'il se formait de ces divers phénomènes, en faveur du pouvoir d'impulsion, en faveur d'un principe de libération. Tout ce que pourra ajouter par la suite M. Dumur ne changera rien à ce résultat et ne pourrait déplacer l'objet précis qui était en litige. Je n'y répondrai donc plus ici, quel que puisse être l'intérêt de ses points de vue.

(1) *Mercure* du 16 avril. Le Bovarysme de l'Histoire, p. 580.

Je donne acte bien volontiers à M. Dumur des divergences qu'il accuse entre sa propre appréciation à l'égard du protestantisme et celle de Nietzsche ou la mienne, mais je me garderai bien, je le répète, de traiter ici de la valeur objective du fait protestant : outre que cette valeur objective n'est pas en cause dans le débat, il me faudrait, pour m'entendre sur ce point avec M. Dumur, définir trop de termes sous lesquels nous ne saisissons pas les mêmes réalités : ainsi des termes liberté d'esprit, progrès, superstition, ainsi du contenu de l'idée chrétienne et de l'idée de valeur.

Je prends la liberté d'esprit au sens le plus entier, je l'entends telle qu'elle ne peut être réalisée jamais qu'en une élite, en sorte que l'apparition d'une élite, et une culture qui rend cette apparition possible sont, à mes yeux, des événements de première importance. M. Dumur considère cette liberté dans la collectivité où elle ne recevra jamais que des réalisations partielles. Il l'envisage aussi dans ses conséquences politiques. Mais sur ce terrain même, je ne saurais être encore pleinement de son avis. M. Dumur met ici au compte du protestantisme des effets qui comportent à mon sens un déterminisme beaucoup plus complexe et sont tributaire, en pays protestant aussi bien qu'en un pays catholique comme la France, de la fiction rationaliste bien plutôt que de la religion protestante.

Je suis, cher Monsieur, bien cordialement à vous.

JULES DE GAULTIER.

§

Une lettre de M. Jean Capart.

Bruxelles, le 5 novembre 1908.

Monsieur,

Vous avez eu l'obligeance de consacrer dans *le Mercure de France* quelques lignes à la publication que j'ai faite d'une « Chambre funéraire de la sixième dynastie aux Musées Royaux du Cinquantenaire ». Je me permets de relever une erreur importante dans ces lignes. Il ne s'agit pas, comme vous le pensez, d'une chapelle analogue à celle qui est conservée au Louvre.

Sans vouloir faire ici un exposé archéologique du sujet, vous me permettrez de dire qu'un mastaba se compose de deux éléments principaux : la chambre funéraire, située, au fond d'un puits, sous le sol, et la chapelle, qui se trouve à la surface.

D'ordinaire la chapelle seule est ornée de sculptures ou de peintures, ainsi qu'on en voit dans le mastaba du Louvre. La chambre funéraire contenant le sarcophage est le plus souvent entièrement nue, et c'est ce qui fait que les exemplaires décorés, tel que celui que nous possédons à Bruxelles, sont d'une grande rareté dans les Musées.

J'ajouterai que, grâce à la libéralité de M. le baron E. Empain, le Musée de Bruxelles possède depuis 1906 un spécimen remarquable d'une chapelle de mastaba qui, de l'avis de tous, ne le cède en rien au monument de Paris.

Le mastaba de Bruxelles sera l'objet d'une publication d'ensemble dans quelques mois.

Recevez, Monsieur, etc...

JEAN CAPART.

§

Machado de Assis. — Le 29 septembre dernier s'est éteint à Rio de

Janeiro, où il était né le 21 juin 1839, et qu'il n'avait jamais quitté, l'un des plus parfaits écrivains de langue portugaise, Machado de Assis, président de l'Académie brésilienne des Lettres.

D'origine modeste et de sang mêlé, il fut d'abord typographe, puis il entra dans l'administration et devint chef de bureau au ministère des Travaux publics.

La carrière littéraire le séduisit de bonne heure et ses débuts subirent l'influence du Romantisme, alors représenté là-bas par la vaillante pléiade des José de Alencar, Manoel de Macedo, Castro Alves, Casimiro de Abreu, etc. (Son premier livre, les *Chrysalides* (vers), vit le jour en octobre 1864.) Il se dégagea bientôt, et par un miracle d'indépendance artistique, sut manifester la sincérité subtile et, ironiquement expressive d'une personnalité sans mélange. Par la grâce d'une pensée originale et cultivée, d'une sensibilité vibrante, il se révéla élégant et sobre de style, en un milieu épris de facile boursouflure. Nul ne s'est rendu mieux maître de sa langue ; nul ne l'écrivit avec plus de correction vraiment classique, de passion et de simplicité. C'est que la richesse du vocabulaire, qui est affaire de pure mémoire, n'était pas chez lui la qualité prépondérante : il possédait en outre la faculté autrement précieuse de réaliser l'identification du verbe avec ses sources psychologiques.

C'est là un don de génie, qui confère au style toute sa force, alliée à la souplesse et à l'expression des nuances.

Son art est amer, mais souriant ; car l'homme était bon, discret et spirituel. Peut-être cet humoriste a-t-il manqué quelque peu de santé physique et de cette joie positive qui seule eût orienté vers la vie son scepticisme. Sa poésie et ses romans en souffrent, mais tels de ses contes : *l'Eglise du Diable*, *Messe de Minuit*, et bien d'autres, restent des modèles de grâce ingénieuse et saisissante. Son chef-d'œuvre, *Mémoires de Braz Cubas*, le rapproche de Lucien et d'Anatole France. Au XVIIe siècle, on l'eût classé moraliste. Ce fut souvent un Swift, moins la colère, un Swift plein de finesse doucement désabusé. Il laisse en vers des sonnets dignes de Camoens et une traduction du *Corbeau* d'Edgard Poe, d'une fidélité rare. Mais il fut surtout prosateur de race, conteur et romancier, parfois critique, et il avait toute l'admiration d'Eça de Queiroz.

Une fois, avec *Toi, rien que toi, par Amour*, il aborda le Théâtre. L'homme fut charmant, un peu timide, presque ingénu, d'une inaltérable courtoisie et surtout sans pose. N'ayant souci que de son art, il se tint à l'écart des vives querelles, que sa dignité souriante eût dédaignées. Il vécut paisiblement pour les lettres, entouré de l'affection respectueuse des gens d'esprit, près d'une épouse dévouée, parmi de belles amitiés féminines.

Cœur exquis, esprit délicat, il reste un exemple.

§

La taille de Schiller. — C'était, à vingt-cinq ans, le plus *grand* homme de Weimar (tandis que Gœthe, comme l'on sait, n'était physiquement qu'une « grandeur » *assise* et endêvait de la disproportion de ses jambes à son torse) ; mais il n'atteignait pas — les récits contemporains en eussent parlé avec plus d'étonnement encore — les 192 centimètres de Charlemagne que vient de lui attribuer un récent critique. On n'a de mesure exacte de

Schiller qu'à sa sortie de l'Académie militaire de Stuttgart, en décembre 1780 : 6 pieds, 3 pouces wurttembergeois, ce qui donne un mètre soixante-dix-neuf. Il avait alors vingt et un ans. En admettant encore que sa croissance ne fût pas achevée, on ne peut tout de même pas supposer qu'il ait fait une poussée de treize centimètres en quatre ans.

§

Les Hospitalières de l'Elite. — La *Revue internationale de sociologie, publiée sous la direction de M. René Worms, secrétaire général de l'Institut international de sociologie*, a publié en 1906-1908, une série d'articles de M. Alfred Pichon, ingénieur, membre de la Société de sociologie de Paris, dont le dernier, *La Civilisation de l'Elite*, vient de paraître en brochure chez Giard et Brière. La science sociologique semble entrer désormais dans une voie pratique et *économique ;* on en jugera par l'extrait suivant :

L'Elite prendra sous son patronage les jeunes filles inaptes au mariage par leur tempérament et par leurs penchants marqués vers les relations sexuelles fréquentes et passagères. Ces filles feront vœu de pauvreté, sinon de chasteté, et *l'Elite* se chargera de pourvoir à tous leurs besoins et de leur assurer une existence heureuse et exempte de tous soucis jusqu'à leur mort. Elles seront installées dans de vastes établissements de *l'Elite*, où, en dehors de leurs occupations journalières, elles seront, sous le nom d'*hospitalières*, autorisées à recevoir, *à leur volonté et à leurs convenances*, les visites des Elus, jeunes gens, et hommes mariés dans certains cas, qui seront admis à ces établissements. Elles s'appliqueront surtout à rendre agreables et non déprimants les rapports sexuels, et elles y trouveront pour elles-mêmes la satisfaction de leur instinct amoureux, sans aucune preoccupation étrangère au don de leur personne, sans aucune arrière-pensée de lucre à l'égard de l'amant qu'elles auront volontairement accueilli.

Les *hospitalières* ne seront d'ailleurs nullement des recluses ; bien qu'attachées à un établissement de *l'Elite*, chargé d'assurer leur existence dans des conditions convenables, elles pourront aussi être confiées temporairement par cet établissement à un jeune homme, ou placées comme gouvernantes auprès d'un homme veuf, de personnes âgées, etc. La seule obligation qui leur sera imposée sera de ne pas chercher à détacher les jeunes gens de la famille, ou les hommes mariés de leur ménage, sous peine d'être transférées dans un autre établissement dès qu'un attachement trop exclusif se manifesterait chez elle ou chez leur amant de passage.

... Ainsi seront préservés des dangers auxquels est exposée la jeunesse masculine de nos jours les jeunes gens de *l'Elite*, au grand profit de leur santé et de leur avenir Au lieu des précipices sans cesse ouverts sous leurs pas par l'armée de la débauche.. etc.

La prostitution, la hideuse prostitution se trouve donc enfin abolie !

Le § X abolit de même la *Jalousie* et conclut à la régénération physique et morale de l'espèce humaine. Pour tous renseignements et communications concernant *l'Elite*, s'adresser à M. Alfred Pichon, directeur-fondateur de cette association, au siège social, 28, rue Serpente, à Paris.

Ajoutons que les *hospitalières* seront « de bonne compagnie et leurs discours exempts de propos grossiers. Elles cultiveront, selon leurs désirs, les arts, comme la musique, la peinture, le dessin, la broderie, la tapisserie, etc. », elles seront « des compagnes agréables, affectueuses, désintéressées », ajoutons très sûres, car elles seront soumises au « contrôle paternel de l'institution... écartant tous ceux et celles qui pourraient être une cause de contamination. *L'Elite* n'englobera que des sujets sains... ».

On voit combien l'on aurait tort de traiter la sociologie de science futile

et sans application dans la vie privée. Quand l'institut international de sociologie aura recruté pour *l'Elite* un nombre suffisant d'*hospitalières* désintéressées, qui ne voudra être de *l'Elite* afin de trouver ces compagnes passagères et agréables, ces gouvernantes dévouées qu'on ne trouve aujourd'hui qu'avec tant de risques et à un prix si élevé?

§

Centenaire bayreuthien. — L'Université d'Erlangen s'apprête à célébrer solennellement en 1910 les cent ans écoulés depuis l'annexion de la Principauté de Bayreuth à la couronne de Bavière. Elle publiera à cette occasion un mémoire de son développement sous les Wittelsbach.

§

La Société Française des Conférences à l'Etranger a été fondée en 1908, avec le but de faire connaître à l'étranger la France, et en particulier la littérature française contemporaine, et ainsi d'étendre le champ d'action de la langue et de l'influence françaises.

Comme elle répondait à un besoin, elle a recueilli sur-le-champ des patronages précieux en France et à l'étranger : des conférenciers de talent lui ont promis leur concours. En présence du succès qui s'affirmait, et des tendances qui se manifestaient, le projet primitif fut quelque peu élargi : tout en laissant la littérature contemporaine au premier plan, on décida de faire une place, dans le programme, à l'art, à l'économie sociale, et, d'une manière générale, à tous les sujets qui pourraient solliciter l'attention des centres de culture française à l'étranger.

Les moyens d'action sont avant tout la conférence : le cas échéant, l'organisation de Cours de littérature, la création de bibliothèques fixes ou circulantes, etc., la publication d'un bulletin coordonnant les résultats acquis, signalant les efforts à faire, et mettant en rapport les différents centres de culture française.

La Société a son siège à Paris, 19, rue de Savoie.

§

La Renaissance tragique. — Une nouveau groupement d'auteurs et d'acteurs vient de se constituer sous le nom de *Renaissance Tragique*. Le premier spectacle en est fixé aux 1er, 2 et 3 décembre, en soirée, au Théâtre Femina. On donnera *Le Tasse*, drame en cinq actes, en vers, de Paul Souchon.

§

Publications du « Mercure de France ».

POUR EN FINIR AVEC L'AMANT, par Aurel. Vol. in-18, 3 fr. 50.

LES CORSAIRES, *Mémoires et documents inédits*, par Henri Malo. Vol. in-18, 3 fr. 50.

§

Le Sottisier universel.

Jugez, Messieurs, de l'étonnement, de la douleur de l'honorable témoin que voilà,

quand, rentrant de l'atelier, il trouve sa femme au lit, la tête fendue et la porte défoncée. — *La Liberté*, 18 octobre.

Car c'est par lui, par les procès que Dreyfus nous intentera ainsi qu'à nos confrères, que nous espérons nous trouver face à face avec la Cour de cassation, et cette fois bien à cheval sur l'Affaire, le traître, les assignations à la main, servant de monture. — Pierre Biétry. *Le Jaune*, 24 octobre.

Au tennis, Mme Sarah Bernhardt est une redoutable partenaire. — *Lectures pour tous*, 1908, p. 1031.

Isadora Duncan, la danseuse aux pieds nus, vient de secouer sur Berlin la poussière de ses sandales. — *Journal des Débats*, 15 octobre.

On ne jouit en réalité que de son vivant des satisfactions posthumes.—*Le Journal*, 13 octobre.

Une dépêche de Rhode-Island annonce que le sous-marin *Octopus*, pendant ses essais en plongée, a parcouru 107 pieds et est resté sous les eaux durant deux heures. — *L'Ouest-Eclair*, 19 septembre.

Son image se montrait avec son sourire robuste et si français. — *Le Temps*, 4 novembre.

Rolland, alors sous-officier, avait été fait prisonnier en 1870 et interné dans une ville de l'Allemagne orientale, sise à huit ou dix marches de la frontière hollandaise. — COMTE DE PIMODAN. *Simples souvenirs*.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE, Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo.

Biblioteca della " Nuova Antologia "

CORSO UMBERTO I, 131, ROME

RECENTI PUBBLICAZIONI

Uomo. Poema di Giovanni Cena, con un disegno di L. Bistolfi. fr. **2.50**

Dopo il perdono. Romanzo di Matilde Serao, IIe Edizione..... fr. **4** »

L'Edera. Romanzo di Grazia Deledda..... fr. **3.50**

Il fu Mattia Pascal. Romanzo di Luigi Pirandello..... fr. **3** »

Cantanti celebri del Secolo XIX, di Gino Monaldi, con 53 illustrazioni..... fr. **3** »

L'ART DÉCORATIF

Revue de la Vie artistique

Ancienne et moderne

Paris : 35, rue de Valois et 125, 126 et 127, Galerie de Valois, Palais-Royal

DIRECTEURS : Eugène Belville et Yvanhoé Rambosson

	France	Étranger
Le numéro :	**2** fr.	**2** fr. **50**
Abonnements d'un an :	**20** fr.	**24** fr.
Abonnements de six mois :	**10** fr.	**12** fr.

Chaque mois, 40 pages de texte luxueusement illustré sur papier couché et un supplément donnant les nouvelles du monde des arts. *L'Art Décoratif*, malgré l'apparent exclusivisme de son titre, suit de près toutes les manifestations artistiques. Il publie sur les principaux artistes, peintres, sculpteurs, graveurs, décorateurs et architectes contemporains, des monographies superbement illustrées et souvent accompagnées de gravures hors-texte et de planches en couleurs. L'Art Décoratif est l'organe de défense de tous les efforts sérieusement tentés dans le domaine de l'Art appliqué.

Il n'est pas seulement indispensable aux artistes et artisans, aux professeurs de dessin, aux collectionneurs, mais encore à tous les industriels et commerçants qui y trouveront résumé un mouvement des arts appliqués et des reproductions d'œuvres nouvelles dans les domaines de l'architecture, du mobilier, de l'orfèvrerie et de la bijouterie, de la céramique et de la verrerie, des dentelles et tissus, des métaux travaillés, de la bibliophilie, etc.

Numéro spécimen contre **1** fr. en mandat ou timbres-poste.

Collection de feu M. Henry SAY

TABLEAUX

ANCIENS ET MODERNES

ŒUVRES REMARQUABLES DE

Nicolas LANCRET : La Fête champêtre — Eugène FROMENTIN : Le Passage du Gué

Œuvres importantes de CANALETTO DECAMPS, DE MARNE, CREUZE, VAN DER HEYDEN HUBERT-ROBERT, MURILLO, PATER, VAN DE VELDE

IMPORTANTES TAPISSERIES DU XVIIIe SIÈCLE

DES MANUFACTURES DES GOBELINS ET DE BEAUVAIS

D'après les cartons de Coypel et de François Boucher, Le Brun et Audra

AMEUBLEMENT DE SALON

Recouvert en ancienne tapisserie de la Manufacture Royale de Beauvais

OBJETS D'ART ET D'AMEUBLEMENT

VENTE GALERIE GEORGES PETIT

8, RUE DE SÈZE, 8

Le Lundi 30 Novembre 1908, à 3 heures

COMMISSAIRE-PRISEUR

M. F. LAIR-DUBREUIL, 6, rue Favart.

EXPERTS

Pour les Tableaux :	*Pour les Tapisseries et objets d'art :*
M. HENRI HARO	MM. PAULME ET B. LASQUIN FILS
14, rue Visconti et rue Bonaparte, 20	10, rue Chauchat — rue Laffite, 12

Chez lesquels se distribue le Catalogue

EXPOSITIONS { Particulière, le Samedi 28 Novembre 1908 / Publique, le Dimanche 29 Novembre 1908 } *de 1 heure 1/2 à 6 heures.*

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

STATIONS THERMALES et HIVERNALES

des Pyrénées, du Golfe de Gascogne et du Roussillon

Arcachon, Biarritz, Dax, Pau, Salies-de-Béarn, Vernet-les-Bains, Amélie-les-Bains, Banyuls-sur-Mer, etc.

Billets d'aller et retour individuels pour les stations thermales et hivernales, délivrés toute l'année de toutes les gares du réseau, valables 33 jours avec faculté de prolongation et comportant une réduction de 25 o/o en 1re classe et de 20 o/o en 2e et 3e classes.

Billets d'aller et retour de famille pour les stations thermales et hivernales, délivrés toute l'année de toutes les stations du réseau sous condition d'un minimum de parcours de 300 kilomètres aller et retour, réduction de 20 à 40 o/o suivant le nombre de personnes, validité 33 jours avec faculté de prolongation.

Billets d'excursion délivrés toute l'année au départ de Paris avec **3 itinéraires** différents, *viâ* Bordeaux ou Toulouse, permettant de visiter Bordeaux, Arcachon, Dax, Bayonne, (Biarritz), Pau, Lourdes, Luchon, etc., validité 30 jours avec faculté de prolongation. Prix, 1re et 3e itinéraires : 1re classe, **164** fr. **50** ; 2e classe, **123** francs. — Prix, 2e itinéraire : 1re classe, **163** fr. **50** ; 2e classe, **122** fr. **50**.

CHEMINS DE FER DU MIDI

BILLETS DE FAMILL

Pour les stations thermales et balnéaire des Pyrénées.

Billets délivrés toute l'année dans les gar des réseaux du Nord *Paris-Nord, excepté,* l'Etat, d'Orléans, du Midi et de Paris-Lyo Méditerranée, suivant l'itinéraire choisi par voyageur et avec les réductions suivantes s les prix du tarif général pour un parcours *all et retour compris* d'au moins 300 kilomètre Pour une famille de 2 personnes, 20 o/o : 3 personnes, 25 o/o : de 4 personnes, 30 o/o : 5 personnes, 35 o/o : de 6 personnes ou pl 40 o/o.

Exceptionnellement, pour les parcours e pruntant le réseau de Paris-Lyon-Méditerran les billets ne sont délivrés qu'aux familles d' moins 4 personnes et le prix s'obtient en ajo tant au prix de 6 billets simples ordinaires prix d'un de ces billets pour chaque meml de la famille en plus de trois.

Durée : 33 *jours, non compris les jours de dép et d'arrivée.*

Faculté de prolongation moyennant un supplém de 10 0/0.

AVIS.— Un livret indiquant en détail les conditi dans lesquelles peuvent être effectués les divers voya d'excursions de famille, etc..., sera envoyé gratu ment à toute personne qui fera parvenir au Serv commercial de la Compagnie, 54, boulevard Ha mann, à Paris (IXe arrond.), le montant du liv 0 fr. 25.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues

Par M. CLAUDE, 6, rue Vivienne.

oiret, près Gien, **Propriété** av. château, fermes, bois 300 hect., seul tenant. Chasse et pêche. Rev. 0.000 fr.

her, près Bourges, **Propriété** av. mais. maître, ferme, bois, prairies 140 hect., seul tenant. Chasse et che. Rev. **5.800** fr. Pour traiter, s'ad. M. LÉVY, , r. Berri, Paris.

MAISON av. jard. **R. CLAUDE-BERNARD** 77, Cont. 633 m. R. **8.560** f. M. à p. **200.000** f. — **Propriété**, nº 44 **R. AMELOT** et **53, r. St-Sabin**. Cont. 628 m. Rev. **29.640** f. M. à p. **300.000** f. adj. ch. not. Paris, 24 nov. 08. S'ad. aux not. Mes PLICQUE et LEROY, 9, boul. St-Denis.

IMMEUBLES près gare GARGAN-LIVRY A adj. s. 1 ench., le 18 nov., 2 h. ét., Me DE LA MARNIERRE, not. Raincy : 1er lot, Villa, 19, allée R. Estienne, 2 ét., jard. Cce 400 m. M. à p. **4.000** f. — 2e lot, 2 Pav. jum., 2 ét., jard. Cce 600 m. Rev. **1.070** fr. M. à p. **7.000** fr.

VENTE au Palais de Justice à Paris, le 21 nov. 1908, à 2 h. *en 3 lots* **Propriété** dite **CHATEAU DES PLANTES** à **Andilly** *près Montmorency* (S.-et-O.), comprenant mais. de maître, comm. et parc ; mais. de fermier et dépend. ; bois av. arbres haute futaie. Cont. totale 7 hect. 34 ares. M. à p. réunies **35.000** fr. S'ad. à Mes Pierre LAUNAY, BEGUIN, RATIER, LOT, avoués ; DECLOUX et COTELLE, notaires, et à M. LEMARQUIS, admin. judiciaire.

OCCASION A VENDRE près **rue Lafayette MAISON** Rapport **11.000** fr. Prix **117.000** fr. Gaston LEBLANC, 38, r. Trévise, 38.

VENTE au Palais de Justice, à Paris, le 21 novembre 1908, 2 h., **en 15 lots** :

1° DOMAINE DU PETIT-MALHERBE A AIMARGUES (GARD) de 43 hectares 35 ares 10 centiares.

2° MAISON A LUNEL (**Hérault**), r. Marc-Antoine-Ménard.

3° DOMAINE DE FOURGUES, A LUNEL de 86 hectares 22 ares 29 c.

4° DOMAINE DU GRAND-MALHERBE, A AIMARGUES (Gard), de 51 h. 26 ares 54 cent.

5° Et diverses pièces de terre à **AIMARGUES Lunel, Marsillargues** et **Saint-Laurent-d'Argouze.**

6° TERRAIN à Paris rue de la **FAISANDERIE, 85**

Mises à prix. **200.000** fr., **10.000** fr., **225.000** fr., **200.000** fr., de **500** à **20.000** fr., **140.000** fr. S'ad. à Mes THOMAS et BOUDIN, avoués, et de RIDDER, not.

Ville de PARIS (Terrains du Champ de Mars)

A adj. s. 1 ench. ch. des not. Paris, 24 novembre 1908, **TERRAIN** av. **Elisée Reclus** et r. **Marinoni.** Surf. 651 m. 50 M. à p. **200** fr. le m. S'ad. Mes MAHOT DE LA QUERANTONNAIS et DELORME, r. Auber, 11, dép. ench.

PROPRIÉTÉ à Paris RUE DE THIONVILLE, 11 quai de Marne, 16, et rue de Meurthe. Cont. 1.160 m. Rev. br. **6.300** fr. M. à p. **70.000** fr. A adj. s. 1 ench. ch. not. Paris, le 17 nov. S'ad. à Me G. AUBRON, not. à Paris, 20, rue de Flandre.

PLACE DE LA BASTILLE Bel immeuble, 6 étages. Rev. **10.160** fr. Px. **112.000** fr. Mme VAUQUELIN, propre, 97, **Gde Rue, Andrésy (S.-et-O.).**

MAISONS à Paris : 1° rue Violet, 63, Cce 300 m. Libre. M. à p. **25.000** fr. : 2° rue Philippe-de-Girard, 76. Cce 650 m. Rev. **12.700** fr. M. à p. **100.000** fr. **Maison de camp, à Villemomble**, 41, av. Ch. de fer. Cce 1.047 m. Libre. M. à p. **12.000** fr. A adj. s. 1 ench. ch. not. 24 nov. S'ad. Me KASTLER, not., 116, faubourg Saint-Honoré.

BONNE AFFAIRE vendre PROPRIÉTÉ EN MÉDOC produisant bon vin et comprenant aussi bois, prairies, etc. — Prix réduit. — Pour détails, s'ad. à Me SOULA, not. à Saint-Laurent-Médoc, chargé de la vente.

TOUR FÉODALE dite **Tour Grise de Verneuil** (Eure), but de visite des Touristes. A adj. dimanche 22 nov. 2 h., étude de Me ARNAUD, not. à Verneuil. M. à p. **5.000** fr.

St-Pierre-de-Nemours, pr. Fontainebleau. Vente p. adjud. 15 novembre 1908, 2 h. 1/2, à Nemours, étude Bachelet, notaire, **Maison** bourgeoise neuve avec jardin. Mise à prix **12.000** fr. Consign. 3.000.

Maison avec vaste **Terrain**, r. de Belleville, **211** et **213**, et r. Thierry, **3** et **5**. 2.130 m. Rev. br. 14.845 f. M. à p. **250.000** fr. A adj. s. 1 ench. Ch. not. 17 novembre. S'ad. Me DUTERTRE, 183, bd. St-Germain.

VENTE le 18 novembre 1908, au Palais de Justice, à Ploërmel, *en un seul lot*, sur baisse de mise à prix de :

VASTES IMMEUBLES situés à PLOERMEL (Morbihan), **Grande propriété** au centre de la ville, susceptible de lotissement, comprenant plusieurs maisons d'hab. grands et nombreux bât. très grand jardin potager : **Petite ferme** avec terrain de culture, louée. — M. à p. **115.000** fr. — *En cas de non enchère, la mise à prix sera baissée d'office* à **100.000** fr. — S'adresser à Me d'HAUCOURT, avoué à Ploërmel, et à M. LECOUTURIER, administrat. judiciaire, rue du Mont-Thabor, 28, Paris.

Maison à Paris, Bd des Capucines, 18. Cont. : 558 m. 19. Rev. br. : 41.079 fr. 85. M. à p. **1.000.000** f. A adj. s. 1 ench., ch. not. Paris, 24 novembre. Me RAFIN, not., 60, Chauss. d'Antin.

Étude de Me PÉRARD, avoué à Meaux. **Vente** au Tribunal civil de Meaux, le jeudi 26 novembre 1908, une heure après-midi d'une **PROPRIÉTÉ SISE A DAMMARTIN** M. à p. **40,000** fr. Et d'une autre Propriété à Paris, **RUE FRANÇOIS-GÉRARD 13** et **15** M. à p. **20,000** fr. — Pour renseignements, s'adresser à Mes PÉRARD et GERMAIN, avoués ; à Me PUIS, notaire à Meaux, et à Me DELORME, notaire à Dammartin, et au greffe.

A vendre CHATEAU de **St-Germain-des-Prés**, (Station) pr. Périgueux, compr. 2 tr. gr. hall, 14 pièc., conf. mod., jard. angl., potag., vastes, communs, bois, vignes, terres 14 hect. Écr. ou s'ad. : Propriétaire, au Château.

Place de la Bastille. Bon immeuble à 6 étages. Rev. **10,160** fr. Prix **112,000.** Mme Vauquelin, propre, 97, Grande-Rue, Andrésy (S.-et-O.).

OCCASION UNIQUE Av. du Bois-de-Boulogne. **Bel Hôtel.** Ecur., rem. Gde réception. Px. dem. : **225.000.** Moitié de sa valr. **Paris-Office**, 135, bd Haussmann. Tél. 355-12.

Étude de Me de VILLARTAY, avoué à Mortain. **Vente** au tribunal de Mortain (Manche), le 18 novembre 1908, sur baisse de mise à prix, de **DEUX USINES** propres à toute industrie. Forces vapeur et hydraulique très importantes. 2,500 mètres de terrains couverts. Mise à prix : **17,000** et **10,000** fr.

2 MAISONS, rue Nouvelle, 6 et **8** (XVe arrt rue **31 à 35**), Cont. 134 et 150 m. **CROIX-NIVERT,** Rev. br. **6.600** et **6.010** fr. M. à p. **70.000** et **65.000** fr. A adj. 2 lots, s. 1 ench., ch. not. Paris, 24 nov. 1908, Me Fontana, not., 10, r. Royale.

7 Centres le Mètre — 1 An de Crédit. Tout amateur de terrains profitera du ces avantages pour acheter le 22 nov., Mairie de **Charenton**, où seront vendus **65 terrains** bien sit. pr. gares et tram. Charigny, Le Plant, Château Charentonneau, etc. Régisseur, **1, r. de Prague, Paris**, *env. renseignements.*

MAISONS-LAFFITTE A adj. moyt Route viagère, **2 mais** rapp. r. de Paris et **Mais. d'hab.** r. Mexico, 12. Rev. **2.500** et **450** fr. M. à p. **30.000** et **8.000** fr. 15 nov., 3 h., ét. Delangle, not.

VESINET. Propté dite « **Le Grand Lac** », **av. du Belloy.** Ce 12,314 m. M. à p. **150.000** fr.

PUEIL. 6 villas et 4 Terr. pr. gare, **av. Alsace-Lorraine.** M. à p. **3.000** à **20.000** fr. Adj. étude Dumesnil, not. **Rueil**, dim. 22 nov. à 2 h.

Adj. ét. Nicolas, not. Provins, le 18 nov. 08, 2 h. **1° BELLE PROPté sise à Sourdun** : 12 pièces, s. de billard, serre, écurie, remise, buand., lavoir, log. de jardiniers. Cds arbres, allées de tilleuls, potager, arbres fruitiers. Distrib. d'eau à press. Sup. **10.000** m. M. à p **30.000** fr. 2. **BOIS Giboyeux de 34 h. Rendez-vous de chasse.** Etang poissonneux — Demander affiches.

Alfortville. Propté, r. Véron, 159. Ce 500 m. Rev. br. **1.040** fr. env. M. à p. **6.000** fr A adj. s. 1 ench., étude Leclerc, not. à Charenton. le 19 nov., 1 h.

Levallois-Perret (Seine). Adj. en l'étude de Me Petit, notaire, le 19 novembre 1908, à 1 heure, de : **TERRAIN à bâtir, rue Rivay, 40 bis.** 379mq05. M. à p **25.000** fr.

Vente au Palais, le 25 novembre 1908.

IMMEUBLE A PARIS **14, RUE TACLET** M. à p. **12.000** fr. S'ad. à Me Aron, avoué, Paris.

CHASSE au bois, env. 140 hect., très gib., gros et petit gib., à louer de suite. Me Thouin, notaire à Gisors.

PARIS-AUTEUIL Propriété, 15, r. Gros. Ce 395 m. Rev. br. **2.400** fr. M. à p. **40.000** fr. A adj. s. 1 ench. ch. not. Paris, 24 nov. 1908. S'ad. à Me Amy, not. 105, r. de la Pompe.

VENTE au Palais, 18 nov. 1908, 2 h. **Maison de rapport à Paris RUE DE RENNES, N° 106** Contre 307 m. 34 env. Rev. net. **17.877** fr. env. M. à p. **200.000** fr. S'ad. à Mes Dubled et Girolles, avoués et Blanchet, notaire.

VENTE au Palais, le 25 nov. 1908, 2 heures. **Maison à Paris 60, RUE LA BOETIE** Contre 730 m. env. Rev. brut env. **38.540** fr. M. à p. **450 000** fr. S'ad. Mes Michel-Dansac et Gallart, avoués, de Meaux, notaire.

AVENUE DES TERNES Bel immeuble, mod. p. d. t. 6 et Rev. **30.000** fr. Px **350.000** fr. Dû **170.000**. Mme Levasseur, prte, 2, **av. Gambetta, Le Parc-Saint-Maur.**

MAISON et Propriété, Levallois-Perret, r. Vallier, 22, des Arts, 19, 2 lots. Rev. **8.972** fr. et **1.500** fr. M. à p. **110.000** et **25.000** fr. Adj. étude Briault, not. Neuilly-s-S. 7 déc. 1908, 3 h.

TROYES HOTEL MARISY, Angle r. Quinze-Vingts et Charbonnet. Mise à prix **50.000** fr.

PROPRIÉTÉ et 2 USINES à Sainte-Savine-Troyes. Mises à prix **25 000** fr., **35.000** fr. et **90.000** fr. Adj. à **Troyes** le **24 Nov. 1908.** S'adr. Mes Rigault et Chavane, not Paris et Me Martinot, not. à Troyes.

Etude de Me **TOUTAIN**, notaire à Rouen.

A CÉDER PAR SUITE DE DÉCÈS

Un fonds de Commerce d'approvisionnement de navires, avec *entrepôt à Rouen*.

S'adresser audit notaire.

EMPRUNT TUNISIEN

Le gouvernement tunisien, usant des autorisations légales qui lui ont été données, va créer, en représentation du solde non émis de l'Emprunt 1902 et de la première partie de l'emprunt approuvé par la loi du 10 janvier 1907, 114.052 obligations de 500 francs 3 o/o, nets d'impôts présents et futurs tant en Tunisie qu'en France.

Il conserve pour emploi de fonds de caisses de réserves et de prévoyance de la Tunisie 16.000 titres.

Les établissements de crédit : *Comptoir National d'Escompte de Paris, Crédit Lyonnais, Société Générale, Crédit Algérien*, etc., procèdent au placement des autres 99.052 titres au prix de 432 fr. 50, jouissance 1er août dernier.

On sait la situation extrêmement prospère du budget tunisien. Le produit de l'emprunt est d'ailleurs uniquement destiné au développement du réseau ferré, des routes, et à une dotation au fonds d'achat de terres pour la colonisation.

Les titres sont identiques à ceux de l'emprunt 1902, et la cote de la nouvelle émission sera demandée sous la même rubrique.

Le paiement des coupons et des titres amortis s'effectuera à Tunis et à Paris aux caisses des établissements de crédit chargés du placement.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

Pour favoriser le développement du Commerce et de l'Industrie en France

Société anonyme. — Capital : **300** millions.

Siège social : *54 et 56, rue de Provence*

Succursale (Opéra) 1, rue Halévy

Succursale : *134, rue Réaumur (Place de la Bourse)*

à Paris

Dépôts de fonds à intérêts en compte ou à échéance fixe, taux des dépôts de 1 an à 29 mois, 2 0/0; de 2 ans à 35 mois, 2 1/2 0/0; de 3 à 5 ans, 3 1/2 0/0, net d'impôt et de timbre; — **Ordres de bourse** (France et Etranger); — **Souscriptions sans frais**; — **Vente aux guichets de valeurs livrées immédiatement** (Obl. de Ch. de fer, Obl. et Bons à lots, etc.); — **Escompte et encaissement de coupons** français et étrangers; — **Mise en règle de titres**; — **Avances sur titres**; — **Escompte et encaissement d'effets de commerce**; — **Garde de titres**; — **Garantie contre le remboursement au pair et les risques de non-vérification des tirages**; — **Virements et chèques** sur la France et l'Etranger; — **Lettres de crédit et billets de crédit circulaires**; — **Change de monnaies étrangères**; — **Assurances** (Vie, Incendie, Accidents), etc.

SERVICE DE COFFRES-FORTS

Compartiments depuis **5 fr.** par mois; tarif décroissant en proportion de la durée et de la dimension)

88 succursales, agences et bureaux à Paris et dans la banlieue, 624 agences en Province, 2 agences à l'Etranger (Londres, 53, Old Broad Street, et Saint-Sébastien, Espagne); correspondants sur toutes les places de France et de l'Etranger

CORRESPONDANT EN BELGIQUE :

Société Française de Banque et de Dépôts : *Bruxelles*, 70, Rue Royale; — *Anvers*, 22, Place de Meir.

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

Capital : 150 Millions de Francs

Entièrement versés

SIÈGE SOCIAL : 14, rue Bergère.

Succursale : 2, place de l'Opéra, Paris.

30 Bureaux de Quartier dans Paris — 14 Bureaux de Banlieue
144 Agences en Province — 10 Agences dans les pays de Protectorat
14 Agences à l'Étranger

OPÉRATIONS DU COMPTOIR

Bons à échéance fixe, Escompte et Recouvrements, Comptes de Chèques, Lettres de Crédit, Ordres de Bourse, Avances sur Titres, Chèques, Traites, Paiements de Coupons, Envois de fonds en Province et à l'Etranger, Garde de Titres, Prêts hypothécaires Maritimes, Garantie contre les risques de remboursement au pair, etc.

BONS A ÉCHÉANCE FIXE

Intérêts payés sur les sommes déposées :

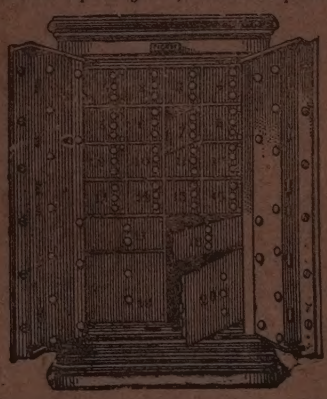
De 6 à 11 mois..... 2 0/0 | De 1 an à 3 ans..... 3 0/0

Les Bons, délivrés par le Comptoir National aux taux d'intérêts ci-dessus, sont à ordre ou au porteur, au choix du Déposant. Les intérêts sont représentés par des *Bons d'intérêts* également à ordre ou au porteur, payables semestriellement ou annuellement, suivant les convenances du Déposant. Les *Bons de capital et d'intérêts* peuvent être endossés et sont par conséquent négociables.

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le Comptoir tient un service de coffres-forts à la disposition du public : *14, rue Bergère ; 2, place de l'Opéra ; 147, boulevard Saint-Germain, 49, avenue des Champs-Élysées*, et dans les principales Agences.

GARANTIE ET SÉCURITÉ ABSOLUES



COMPARTIMENTS DEPUIS 5 FRANCS PAR MOIS

Une clef spéciale est remise à chaque locataire. — La combinaison est faite et changée à son gré par le locataire. — Le locataire peut seul ouvrir son coffre.

VILLES D'EAUX, STATIONS BALNÉAIRES

Le Comptoir National a des agences dans les principales *Villes d'Eaux* : Bagnères-de-Luchon, Bayonne, Biarritz, La Bourboule, Calais, Cannes, Chatel-Guyon, Cherbourg, Dax, Dieppe, Dunkerque, Enghien, Fontainebleau, Le Havre, le Mont-Dore, Monte-Carlo, Nice, Ostende, Pau, Royat, St-Germain-en-Laye, St Sébastien, Trouville-Deauville, Tunis, Vichy, etc. ; ces agences traitent toutes les opérations comme le siège social et les autres agences, de sorte que les Etrangers, les Touristes, les Baigneurs peuvent continuer à s'occuper d'affaires pendant leur villégiature.

LETTRES DE CRÉDIT POUR VOYAGES

Le Comptoir National d'Escompte délivre des *Lettres de Crédit* circulaires payables dans le monde entier auprès de ses agences et correspondants ; ces Lettres de Crédit sont accompagnées d'un carnet d'identité et d'indications et offrent aux voyageurs les plus grandes commodités, en même temps qu'une sécurité incontestable.

Salons des Acrédités, Branch Office, 2, place de l'Opéra

Special department for travellers and letters of credit. Luggages stored. Letters of credit cashed and delivred throughout the world — Exchange office. Letters and parcels received and forwarded.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris
Paraît le 1er et le 16 de chaque mois
et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littérature étrangère, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents, et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées. Elle se compose des rubriques suivantes :

Epilogues (actualité) : Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Pierre Quillard.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Littérature dramatique : G. Polti.
Littératures antiques : A.-Ferdinand Herold.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Jules de Gaultier.
Psychologie : Gaston Danville.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Psychiatrie et Sciences médicales Docteur Albert Prieur.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. Van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Questions morales et religieuses : Louis Le Cardonnel.
Ésotérisme et Spiritisme : Jacques Brieu.
Les Bibliothèques : Gabriel Renaudé.
Les Revues : Charles Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Les Théâtres : André Fontainas.
Musique : Jean Marnold.
Art moderne : Charles Morice.
Art ancien : Tristan Leclère.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique du Midi : Paul Souchon.
Chronique de Bruxelles : G. Eekhoud.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Ricciotto Canudo.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres hispano-américaines : Eugenio Diaz Romero.
Lettres néo-grecques : Démétrius Asteriotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : E. Séménoff.
Lettres polonaises : Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : H. Messet.
Lettres scandinaves : P. G. La Chesnais.
Lettres hongroises : Félix de Gerando.
Lettres tchèques : William Ritter.
La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | **Étranger : 1 fr. 50**

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre

France		Étranger	
Un an.....	25 fr.	Un an.....	30 fr.
Six mois.....	14 »	Six mois.....	17 »
Trois mois.....	8 »	Trois mois.....	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France, BLAIS et ROY, 7, rue Victor-Hugo.